



YVES BERTHOU
(KALEDVOULCH)

Les Vessies pour des Lanternes

Dans les Coulisses du Régionalisme breton
Bardes et Romains. — Celtisme
L'Esprit de la Race et l'Esprit de la Conquête
Formation bretonne



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET C^{ie}, ÉDITEURS
7, rue Corneille

Les Vessies

pour des Lanternes

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CŒUR BRETON, poésies, Godfroy, éd., 1892, *épuisé*.

LA LANDE FLEURIE, poème, Lemerre, éd., 1894.

LES FONTAINES MIRACULEUSES, Lemerre, 1896.

AMES SIMPLES, poème dramatique, Lemerre, 1896.

LA SEMAINE DES QUATRE JEUDIS, Ballades, hors commerce, 1898.

LE PAYS QUI PARLE, poèmes, Lemerre éd., 1903.

DRE AN DELEN HAG AR C'HORN-BOUD, poésies bretonnes, Prud'homme éd., 1904.

TRIADES DES BARDES DE L'ILE DE BRETAGNE, L'Occident éd., 1907.

ISTOR BREIZ, en collaboration (Trivarz) Le Dault, éd., 1910.

KEVRIN BARZED BREIZ (traité de versif. bret.), H. Champion, éd., 1912.

En préparation, pour paraître prochainement :

GERIADUR AR BARZ (Dict. des rimes bretonnes).

LE TRÉGOR A TRAVERS CHAMPS.

SOUS LES CHÊNES DRUIDIQUES.

BUEZ LEMENIK.



YVES BERTHOU
(KALEDVOULC'H)

Les Vessies pour des Lanternes

Dans les Coulisses du Régionalisme breton
Bardes et Romains. — Celtisme
L'Esprit de la Race et l'Esprit de la Conquête
Formation bretonne



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET C^{ie}, ÉDITEURS
7, rue Corneille

Les Vessies pour des Lanternes

AVERTISSEMENT

L'Arriviste que l'on sait

Rentré à Paris ce lundi matin, à 5 heures, au lendemain des fêtes de Rennes, j'étais avant 8 heures à mon prosaïque bureau de l'usine parisienne où je gagne ma vie, entouré de plans, chiffrant des devis.

Me voilà donc, suivant les expressions du journal de l'aristocratique Docteur de la Gaffe de la rue du Héron d'Orléans, redevenu le plus parisien des Bretons de Paris, l'arriviste que l'on sait, le plat valet du Pouvoir, le solliciteur de sinécures, etc., etc. Qu'on en juge :

A dix-huit ans je me suis engagé dans la Marine de l'Etat — oui, le Grand Druide fut marin, lui aussi — ; j'ai servi pendant soixante-trois mois avec « zèle, honneur et fidélité » selon la formule consacrée, laissant à mes chefs, notamment à celui qui devait devenir l'amiral Pottier et qui se connaissait en hommes, « les plus vifs regrets de voir un serviteur semblable quitter la Marine de

l'Etat, attendu que par son intelligence, sa bonne volonté qui ne se démentit jamais, sa conduite exemplaire et son aptitude supérieure, il devait réussir dans tout ce qu'il entreprendrait. » J'avais une autre carrière à courir sur terre.

J'ai réussi surtout à rester pauvre et indépendant, parce que désintéressé ; à conserver une excellente santé qui me permet de travailler encore dix heures par jour à l'usine et de consacrer une bonne partie de mes nuits à l'œuvre bardique et régionaliste.

Cinq années dans la Marine, treize années dans la Métallurgie havraise, deux années de culture agricole en Bretagne, treize années dans l'Industrie parisienne ; total : trente-trois ans de labeur ininterrompu qui, sans compter tous les livres que j'ai publiés, une collaboration assez copieuse aux journaux et aux revues, constituent pour moi des états de service, justifiant, n'est-il pas vrai, les appellations de parisien, d'arriviste, de valet du Pouvoir, de solliciteur et de sinécriste.

Ah ! monsieur le docteur Le Fur, vous venez me harceler jusqu'au fond de ma solitude voulue ! Vous venez pour détruire l'œuvre de paix à laquelle je me consacrais en silence ! Et bien nous rirons tout à l'heure.

30-10-11.

La Bretagne à genoux

Nous allions à Rennes, la main tendue loyalement vers le Ministre qui représentait la France, non en solliciteurs, mais en amis.

M. Chaumet, ministre de la République et M. le Préfet d'Ille-et-Vilaine n'ont pas compris notre geste.

Nous ne possédons pas les manières de la Cour. Nous sommes trop *Bonnets-Rouges*.

Ils ont ajouté foi aux sornettes de nos calomniateurs de droite ou de gauche qui se sont rencontrés pour étouffer la voix des vrais Bretons.

Ils ont refusé la parole au Grand Druide de Bretagne sous prétexte qu'il allait, en toute indépendance, prononcer quelques mots qui contrediraient les leurs.

Je leur ai prédit qu'ils pourraient bientôt regretter leur ostracisme.

Si, à l'heure actuelle, après mûres réflexions et informations, ils ne ressentent déjà ces regrets, je les plains sincèrement au nom même de la République, Une et Indivisible, qu'ils croient servir.

Ils ont bénévolement contribué au succès des éléments rétrogrades en Bretagne.

Ils ont sacrifié la dignité de trois millions de Bretons loyaux à l'amour-propre personnel d'un artiste et de quelques fonctionnaires qui, malgré

les avis, voire les supplications, ont prétendu ne rien devoir changer à leur conception erronée de l'Union de la Bretagne à la France.

Voici comment j'avais projeté de m'exprimer :

« Monsieur le Ministre, Monsieur le Préfet,
« Messieurs,

« Les Bardes de Bretagne sont venus aux fêtes de Rennes pour attester publiquement leur loyalisme envers la France. Ils ne se sont pas laissés influencer par les critiques que suscita l'attitude discutable imposée à la Bretagne dans l'œuvre de M. Jean Boucher.

« Conscients de notre devoir et des intérêts de la Bretagne, qui sont ceux de la France, nous n'avons tenu aucun compte des excitations à la discorde dont ce monument fut le prétexte avoué. Les injures qui nous ont été lancées par des hommes que gêne chez nous et hors de chez nous notre apostolat purement celtique, n'ont pu nous atteindre.

« Notre conduite, une fois de plus, aura prouvé que les Bardes savent aussi former un bloc irréductible et qu'ils ne se prêteront jamais au jeu de ceux qui voudraient maintenir la Bretagne en état de guerre. Comme nos aînés, les Bardes de Cambrie, nous entendons rester les apôtres de la concorde et les pionniers du progrès.

« Les polémiques violentes soulevées autour de ce monument qu'y ne s'y prêta que trop facilement, m'autorisent à parler ici avec franchise. La Vérité à la face du Monde !

« Les Bardes sont unanimes à déplorer que l'artiste ait cru devoir obéir à son inspiration personnelle sans tenir compte des enseignements de la Vérité historique, donnant ainsi à notre Bretagne une posture qu'elle n'eut jamais, dans le passé, devant les rois et qu'elle n'aura jamais, dans l'avenir, devant personne. *Kentoc'h mervel !* Mais ils ne rendent pas responsables de la fantaisie d'un artiste, d'ailleurs de bonne foi et talentueux, ni la municipalité rennaise, ni le gouvernement, ni la France.

« Ces polémiques — à quelque chose malheur est bon — auront eu du moins des conséquences fort utiles.

« On aura pu constater qu'il ne suffit pas à une œuvre d'art d'être belle, quand elle est belle au détriment de la vérité et l'on peut espérer qu'on fera son profit de cette constatation. On aura vu maints Bretons, encore tièdes, interroger curieusement les pages de l'*Histoire de Bretagne* et sortir de leur lecture singulièrement sûrs d'eux-mêmes et considérablement grandis à leurs propres yeux. On aura constaté que les tenants de la langue bretonne ne sont pas, comme on tenta impudemment de le faire croire, des traitres à la patrie française ni des esprits rétrogrades. On aura compris dans tous les milieux, si indifférents qu'ils fussent, ou si hostiles, par ignorance, à tout ce qui est breton, que la France a contracté une dette sans cesse croissante envers cette Bretagne dont la fidélité, l'abnégation, le courage inné permettent à la France de jouer son rôle de grande nation.

« On aura pu se convaincre qu'il y a désormais en Bretagne un esprit nouveau qui ne laisse pas que de troubler certains appétits. Et l'on déclarera, de plus en plus haut, qu'il est indispensable d'enseigner dans nos écoles notre belle langue bretonne, mode d'expression des cœurs les plus droits, sauvegarde de notre esprit racial et notre Histoire de Bretagne, incomparable leçon d'héroïsme et cela dans l'intérêt même de la fierté nationale, de la paix sociale et aussi, qu'on le remarque bien, du progrès des idées.

« Messieurs, quand la France est menacée, la Bretagne se lève et court pour la défendre. Quand la Bretagne souffre et pleure dans le crépuscule et dans la nuit — et n'est-ce pas encore et toujours le cas au lendemain de cette épouvantable catastrophe de la *Liberté* ? — c'est que le sang de ses enfants a coulé pour la gloire et pour l'honneur de la France. Est-il donc permis de supposer qu'en France il puisse venir à l'idée de quelqu'un d'humilier la Bretagne ? Humilier la Bretagne ? mais ne serait-ce pas diminuer la France ? Telle ne put être la pensée de l'excellent sculpteur Jean Boucher.

« Je suis convaincu que tous ici nous sommes parfaitement d'accord pour contribuer à rendre la France plus forte, plus riche, plus unie. Les Bardes de Bretagne, dont la devise est : Paix, Science, Progrès, y consacrent toute leur activité, toute leur vie. A leurs frères Bretons, celtes de pure race, ils donnent la seule culture rationnelle appropriée à leur esprit : la culture celtique. Ils

font appel à tous les esprits larges de France et de Bretagne pour collaborer à la réalisation de l'entente nationale sur *le seul terrain* où elle puisse encore se faire, le terrain de la Race, car la France, elle aussi, est de race celtique, ce qu'on oublie toujours.

« Messieurs, je bois à l'avenir de notre noble race, de cette race celtique qui fut la civilisatrice de l'Occident.

« Je bois à la France grande et glorieuse.

« Je bois à la Bretagne loyale et fidèle, mais à une Bretagne fière, forte, unie, instruite, consciente, à la Bretagne qui sait et qui pourra se tenir **DEBOUT** toujours. »

30-10-11.

Le songe de Ravaizeau

J'ai rencontré ce matin, sur la place de la Discorde, mon ancien camarade, le baron de Ravaizeau. Lui ayant trouvé une physionomie singulièrement funèbre : « Qu'avez-vous donc, mon cher compatriote ? me suis-je écrié. Auriez-vous, par hasard, conduit à sa dernière demeure votre maître et ami, le Docteur de la Gaffe de la Rue du Héron d'Orléans ? (1)

— Ne riez pas, mon bon ami ; je ne suis pas

(1) Noblesse bragoubrazique.

encore remis des terribles émotions de cette nuit. J'ai fait un rêve épouvantable auprès duquel le Songe d'Athalie perd les trois quarts de son horreur. Accordez-moi cinq minutes, je vous raconte ça :

— J'arrive chez mon maître et ami, le Docteur de la Gaffe de la Rue du Héron d'Orléans que je trouve, un couteau de boucher à la main, un autre couteau en travers des dents, en train de disséquer un cadavre. Je m'approche avec un certain effroi. Mais jugez de ma stupeur en reconnaissant dans le cadavre dépecé ma propre mère.

... Qu'avez-vous fait malheureux, puis-je à peine articuler !

— Eh ! bien, oui, je l'ai tuée, ta mère, ricana cyniquement le docteur en découvrant un ratelier monté sur or qui laissa tomber le couteau sur le marbre, et tu vas, mon cher baron, m'aider à faire disparaître ce cadavre compromettant.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que je lui prêtai assistance sans protester. Il y avait sur le feu une immense chaudière, emplie d'eau bouillante, dans laquelle nous jetâmes tous les membres épars sur la table de dissection ainsi que la tête elle-même. Ah ! cette tête que je tins un instant par les cheveux ! je la vois encore me fixer, avec un sourire énigmatique et triste.

— Maintenant, me dit mon maître et ami, le Docteur de la Gaffe de la Rue du Héron d'Orléans, tu vas soigner ce pot au feu.

Et il me mit dans la main une énorme cuillère en bois.

— Remue bien, et surtout pousse au fond de la marmite ce qui tendrait à surnager. Tu verras que dans une heure ou deux tout aura disparu. » Et sur ces mots il disparut lui-même.

— Ah ! mon bien cher ami ! Quelle horrible besogne ! la tête flottait toujours malgré mes efforts et ma cuillère s'embarrassait dans la chevelure filandreuse. Le bouillon s'épaississait, prenait une teinte sombre, mais les os ne s'amollissaient point. N'en pouvant plus, je mis en place le lourd couvercle de la marmite et je m'assis au coin de l'âtre pour pleurer. Ra vezo...

— Eh bien ! s'écria soudain la voix perçante de mon maître et ami le Docteur de la Gaffe de la Rue du Héron d'Orléans. Le Prince s'impatiente. La soupe est-elle cuite ? Je tressaillis et je m'aperçus que le feu avait fini de se consumer. Je soulevai le lourd couvercle et... stupéfaction ! je vis que la marmite était pleine jusqu'aux bords d'une eau froide et limpide. » Ra chomo...

Le baron de Ravaizeau avait terminé son récit.

— Félicitations, mon cher : l'eau claire est d'un très bon augure dans les rêves. Votre mère n'est pas morte. Le Docteur de la Gaffe de la Rue du Héron d'Orléans ne l'a pas tuée, et ne la tuera pas. La tête de la Bretagne est plus solide que jamais sur ses robustes épaules, cette tête que dirige l'Esprit celtique.

Et je plantai là mon ancien camarade le baron de Ravaizeau, qui n'arrivait pas à comprendre.

Les Pouvoirs du Grand-Druide

Le 26 septembre 1900, le Gorsedd des Bardes de l'Île de Bretagne, par un acte rédigé à Langollen, pays de Galles, signé par l'Archidruide Hwfa-Mon et scellé par l'Archidruide-délégué Cadvan, consacrait la création d'un Gorsedd des Bardes pour la Presqu'île de Bretagne. Copie de cet acte se trouve dans le premier volume du *Barzaz Taldir*, édité en 1903. L'original est entre les mains du Barde-Hérault.

Le 23 juillet 1906, au Parc de la Préfecture, à Saint-Brieuc, l'Archidruide Dyfed, assisté d'un grand nombre de Bardes Gallois, mêlés aux Bardes Bretons, renouvelait, solennellement et publiquement, au Gorsedd de Bretagne l'investiture accordée par Hwfa-Mon, son prédécesseur décédé.

Le 20 septembre 1908, l'Archidruide-délégué Cadvan, sur la Place du Château, à Brest, présida, devant une foule innombrable, le Gorsedd annuel de Bretagne. Nombreux sont encore les Bardes venus d'Outre-Mer pour fraterniser avec les Bardes d'Armorique.

Le 1^{er} août 1910, l'Archidruide Dyfed, ayant pour la deuxième fois passé la mer, présida la grandiose assemblée bardique du Champ de Mars, à Nantes, cérémonie digne de celles de Galles et à laquelle participaient, outre les Bardes Bretons, une soixantaine de Bardes et de Notables Gallois.

Entre temps, le Gorsedd Breton envoyait annuellement une délégation à l'Eisteddfod de Galles.

Le 7 août 1911, le Grand-Druide de Bretagne, Kaledvoulc'h, ayant pris la tête de la délégation du Gorsedd breton à l'Eisteddfod de Carmarthen, assista sur le Dolmen l'Archidruide Dyfed et celui-ci, lui mettant son propre sceptre dans la main, le présenta officiellement au peuple gallois comme son représentant en Bretagne et en Gaule.

Tout ce qui précède est de notoriété publique. C'est pourquoi le journal le *Breton de Paris*, qui poursuit une œuvre de déformation bretonne, avec la bonne foi qui le caractérise, a publié, le 29 octobre écoulé, un article vilipendant les Bardes Bretons en bloc et affirmant, en particulier, que le Grand-Druide de Bretagne ne tenait ses fonctions que de lui-même.

Cet article fielleux, intitulé : « *Que sont les Bardes ?* », était signé courageusement « Un vrai Régionaliste. »

Sans commentaires.

18-11-11.

La France à genoux

An Hini Goz assise

Un Trégorrois d'un certain âge que j'hospitalise sous mon toit, et qui a la prétention de connaître

un peu l'âme bretonne, me fait parfois la grâce de me communiquer ses impressions que je me fais d'ailleurs un plaisir d'écouter... quand j'ai des loisirs.

Il fut bercé, voici cinquante ans, au chant de l'*An Hini goz* ; il passa toute son enfance et partie de son âge mûr au pays qu'illustrèrent Yves Héloüry, Yann ar Gwen, Narcisse Quellien et Ernest Renan.

Il me fait parcourir avec lui — en pensée — le Trégor à travers champs et rien ne m'est plus familier, dans mon exil parisien, que la voix de ce rustique qui, au centre même de Babylone, est resté le plus breton des Bretons.

Ayant reçu hier une carte postale illustrée, représentant le trop fameux monument de Rennes, cause de nouvelles discordes en Bretagne, je la mis sous les yeux de mon ami qui se regarda un moment, stupéfait et qui, enfin, proféra :

— Vraiment, Erwan, je ne te comprends pas, non plus que tes amis. Comment ? vous protestez contre le symbolisme de ce monument ! M. le Ministre Chaumet, M. le Préfet Saint, M. le Maire Janvier, M. l'Inspecteur Dayot et deux ou trois autres messieurs encore, de moindre importance, avaient raison contre vous tous : la Bretagne n'est pas agenouillée. M. Boucher, qui doit être très spirituel, eut vraiment la conception génialement exacte du sujet qu'il a traité.

Voyons : il y a ici deux personnes — mettons deux nations — qui vont s'unir ; l'une est déjà d'un âge respectable, l'autre est jeune, puisqu'elle

n'a pas encore terminé sa croissance. L'ainée est assise sur son trône, couronne en tête ; la jeune, c'est-à-dire... la France, qui recherche son appui, se précipite — ça mon cher, c'est de l'histoire — et trébuche sur les marches...

Eh bien ! quoi ! Quand tu me regarderais avec cet air ahuri ! As-tu donc oublié la plus populaire des chansons bretonnes :

An hini goz he deus skiant,
An Hini yaouank a zo koant.
An Hini goz eo ma dous,
An Hini goz eo zur.

que l'on a traduite, infidèlement, à l'usage des francisants :

La Jeune assurément est belle
Et comme un astre elle étincelle,
Aimons la Vieille encor ;
Elle cache un trésor.

— Tu as raison... Erwan, me suis-je écrié. Jean Boucher n'était pas un inconscient. La Vieille c'est incontestablement la Bretagne ; c'est la Bretagne couronnée, intronisée ; et cette jeune personne c'est bien la France qui s'affale sur les marches du trône ducal. Qu'on se le dise et qu'on n'en démorde plus !

Et voilà que sur les hauteurs de Montfaucon où j'ai dû élire domicile, nous nous mimes à chanter à tue-tête, comme au temps de notre jeunesse heureuse :

An Hini goz eo ma dous
An Hini goz eo zur.

Chinois !

Les événements révolutionnaires qui se déroulent dans le Céleste Empire ont chassé de ce pays un certain nombre de Chinois qui se donnaient pour des Français de Chine.

Ils ont débarqué à Marseille la semaine dernière et ont pris le train pour Paris grâce au secours d'un interprète. Leur chef est un docteur glabre à lunettes d'or dont le nom, traduit en Français, signifie Le Fol. Il y a, parmi ces Français de Chine, quelques avocats, quelques journalistes, un mandarin et une demi-douzaine de mandarines. Naturellement pas un ne sait un mot de Français. Tous en effet, sont nés en Chine, de parents enchinoisés dont les ascendants se fixèrent dans cette contrée voici plusieurs siècles. Evidemment ces bons Français de Chine, habitués à ne parler et à n'écrire que le Chinois, sont incapables de penser autrement qu'en Chinois, ce dont ils ne se doutent pas.

En arrivant à Paris ils se sont rendus dans un grand magasin de Nouveautés où ils ont, après force mimiques, réussi à troquer leurs costumes chinois contre des vêtements à l'européenne. Dès qu'ils se sont aperçus dans une glace, tous ont poussé la même exclamation, en chinois naturellement : « C'est l'habit qui fait le Français ! Nous sommes Français de la tête aux pieds ! »

Ils se sont immédiatement constitués en société, sous la présidence du mandarin et ont rédigé de

volumineux statuts, en chinois, naturellement ! Cela fait, ils se sont rués vers la Sorbonne, brandissant ces statuts qu'un professeur de langues orientales qui, fort à point, se trouvait là, se mit en devoir de traduire : Voici le premier article que j'ai pu me procurer :

« Les Français de Chine, nonobstant leur « complète ignorance de la Langue, des Lois, des « Usages de la France, pays de leurs Ancêtres « qu'ils n'ont jamais habité, considèrent qu'ils « sont aussi bons Français que les Français de « France et que, en conséquence, ils sont aptes, « autant que ces derniers, à exercer toutes les « professions, à remplir tous les mandats, à « enseigner dans les Ecoles, à légiférer au Parle- « ment. Ils exigent donc qu'on leur ouvre toutes « les portes, qu'ils soient de tous les honneurs, « et que partout la préséance leur soit donnée « sur les Français de France. »

On dut requérir la force armée pour expulser de la Sorbonne ces Français de Chine, vêtus à la Française mais ne parlant que le chinois et qui déjà s'étaient adjugé des chaires à la Sorbonne pour éduquer les jeunes Français à l'aide du chinois... naturellement.

A l'heure où j'écris ces lignes, j'apprends qu'ils ont monté à l'assaut du Palais-Bourbon mais que, ayant été repoussés par la Garde Républicaine, on les a dirigés dans des voitures cellulaires vers l'Hospice de Charenton où des appartements confortables et des douches leur sont préparés.

La bouteille à l'encre

En 1904, M. de L..., maire de G..., interdisait aux Bardes de tenir leur Gorsedd sur le territoire de sa commune, sous le prétexte que les Bardes « font des sacrifices humains ». Ne vous récriez pas. Pourquoi voulez-vous que ce ne soit pas vrai, puisque M. le comte de L... l'affirmait.

En 1908, le Gorsedd était célébré sur la place du Château à Brest, devant vingt mille spectateurs. Quelques jours après l'*Echo paroissial* de Brest déclarait sérieusement que les Bardes se livraient « à des cérémonies bizarres qui sont parfois des mystères répugnants », Ces mystères répugnants, vingt mille spectateurs ne les avaient pas soupçonnés, pour la bonne raison qu'ils n'existaient que dans la trop luxuriante imagination du rédacteur ou de l'inspirateur de l'article. Pourtant cette accusation devait être sérieuse puisqu'elle était lancée par... je vous laisse à deviner par qui.

Le 20 août dernier, rendant compte du Gorsedd de Saint Gildas, le *Breton de Paris* donnait le portrait du Grand Druide encadré de félicitations ciselées par l'habile docteur Le Fur, lui-même. L'œuvre du Gorsedd était donc bonne puisqu'elle était approuvée par une si haute autorité.

Quelques semaines plus tard, le docteur partait pour Damas — non, pour Lokronan-ar-Fank,

c'est tout comme ! — Des langues de feu lui firent comprendre son erreur. Comment ? L'œuvre du Gorsedd était bonne ! Les Bardes, mon cher ! sont à la solde de la Franc-Maçonnerie. Tous ont vendu leur âme au diable pour un bout de ruban violet. Effectivement trois bardes, dont le président de l'U. R. B. (barde anti-barde !) portent cette marque distinctive.

Et ces langues de feu, qui n'étaient nullement une manifestation d'En-haut, avaient raison, car les Bardes — encore que ce fut à titre de membres de l'U. R. B., u-ni-que-ment — firent un beau tapage. Pas de doute : le Gorsedd faisait œuvre néfaste. L'organe du docteur l'affirma... avec quelle autorité !

Survint l'inauguration du monument de Rennes. Sauvons l'honneur de la Bretagne ! Les Bardes sont des traîtres ! Ils veulent tous être décorés : Jaffrennou, Le Berre, Berthou. (Oui, moi, aussi, parait-il ! Des palmes, ah ! non, de grâce).

C'est du coup que nous sommes vendus à la Franc-Maçonnerie. Pourquoi pas à l'Allemagne ! Il est vrai que nous étions déjà à la solde de l'Angleterre. Ah ! pardon ; permettez : j'accuse formellement les Gros-Bonnets de l'U. R. B. d'être nos complices puisqu'ils ont maintes fois accepté d'être hébergés gra-tui-te-ment dans les bonnes villes du Pays de Galles, par des Gallois qui sont, nul ne l'ignore, des Anglais comme nous, les Bretons, nous sommes des Francs.

Et dire que j'ai un ami, un Savoyard de Paris, qui se propose d'écrire un article sur le Celtisme !

Ah ! s'il y comprend quelque chose, le malheureux !

Je l'adresserai à la rédaction du *Breton de Paris*. Il y a là des rédacteurs compétents qui voudront bien retirer leur masque pour une fois : le Curieux, X..., le vrai Régionaliste, le Breton logique qui... etc.

Je pourrai aussi lui donner l'adresse des illustres anti-bardes, Dubois de Sureau et Paimbœuf de Merdrignac — noblesse qui ne remonte pas au Déluge, évidemment, mais qui sent bon et qui est dans la manche du Prince.

Eh bien, c'est cela. Mon ami le Savoyard pourra écrire son article sur le Celtisme. (1)

9-12-11.

Une Marine joliment Bretonne

La semaine dernière le commandant du *Friant* adressait au Ministre de la Marine le télégramme suivant :

« Canot à vapeur du *Friant* coulé en portant secours à naufragés paquebot anglais *Delhi* échoué au sud cap Spartel. Officier commandant canot et quatre hommes ont été sauvés. Trois

(1) Cet article a été fait et fort bien fait : voir, dans le *Correspondant*, du 25 Juillet 1912 : le MOUVEMENT CELTIQUE par Alphonse Germain.

« hommes dont noms suivent ont disparu : « Rémond, Joseph-Noël, second-maitre de manœuvre, Brest ; Carel, Florent-Emile, second-maitre mécanicien, Brest ; Lagadec, Grégoire, gabier breveté, Douarnenez. Corps second-maitre Carel seul retrouvé. »

L'exploit de ces huit hommes est digne de figurer parmi les plus beaux faits que l'Histoire de l'Héroïsme ait enregistrés. Sur une mer effroyable, ils partent dans une coquille de noix, la vedette du bord. Des paquets de mer éteignent les feux de la chaudière, enlèvent des hommes, lancent la minuscule barque sur le rivage. Et vous pensez que tout est dit ? On retourne la vedette qui était sens dessus dessous ; on rallume les feux, on se remet à flot et, dans une rage d'héroïsme, on se jette à corps perdu sur les vagues furieuses.

Et c'est encore, et c'est toujours la marine bretonne qui se distingue et qui écope, mais c'est pour que la marine française recueille les lauriers.

Le 15 décembre, aux obsèques du second-maitre Carrel, M. de Billy, notre chargé d'affaires de Tanger, glorifie la mort de ces héros : « La Marine Française (!) connaît, depuis des siècles, ces dévouements sublimes... »

Après lui, sir Réginald Lister, ministre de Grande-Bretagne, dit : « Je dépose cette couronne sur la dépouille mortelle de ce glorieux fils de France. »

A la Chambre des Communes, l'amiral Beresford interroge : « Combien de marins français (!) ont trouvé la mort dans leurs efforts héroïques

pour sauver les passagers ?...» Et le premier ministre, M. Asquith, dit, dans sa réponse : « Le gouvernement britannique a adressé au gouvernement français un message de reconnaissance et d'admiration pour les braves marins français (!)... »

Du *Daily Express* : Rien n'a depuis longtemps aussi profondément touché le cœur du peuple anglais que l'héroïsme des marins français (!) qui...

De l'*Evening Standard* : Les Anglais ont pu apprécier depuis plusieurs siècles l'héroïsme des Français. Les descendants de ceux qui l'ont constaté lorsque les Français étaient des ennemis, se réjouissent aujourd'hui de le retrouver (l'héroïsme) chez les Français (!), nos amis...

Du *Pall Mall Gazette* : La mémoire de ces glorieux fils de France (!) est aujourd'hui honorée partout où flotte le drapeau britannique.

Mais laissons les journaux. D'un télégramme du roi Georges V au président Fallières : J'ai hâte de vous exprimer ainsi qu'à la marine française !...

De la réponse du Président : La marine française (!) est fière d'avoir pu contribuer à sauver...

Il y a quelques mois se produisait l'accident de la *Gloire*. Sur quatorze morts ou blessés, combien de Bretons ? Devinez. Treize.

Dans la longue liste des victimes de la *Liberté* voyez dans quelle énorme proportion se rencontrent les noms de nos frères bretons.

Ah, vraiment ! pour une Marine qui se dénomme française il faut tout de même convenir que c'est

une Marine joliment bretonne ! Pour des marins qui passent pour français il faut avouer qu'ils sont rudement bretons ! Pour de l'héroïsme qui se targue d'être français tout court, c'est un héroïsme bellement breton qui se manifeste, depuis des siècles, sur les vaisseaux du Roi et de la République

Décidément l'héroïsme est une vertu admirable que, seule désormais, la Bretagne fournit à la France à très bon compte.

Nous sommes néanmoins fiers d'être Français, mais sacrebleu ! combien plus fiers encore d'être Bretons !

16-12-11.

Les extrêmes se touchent

Les extrêmes se touchent, proclame la Sagesse des Nations.

Ce qui se passe actuellement en Bretagne est bien fait pour corroborer cette maxime.

L'*Action Ultra-Autocratique de Paris* détache une partie de sa collaboration à l'*Avenir Révolutionnaire de Loqueffret*. A de rares exceptions près, on voit, en Bretagne, les *Réveils*, les *Progrès* et autres *Avenirs* d'extrême droite et d'extrême gauche, qu'inspirent uniquement l'argent et l'esprit de la Conquête, faire leur partie avec une ardeur cacophonique et touchante dans les concerts anticeltiques et les chœurs antibardiques.

D'exquis aristocrates descendant des croisées,

comme d'honnêtes cambrioleurs — à défaut de descendre des Croisades comme d'illustres gentilshommes — font cause commune avec de farouches démagogues qui, eux, ne cessent de descendre dans l'estime des honnêtes gens.

L'Archiduc d'Opéra-Bouffe signe des pactes d'association avec le Chevalier de la Hotte et du Crochet.

Le machiavélisme de la conquête s'associe à l'inconscience de la servitude ; la calomnie de l'insulteur à gages à la crédulité du simple ; l'ambition sans vergogne à la cupidité insondable ; la perfidie et la haine calculée du spoliateur à l'ignorance indécrottable et à la veulerie du spolié.

C'est que tous les vices des races matérialistes, tous les appétits inavouables qui ne s'assouvissent qu'aux dépens de la plus héroïque, de la plus désintéressée, de la plus idéaliste des races — la race celtique — redoutent l'avènement d'une ère de justice et de paix.

Romain, Franc, Saxon, Germain se sont toujours entendus à merveille pour entretetenir, nouer et renouer la trame du vaste et millénaire complot ourdi contre notre race. Serait-il possible que les Bretons, rameau de cette race celtique, avec leur langue à eux, avec par conséquent un esprit propre, avec leur soif de vérité, leur besoin de justice, songeraient à reprendre leur place au soleil ! Quelle outrecuidance ! Voilà donc ce que prétendent faire les Bardes bretons, forts de l'exemple des Bardes gallois ! Ceux-ci, grâce à la conservation jalouse de toutes leurs traditions

raciales, sont parvenus à placer la Cambrie à la tête de la civilisation mondiale et à dresser l'esprit de la Race victorieusement en face de l'esprit de la Conquête. Se peut-il que pareil résultat puisse être atteint en Bretagne ! Ah ! Mais non ! Il faut mettre ordre à ces prétentions !

Et l'on a vu, au cours de ces dernières années, des personnages louches parcourir tous les Pays Celtiques, masqués d'hypocrisie, déguisés naïvement mais savamment, s'introduire dans les diverses associations patriotiques de ces pays pour en surprendre l'esprit et le but et s'empresant aussitôt de faire bénéficier l'Internationalisme Anticeltique de leurs lâches et perfides manœuvres.

N'est-ce pas à Ouessant, naguère, que les portes étaient toutes démunies de serrures ? Pauvres Iliens ! On vous a imposé la promiscuité du rebut de la civilisation française. Quand j'étais enfant, j'allais aux champs avec mon père, ma mère et les serviteurs et nous laissions notre porte ouverte derrière nous. Il n'y avait rien à craindre : pas d'étrangers, pas de voleurs. Les temps sont changés. Fermez vos portes désormais, ô Bretons ! Cachez vos trésors. Et quand des inconnus, fussent-ils vêtus comme vous, franchiront votre seuil, demandez-vous s'ils sont bien de votre race. Exigez, avant de leur faire place à votre foyer, qu'ils vous répondent dans votre langue. Vous verrez alors si leurs intentions sont pures et si vraiment ce sont là des frères.

Les banquets de grotesques

Il n'y a pas plus de quinze jours que je lisais encore dans un journal de Bretagne cette aimable question qui peut nous paraître paradoxale : « Comment voulez-vous que des Bretons habitant Paris puissent travailler utilement pour la Bretagne où ils ne vivent pas ? » Ceci n'est que la millième édition d'une insinuation que je n'hésite pas à qualifier de calomnieuse. Evidemment, s'il s'agit de travailler la terre, la terre au sens propre du mot, je n'y contredis point du tout.

Mais s'il s'agit de la cause bretonne, j'estime que la Bretagne spirituelle étant partout, dans le monde, même à Paris, cette Gomorrhe, un breton habitant un coin silencieux de cette cité de boue, d'or et de sang, y est aussi bien à son aise pour travailler en esprit qu'un Breton habitant la Bretagne même.

Il y a plusieurs manières de travailler en esprit pour son pays. Inutile de les énumérer. Assurément, l'apôtre pèlerin qui va porter d'un bourg à l'autre bourg de son canton et des cantons voisins la bonne parole celtique travaille utilement et mérite tous les éloges, mais celui qui, du fond de l'exil, répand cette même parole par l'intermédiaire de ses livres et des périodiques auxquels il collabore, mérite aussi, semble-t-il, quelque considération.

Ils sont nombreux les Bretons illustres qui ont vécu et qui sont morts loin de Bretagne, ayant œuvré pour sa gloire et sa prospérité.

Si au cours de ces dernières années on avait été plus juste en Bretagne envers de bons bretons exilés, le malentendu dont bénéficient actuellement des métèques ne se serait pas produit. Ceux-ci, drapés dans leur manteau de réprobation, avec des airs de martyrs, se poussent fièrement parmi la foule douloureuse des Bretons anonymes et sans reproche, criant victorieusement, tels des confesseurs d'une foi qu'ils n'ont pas : « Mauvais frères de Bretagne, les voilà, les travailleurs que vous voulez exclure du Banquet de la Table Ronde. »

Vous répondez, amis de là-bas, que vous faites très bien la distinction entre ceux qui peinent et ceux qui jouissent. Allez donc cataloguer, étiqueter les uns et les autres. On sait que vous n'en pouvez rien faire et l'on se rit de votre bonne foi. On s'imagine, volontiers, en province, que Paris est la source de toutes joies, un séjour de délices où les fruits défendus sont à la portée de toutes les lèvres. Erreur, les fruits de Paris — qui ne laissent d'ailleurs qu'un goût de cendre — sont à la portée de ceux-là seuls qui peuvent les cueillir en tous autres lieux.

— Comment ! n'avez-vous pas les cafés, les théâtres ? Oui, parlons-en. Les villes de Bretagne, petites et grandes, ont aussi leurs cafés et les bourgs leurs auberges. Gageons que les vrais Bretons de Paris, exténués, vont moins au café

que les Bretons de Bretagne. Et le Théâtre ? Moi, Breton de Paris, je n'y mets pas les pieds, deux fois l'an. Or quand je reçois des Bretons de Bretagne, tous me demandent : Que pensez-vous de tel théâtre ? de telle pièce ? de tel acteur ? — Je n'en pense absolument rien. — Et tous se croient obligés d'aller passer leurs soirées dans ces théâtres.

Parlons un peu des Banquets, voulez-vous ? Qui donc assiste aux banquets ? Mais d'abord à quels banquets ? Aux banquets d'artistes ? Toujours les mêmes artistes. Aux banquets politiques ? Toujours les mêmes politiciens. Aux banquets régionalistes ? Toujours les mêmes régionalistes. Aux banquets des grotesques ? Les mêmes grotesques. Et ne demandez pas aux artistes, aux politiciens, aux régionalistes, aux grotesques, habitués des banquets, quelle province est représentée. Ils y représentent toutes les provinces.

Quand on vous dira que l'Union bretonne-angevine ou la Fédération normande a réuni à son banquet semestriel 200 convives ; quand l'organisateur du banquet embouchera le porte-voix du dentiste et, les yeux chavirés, comme deux vaisseaux qui font naufrage, vous criera : Succès ! succès ! dites-vous bien qu'il y avait là quatre pelés d'Anjou avec Madame et les bébés, un tondu de Bretagne, une douzaine de glabres Normands, quarante poilus de Gascogne, encadrés d'une vingtaine de mokos et par-ci, par-là, des Moscovites et des Polynésiens.

Chacun s'est bien amusé : c'était son droit, — il a payé pour cela — et voilà tout, tout, tout.

Succès ! succès ! ah ! oui, évidemment, succès pour le traiteur. Mais ce succès ne fait ni chaud ni froid à la Normandie ou à la Bretagne, et d'ailleurs elles s'en fichent comme de l'an trente-neuf.

6-1-12.

La Caravane

« Difficilement sera crue le médecin avoir soigné de la santé d'autrui qui de la sienne propre est négligent. »

Mieux vaut rire que pleurer. Certain docteur rageur et crispé, qui diagnostique comme Dandin jugeait, m'a donné de force une consultation gratuite.

« Je suis atteint d'un aveuglement incroyable ; mon inconscience est profonde et mon orgueil est immense. »

Me voilà propre ! Ah ! que je suis donc à plaindre, ô mes aïeux ! Si au moins ce grand Docteur pouvait me guérir ! Consultons le périodique parisien où l'illustre praticien prodigue ses consultations hebdomadaires. Écoutez l'augure.

« Notre aimable rédacteur en chef... » J'y souscris d'autant plus volontiers que ce rédacteur en chef n'est pas le docteur.

« Notre admirable directeur... » Admirable est plus haut qu'aimable, comme général est plus haut que caporal. L'admirable directeur, c'est lui ; c'est le docteur. Ah ! combien plus admirable que Rusbrock !

« Notre éminente collaboration... » Je suis heureux de pouvoir proclamer qu'elle comprend tout au moins un écrivain très éminent dont la place est à l'Académie française. Je reconnais encore qu'il y a là d'autres talents, exception faite du docteur, car on ne constate que trop bien que celui-ci ne sait faire aucune différence entre le talent et le gâtisme. Respectez davantage vos collaborateurs éminents, docteur admirable.

« Nos banquets semestriels dont le dernier fut un véritable triomphe... » De quoi y triompha-t-on ? de la faim ? Le docteur ne me semble pas fixé quant au sens du mot triomphe. L'autre jour ne confondait-il pas triomphe et victoire, triomphant lui-même avant d'avoir vaincu ?

« Notre charité qui s'exerça si merveilleusement... » Hélas ! c'est une charité qui a ses pauvres, et qui sait tenir une comptabilité qui n'a rien d'évangélique.

« Notre journal qui a si heureusement contribué au groupement de nos compatriotes... » De ceux surtout qui ont du temps à perdre. « Notre légitime orgueil... »

« Notre cher marquis de X... qui, plus que dévoué à toute œuvre bretonne, a remporté le succès qui lui était dû... » Sondez la profondeur de ce plus que, superlatif des superlatifs.

« Les plus beaux costumes de chez nous, portés avec la grâce la plus exquise par des Bretons et des Bretonnes de pure race... » Il en était lui, le Docteur. O grâce exquise ! O pirouettes enchantées du Docteur en bragou-braz !

Eh bien ! c'est extraordinaire ! Voilà qu'ayant reproduit ces quelques lignes, je ne me ressens plus du tout de mon mal. Je suis guéri ! Oh ! merci, docteur ! Mon aveuglement incroyable ? Mais j'y vois comme un lynx, au point de distinguer, là-bas, dans le lointain, une poutre énorme dans l'œil du docteur admirable.

Mon inconscience profonde ? Mais celle du docteur est un Océan Indien où la mienne n'est qu'une pauvre goutte d'eau. Mon orgueil immense ? Dites-moi, ô bonnes gens de ma paroisse, auprès de qui j'ai bien dûment et, ma foi ! très humblement peiné, au cœur de l'hiver et au cœur de l'été, dites-moi si ce n'est pas un brave petit orgueil de rien du tout à côté du légitime orgueil du Docteur.

Aveuglement ! inconscience ! orgueil ! Vous ne vous êtes donc jamais regardé dans une bonne glace, admirable (!) docteur ?

« Médecin des autres, en effet :
Toutefois est d'ulcères tout infect. »

Mais j'y pense... Si je continuais mes citations :
« Ce sont des adversaires sans scrupules... »
« Leur aveuglement ou leur mauvaise foi... »
« Ils se posent en pontifes devant les foules ébahies... »

« Ces augures peuvent-ils se regarder réellement sans rire ?... »

« Esprits jaloux et vindicatifs... »

« Apologistes de l'agenouillement de la Bretagne !!! »

« ...tournant au franc-maçon... » ???

« Les chiens aboient, la caravane passe. »

Diable ! comme le ton a changé ! De qui s'agit-il donc ici ? Et bien voilà :

Les Chiens ? Ce sont les Bardes de Bretagne !... La caravane qui passe ? Voyons ! j'ai beau chercher... Est-ce l'ex-père des croyants, Abdul Hamid, en rupture de ban ? Est-ce le sultan de Mogador avec son sérail et ses... hauts dignitaires ? Est-ce le Calife de Bagdad ? le Grand Mogol ? l'Empereur de Chine ? Sont-ce les Mages d'Orient, apportant, à dos de chameau, la pommade et l'encens pour la consommation hebdomadaire de la clinique journalière du docteur admirable ? Ne seraient-ce pas plutôt les triomphateurs des « gwadigennou » semestriels ? Cruelle énigme !

Renseignez-moi, de grâce, ô vous qui avez vu passer la caravane.

13-1-12.

Le Mensonge des Sœurs latines

Le grand air des *Sœurs Latines* vient encore d'être repris en chœur, d'un bout à l'autre de la

France, par la presse inconsciente et par la presse à gages. Chaque fois qu'un cataclysme, une catastrophe, voire un vulgaire bromm a dreuz se produit de l'autre côté des Alpes, on peut être certain d'entendre un appel véhément à la solidarité de la « Nation Sœur » (!) : la France. Chaque fois que l'Italie, *alliée de nos ennemis*, commet contre la France un attentat ou une grossièreté appelant une réparation sévère et immédiate, chaque fois que les droits de la France sont violés ou méconnus par l'Italie, c'est — comme à la suite d'un mot d'ordre formel — un appel pathétique à la magnanimité de la « Nation sœur ». Entre parents, que ne se passerait-on ?

A propos de tout, à propos de rien, en avant l'unité d'origine des « Sœurs latines ! » Songez donc, si on ne passait vite l'éponge, quel danger pour la civilisation latine, la Ci-vi-li-sa-tion !

A la suite des incidents récents que l'on connaît, notre premier Ministre, lui-même, du haut de la tribune, n'a pu éviter — pourquoi ? — de faire reposer « les relations amicales des deux pays » sur « l'affinité des races » (22 janvier 1912).

En effet : affinité de chien et de chat. Interrogez les marins bretons. L'Italie et la France sœurs latines ! D'abord, il n'y a pas de race latine. Est-il possible de se moquer plus complètement du bon sens et de l'Histoire ?

Qu'est-ce donc que le Peuple Français ? N'est-il pas historiquement établi que le territoire que nous habitons s'appelait autrefois la Gaule et que la Gaule était peuplée par des Gaulois ? Celtes

d'après les uns, cousins des Celtes d'après les autres — peu importe.

Les Celtes avaient bien fondé des colonies dans le Nord de l'Italie au temps où la puissance romaine n'en imposait pas au loin ; ils s'étaient même emparés de Rome, exigeant de celle-ci le tribut. Serait-ce de là que daterait la dite fraternité ? Par la suite, quand Rome se fut fortement organisée militairement, avec une extrême prudence, elle conquiert cette Gaule Cisalpine. Puis vint le tour de la Gaule Transalpine, de toute la Gaule, ensanglantée, décimée par le plus détestable scélérat que la terre ait porté. L'inexorable et cupide César chauve était bien le frère du sublime Vercingétorix ! — puisque c'est toujours dans le sang et la trahison que s'exerça la fraternité de Rome.

Ah ! laissez-nous rire... ou pleurer s'il nous reste des larmes. Les soudards de Rome, lie de tous les peuples, frères des vaillants Gaulois ! Rome l'avaricieuse, la corruptrice, la sanguinaire, organisée en vue de la piraterie universelle dont elle vivait d'ailleurs uniquement, Rome sœur de sa proie ! Etrange sœur, en vérité, que celle qui réduisait l'autre à l'esclavage après l'avoir mutilée. Etrange fraternité de deux nations où l'on voit l'une arrêtant la civilisation de l'autre dans son essor. Etrange affinité de deux peuples dont l'un était odieusement matérialiste et l'autre purement idéaliste.

A une civilisation gauloise se substitua une civilisation romaine, accumulant ruines sur ruines.

Oui, mais le sang ?

Tout de même on ne nous fera pas croire que quelques milliers de colons romains ont infusé un sang nouveau, le fameux « sang latin », à la Gaule entière. En règle générale, c'est la masse obscure, pacifique, laborieuse des conquis qui absorbe le petit appoint batailleur et improductif des conquérants.

Ne nous payons pas de mots : il n'y a jamais eu de Gallo-Romains. Gaulois il y avait eu, Gaulois il y eut encore. Et lorsque la Gaule, grâce à l'état d'épuisement ou l'avaient réduite les exactions du fisc romain, se trouva conquise plus tard par quelques milliers de Francs, il y eut encore et toujours des Gaulois qui absorbèrent quelques milliers de Francs comme ils avaient absorbé quelques milliers de Romains. De sorte que, encore que la France doive son nom actuel à une tribu franque, les Français sont Gaulois par le sang, Gaulois de race, et rien autre. Ni Francs ! ni Latins !

Mais alors pourquoi le Mensonge Historique des Sœurs Latines ? Mystère ! mystère qu'il n'est pas malaisé d'approfondir, mais qu'il est très délicat de vouloir expliquer... Car ce mensonge-là, des puissances très opposées qui s'arrogent des droits sur les destinées matérielles et morales de la France, croient avoir un égal intérêt à l'accréditer. La France peut souffrir, on ne lui apprendra pas la vérité sur la cause de son mal.

Du jour où le Français, formé pour la servitude, saurait, à n'en pouvoir douter, qu'il est né Gaulois,

c'en serait fait de toutes les hypocrisies. Un souffle pur balayerait les nuages qui depuis deux mille ans couvrent le Soleil de la Race.

Restez dans les Ténèbres, fils de Vercingétorix !
27-1-12.

Pensées d'Outre-Tombe

Je viens de retrouver et de relire dans les notes manuscrites du Celte conscient que fut le regretté Jean Le Fustec quelques pensées qui seront toujours d'actualité. Mes lecteurs me sauront gré, je pense, de laisser parler celui qui fut mon maître et ami.

Le jour où le cri de ralliement celtique retentira sur l'Europe et pourra être compris des peuples, il se produira une révolution comme le monde n'en a jamais vu.

Le nom de la Gaule disparut, mais la race resta, anonyme, pour en porter la honte.

Le rôle historique des Bretons est de défendre, contre tous, la vie de la race et ses traditions. C'est là ce que l'on appelle quelquefois des instincts de séparatisme, alors que leur communauté n'a d'autre objectif que de rétablir le puissant lien que l'étranger s'est efforcé de briser chez nous.

La doctrine courante du progrès prétend détruire tout le passé à chaque pas qui se fait. Les Celtes prétendent conserver tout ce passé en adoptant le progrès.

Le patriotisme de race, pondéré, sûr de lui et libéral, n'a pas de chance d'être toujours compris dans son élévation et son intensité.

Les Bretons n'ont pas encore réussi à triompher de l'ignorance qui ne cherche que manifestations politiques dans leur œuvre où il n'y en a pas l'ombre.

La nation ne peut conférer aux étrangers que les droits nationaux.

Les autres droits ne peuvent être conférés que par le Conseil de la race.

Le droit de la race est antérieur et supérieur à celui de la nation.

Tout le droit social lui revient, organisme, propriété, famille, liberté, naturalisation.

Le droit politique basé sur la force revient à la nation.

La nation est une province de la race.

...sources permettant d'établir l'organisation de la civilisation celtique. Et puis l'origine celtique de Renan l'eut inspiré de façon à suivre l'esprit celte dans l'histoire de France et à porter la critique dans l'histoire à tendances latines...

Depuis quelques années l'attention des Celtes est sollicitée par des événements qui les émeuvent plus ou moins profondément, suivant le degré de puissance qu'exerce sur leurs agglomérations la conscience de la race. La moins attentive à ces manifestations est la France bien qu'elle ait été solennellement avertie pendant les sept dixièmes du siècle passé d'avoir à se replier sur elle-même, à considérer ses intérêts permanents et à en chercher le sens dans sa tradition. Malheureusement elle en est détournée par le cosmopolitisme dont la forme la plus dangereuse est certainement le latinisme en ce qu'il domine encore l'enseignement imposé aux fils des Gaulois.

La direction des réformes actuellement opérées dans l'enseignement est heureusement de nature à le reléguer peu à peu dans l'enseignement dit supérieur où l'archéologie pourra se donner carrière sans contrecarrer l'éducation de race qu'il importe à l'âme gauloise de recouvrer.

Préoccupés pour l'instant de la nécessité d'instaurer une éducation armant le Français pour la lutte vitale, frappés de ce fait que les peuples qui dominant actuellement le monde développent des

énergies absolument étrangères à la culture latine, ceux qui nous gouvernent doivent renoncer, probablement à regret, à poursuivre plus longtemps chez nous...

(manuscrit interrompu).

3-2-12.

Culture latine

I

Les amis du latin se donnent en ce moment un mal du diable : c'est bien leur tour. Ils ont fondé une ligue qui lance dans le public circulaires et brochures destinées à montrer que la mort du latin, dans notre enseignement officiel, serait la fin de tout en France ; hors la culture latine point de salut !

« Les deux langues, dit M. Anatole France, « préfacier de la dernière de ces brochures, — « entendez le français et le latin — différent de « génie. Sans doute. Et c'est pourquoi l'étude « comparative qu'on en fait est utile aux jeunes « gens : elle leur révèle le mécanisme du langage « et leur enseigne à discerner les nuances les plus « fines de la pensée ; elle leur inculque l'esprit « d'analyse sans lequel toute recherche est impos- « sible, toute intuition fausse. »

C'est fort bien dit. Mais ne pourrait-on pas en dire autant, très exactement, du français et du

breton dont nous demandons l'enseignement parallèle dans les écoles de Bretagne ? Sans doute il y a beaucoup d'outrecuidance de ma part à comparer la roturière langue bretonne à l'aristocratique langue latine... aux yeux des amis du latin.

« La fin des humanités — lisez la fin de la culture latine — serait la mort du génie français. »

Ne vous semble-t-il pas que M. Anatole France exagère ? C'est assez son habitude en tout.

Chaque pays a ses procédés de culture pour les espèces semblables. Ce qui n'empêche que, sous l'influence climatérique, le grain germe dans la terre, que le plant grandit et se balance au souffle des brises et que le fruit mûrit au soleil. Que l'on retourne le sol avec la charrue ou avec la bêche, le blé conserve sa vertu. Il s'agit de ne pas mettre la charrue à la place des bœufs et de ne pas tourner la bêche à l'envers. Il est également essentiel de ne pas chercher à cultiver au 50° degré de latitude des plantes ou des légumes qui ne poussent qu'entre les deux tropiques et réciproquement.

Toujours la même erreur inconsciente ou voulue ! L'on croit ou bien l'on veut faire croire que les Français sont des Latins et que, par conséquent, c'est la culture latine qui convient à leur génie. Il est possible, il est même infiniment probable que la culture latine convient fort bien au génie de M. Anatole France. Mais ce n'est pas une raison pour généraliser.

Les Français ne sont pas des Latins ils ne sont même pas des Francs — M. A. France s'appelle Thibault, il ne faut pas toujours se fier aux noms —; les Français sont Gaulois. Etant Gaulois, ce n'est pas la culture latine qui leur convient, mais bien la culture gauloise, ou celtique.

La mort de ce que M. Anatole France appelle le génie français, serait tout au plus la mort de l'inspiration latine. La belle perte en vérité, pour nous autres Gaulois et Bretons ! Morte cette inspiration étrangère, vive le génie national gaulois, vive enfin le vrai génie français, le génie de notre race libre désormais de se développer ! Enfin balayé l'esprit de la Conquête !

« Il ne s'agit pas seulement de la langue latine, dit encore M. A. France, il faut considérer la littérature latine. Elle abonde en pensées grandes et fortes, en traits vigoureux et simples très propres à former de jeunes esprits. Comme cette littérature s'est beaucoup inspirée des ouvrages des Grecs... » et patati et patata. Et voilà pourquoi notre fille est muette, n'est-ce pas M. Anatole France ? Voilà pourquoi notre génie gaulois est muet et que les littérateurs hors venus ont tant de succès chez nous... grâce à la culture latine. Voilà pourquoi il pousse de si rachitiques orangers à l'orée des vigoureuses forêts gauloises, et pourquoi des mancenilliers défendent les approches de Brocéliande où l'on aurait chance de trouver l'Enchanteur Merlin endormi.

Grâces soient rendues aux hommes intelligents qui ont charge de l'éducation de la jeunesse fran-

çaise — non pas latine — et qui se rendent compte aujourd'hui que cette amère plaisanterie qu'est la culture latine, n'a que trop duré, qu'il est urgent de donner à notre race la seule culture rationnelle qui lui convient. J'en appelle au Grand Maître des Universités des Gaules. Plantez des chênes, M. le Ministre.

Les amis du latin oublient trop que s'il y a eu une littérature grecque et une littérature romaine, il y a eu aussi une Littérature celtique qui a éclairé tout le Moyen-Age et qui n'a pas été épuisée. Ils oublient, ou plutôt ils ignorent, qu'il y a une Musique celtique. Comment pourraient-ils alors se douter qu'il faut aussi faire fleurir dans ce pays un Art celtique !

Ah ! M. Anatole France, vous croyez vraiment que la fin du latinisme serait la fin du génie français ! Je dis, moi, me basant sur des exemples et je suis d'accord avec le prophète que fut Jean Reynaud, que ce serait son réveil. Nous allons mourir, mais c'est de latinisme et de duperie. Hors le Celtisme, point de salut pour la France !

10-2-12.

II

Le peuple qui a érigé les cathédrales serait-il impuissant à créer un billet de banque ? Cette question peut vous surprendre, vous qui ne savez peut-être pas que deux cents élèves de la première classe d'Architecture de l'Ecole des Beaux-Arts viennent de prendre part à un Con-

cours de modèle-type pour un nouveau billet de mille francs.

Le modèle-type d'un billet de mille francs ! A quel titre ce concours peut-il bien nous intéresser ? La Banque de France n'édite sa vignette grand module que pour une catégorie privilégiée de mortels auxquels les deux mots mirifiques *Mille francs* importent beaucoup plus que la figuration artistique dont s'adorne, par surcroît, la dite vignette. Et bien ! oui, il nous intéresse, ce concours, tout de même, car il s'en dégage une leçon.

Ces deux cents jeunes architectes sont appelés demain à transformer plus ou moins la physiologie de notre France monumentale et pittoresque et il n'est pas mauvais que nous soyons fixés sur leur symbolique, car celle-ci se donnera carrière sur les monuments qu'ils auront à édifier ou à restaurer.

Or tous les journaux sont à peu près unanimes à constater chez les concurrents le manque d'invention, le piétinement dans les mêmes sentiers battus. Mais les journaux se gardent bien d'en énoncer les raisons. Il semble qu'il est des maux avec lesquels il faut se résoudre à vivre en bonne intelligence. La culture idiote appliquée aux intelligences françaises est de ces maux-là.

Donc, toujours, les mêmes attributs rococos, les républiques laurées ou coiffées de phrygiens bonnets ; les semeuses, les coqs, les vases de nuit ailés servant de couvre-chef ; les Travail, les Commerce, les Fortune, les Sagesse, les Agricul-

ture ; à ceux-là les musculeux triceps, à celles-ci les puissantes mamelles — teziou saout ! — déballage de mardi-gras et de mi-carême, auquel une cinquantaine de concurrents, sur deux cents, ont prodigué un talent aussi réel que malheureusement vain.

Ces jeunes artistes sont avant tout des victimes ; des victimes de l'École ! de cette École dont se libère la Peinture, art aux ressources trop diverses pour être bridé, mais dont la Sculpture et surtout l'architecture subissent encore la pernicieuse influence.

Les errements de cette nature avaient le don de faire bondir Jean Le Fustec, critique d'art très averti, parce que Celte d'une absolue indépendance d'esprit.

— « Toutes nos traditions, toutes nos aspirations et le reste de notre patrimoine se déguisent dans ce Symbolisme international, ne se lassait-il pas de répéter. Comment un être simple et même un être compliqué peuvent-ils admettre que notre République se coiffe d'un bonnet phrygien ? Qu'est-ce que ce bonnet-là peut bien nous dire, à nous, qui voulons être des républicains français ? Pourquoi ce symbole qui nous est complètement étranger ? Nos billets de banque, nos monnaies, nos timbres-poste n'ont aucune figure nationale à nous montrer. Et si nous voyons apparaître en ce moment le coq sur certaines pièces de monnaie, il n'y aura encore que les ignorants à s'y méprendre. Ce gallinacé n'étant là que comme

« traduction du nom latin des Gaulois et non
« comme un emblème national ; il nous arrive
« comme produit étranger, rien de plus. Le symbolisme latin ne s'arrête pas en si belle voie.
« Il nous impose ses faisceaux de lecteurs, et il
« martyrise la tête de nos cuirassiers, de nos dragons et de nos pompiers avec des casques dont la
« seule raison d'être est de rendre un hommage
« posthume — oh, combien posthume ! — aux mânes du vainqueur de nos ancêtres, de ceux dont
« le sang coule toujours dans nos « veines. »

L'interissable apôtre du celtisme pouvait fulminer longtemps sur ce ton et il n'y manquait jamais. Je me souviens de l'horreur sacrée qu'il secouait devant l'arc de Triomphe sur la façade duquel la Marseillaise de Rude conduit des soldats.... romains à la Victoire.

On ne peut s'empêcher parfois de sourire devant l'immense naïveté — c'en devient de l'inconscience — que présente la figuration antique sortie des ateliers de bon nombre de nos architectes, de nos sculpteurs et de nos médaillistes. Bons écoliers se révèlent-ils pour la plupart, ayant mis une habile main d'ouvrier au service d'un objectif photographique qui peut parfois tenir lieu d'un œil exercé mais qui ne saurait jamais tenir lieu de génie.

Morale. Le concours de l'École des Beaux-Arts nous a montré 200 billets de mille francs, plus faux les uns que les autres et la preuve nouvelle du fiasco complet de la culture gréco-romaine appliquée à de jeunes artistes gaulois.

Ne sera-t-il pas trop tard quand la phalange sacrée de la réserve celtique apparaîtra sur la scène, avec son génie racial, ses traditions et ses instincts d'indépendance illimitée.

17-2-12

L'Hermine et le Dragon Rouge

Si le doux Brizeux avait pu vivre jusqu'à nos jours, il m'est avis qu'il serait bien contrit d'avoir pu commettre certaine erreur grossière qui s'est accréditée aussi facilement que parole d'évangile, et qu'on aura désormais bien du mal à détruire. Les légendes ont la vie dure.

Qui ne connaît cette touchante *Elégie de la Bretagne* où notre Barde national a mis le meilleur de lui-même, ce qui nous le fait aimer plus que tous les poètes les plus grands : son amour passionné de l'indépendance, de la beauté, de la vertu, de la solitude ; sa puissance d'évocation et son ardent patriotisme breton. Mais qui ne s'est aussi laissé aller à maudire avec lui l'horrible dragon de malheur qui venait de franchir les marches de Bretagne ?

C'est un dragon de fer, un monstre aveugle et sourd,
Sans ailes — ce dragon ne vole pas, il court...

Le dernier de nos jours penche vers son déclin,
Voici le dragon rouge annoncé par Merlin.

Eh ! non, il n'y a pas le moindre rapport entre

le Dragon de Merlin et le Dragon de Brizeux. On n'en saurait douter, le Dragon Rouge de Brizeux c'est la locomotive et le convoi qu'elle emporte avec une vélocité prodigieuse à travers montagnes et vallées. Ce monstre, qui est plutôt de couleur noire, n'est devenu rouge pour le poète que parce que celui-ci devait trouver une rime à « déclin ». Or « Merlin » apportait cette rime avec l'avantage appréciable de la consonne d'appui. « Le dragon de fer, le monstre aveugle et sourd, sans ailes, » devint « le Dragon Rouge annoncé par Merlin. »

Aussi bien, depuis des siècles, le Dragon — et qu'en importait la couleur ! — était devenu l'emblème de l'Ennemi de l'homme, de l'Ennemi de Dieu, de Satan, de l'Esprit du Mal. Brizeux interpréta faussement la prophétie.

Qu'est-ce donc que le Dragon Rouge, le vrai Dragon de Merlin ? N'est-ce pas celui-là même qui dresse sa tête fière, qui ouvre ses griffes puissantes, déploie ses ailes nerveuses, pointe sa langue acérée, allonge sa queue tortueuse sur les bannières galloises, mi-partie sur le champ vert qui symbolise la nature, mi-partie sur le champ blanc qui symbolise la lumière ? Il est bête de la terre, oiseau de l'air, poisson des eaux. Il court, il rampe, il vole, il se roule sur l'écume des flots. Il sait s'adapter à tous les milieux.

Le Dragon Rouge symbolise la race bretonne. C'est lui qui devrait encore planer sur nos fronts, dans les plis flottants de notre bannière et non l'Hermine, symbole d'importation étrangère

comme la lignée de nos Ducs de race franque qui l'aurait, croit-on, introduit chez nous.

Dans sa lutte de deux siècles contre le Dragon Blanc, symbole de la Race Saxonne, le Dragon Rouge, dominateur de l'île de Bretagne, fut vaincu. Il ne mourut point cependant. Il se réfugia sur les montagnes de Cambrie où sa vigueur et sa jeunesse se renouvellent de génération en génération.

Quand nos Ancêtres traversaient l'Océan Britannique pour aborder aux côtes d'Arvor, apportant avec eux leur langue, leurs usages, leurs traditions, leur civilisation bretonne, ils étaient guidés, partie par des moines chrétiens dressant la croix de Jésus comme signe de ralliement, partie par des chefs de guerre, des Bardes et des Druides, dont le Dragon Rouge se déroulait sur les enseignes. Que se passa-t-il ensuite ? Le prosélytisme chrétien s'était donné la mission de combattre tout ce qui tenait encore, sur le sol conquis, pour le paganisme romain, ainsi que les adeptes de l'ancienne doctrine philosophique des Celtes.

Il est évident que ces derniers, nationalistes intégraux, — déjà ! — avaient conservé comme emblème le Dragon Rouge. Pour les chrétiens non bretons, aussi bien que pour les Bretons convertis, ce Dragon Rouge perdit sa vraie signification symbolique. Il ne fut bientôt plus le symbole de la Race ; il devint le symbole d'un paganisme exécré, englobant tout ce qui n'était pas chrétien, et ne tarda pas à être pris pour la figuration du Démon lui-même.

De là toutes ces luttes des Hommes du Christ contre Satan que nous rapporte la légende et qui se terminent invariablement par la défaite de l'Esprit Mauvais aperçu sous les traits d'un dragon rouge. Toute conversion à la foi nouvelle devint par suite une victoire sur le Dragon. Confusion regrettable et qui dure toujours. Confusion où Brizeux lui-même est tombé et dans laquelle, à sa suite, tombent facilement tant de poètes et d'artistes de Bretagne, continuateurs de hagiographes et des imagiers du Moyen-Age.

Loin d'appréhender la Résurrection du Dragon Rouge, c'est de tous nos vœux que nous devons l'appeler ; que dis-je, acclamons-la d'enthousiasme, car l'événement est accompli.

Poètes de Bretagne, cherchez désormais d'autres figurations pour les fléaux dévastateurs que vous avez mission de combattre. Le Dragon Rouge, ne l'oubliez plus, est le symbole de votre Race ; ne donnez pas la main pour le terrasser de nouveau. Voici que l'heure a sonné pour le réveil de la Race bretonne. Le grand barde d'Arthur, le prophète Merlin sort de sa longue léthargie, car Viviane, vieillie, somnole sans pouvoir renouveler ses charmes et ses philtres magiques. Le vent qui frôle les cordes de la Harpe du Prince des Bardes, répand déjà des rumeurs troublantes sous les ombrages de Brocéliande et voici que des profondeurs de la Forêt enchantée sort en rampant le Dragon Rouge *annoncé par Merlin*. Il va bientôt déployer ses vastes ailes. Vive le Dragon Rouge ! Bretagne à jamais ! 23-2-12.

Le rossignol et les pintades

Un grand éditeur parisien auquel je proposais d'éditer quelques très jolies nouvelles laissées par un excellent écrivain breton, récemment décédé, me répondait par une fin de non-recevoir fort polie, rendant hommage au talent de l'auteur, mais sans même avoir éprouvé la curiosité de connaître ces nouvelles.

Je relève cette phrase dans la réponse de l'éditeur ; elle est à retenir :

« Les légendes de la vieille Bretagne ont été trop exploitées pour qu'on puisse trouver avec elles le chemin du succès. »

L'écrivain en question ne passe point cependant pour un homme ayant marché dans les chemins battus, ni pour avoir exploité des légendes bretonnes. — Pour cet éditeur il ne saurait y avoir rien de breton en dehors des légendes ! — L'originalité de mon ami, son tempérament d'artiste furent aussi incontestables que son talent. Alors que conclure ? Tout simplement que la Bretagne et ses légendes ont cessé d'être cotées sur le marché. Comment pourrait-il en être autrement ? On a tant et tant abusé des bretonneries ! A quel sabotage de la pensée bretonne ne s'est-on pas livré au cours du siècle nouveau ! Ce sabotage ne s'exerce-t-il pas plus que jamais ?

Remarquez bien ce qualificatif de « vieille » donné à la Bretagne par mon éditeur ; la vieille Bretagne ! Ainsi donc la Bretagne apparaît tou-

jours comme une pauvre mendicante épuisée que guette le tombeau. Rien n'y fait, pas même le beau mouvement de Renaissance qui s'accélère depuis 15 ou 20 ans. Au fait, la Bretagne n'est-elle pas alcoolique, sale, superstitieuse et triste. Toute la littérature des explorateurs de la Bretagne la représente ainsi. C'est le cliché qui sert universellement. Il a servi aux mauvais fils travestissant leur mère comme aux rastaquouères qui vendent leurs papiers cosmopolites à la « douce France » dont ils ont souillé l'esprit. Allez donc parler d'une renaissance bretonne !

A part deux ou trois auteurs bretons qui ont pu — et qui ont encore mieux su — conquérir la renommée, grâce à leur grand talent, nul n'a de chance d'être écouté... s'il vient de Bretagne et s'il ne vend des bretonneries frelatées pour lesquelles d'ailleurs on manifeste de plus en plus un profond dégoût. Il y a même le dégoût par anticipation ainsi qu'en témoigne l'appréciation de mon éditeur parisien.

Qui donc écoutera votre protestation de n'être ni alcoolique, ni sale, ni superstitieux, ni triste ? Qui vous croira si vous proclamez que vous désirez vivre ardemment, apprendre avidement, progresser indéfiniment ? Que vous voulez semer à travers la France gauloise le bon grain du celtisme régénérateur dont elle a grand besoin ! Il faut avouer que les Bretons peuvent se vanter d'avoir parfois confié leurs intérêts et leur gloire à d'étranges défenseurs. Nous avons vu telle société bretonne (1) fondée

(1) L'U. R. B.

pour conserver nos traditions, notre langue, notre esprit, mettant à sa tête des personnages qui n'ont jamais su un mot de notre langue, ne possédant pas une parcelle d'esprit breton, et défendant des traditions qui sont surtout des traditions étrangères sous lesquelles depuis des siècles on a fort bien réussi à dissimuler nos traditions raciales. Evidemment les organes périodiques qui reçoivent les inspirations et les aveux de ces personnages illustrés par notre simplicité, reflètent aussi peu que possible la pensée bretonne. Tout ce qui se rapporte à la Bretagne y est représenté vétuste, petit, ratatiné, ridé, vidé, desséché, champignon-neux, confit de niaiserie et cela en un français rococo, larmoyant et fadasse à donner des nausées. Ce qu'on y trouve encore de plus sortable ce sont les lieux communs usagés par dix générations jusqu'à l'éculement complet. Ces inconscients présomptueux se prêtent au dépréciement de la Bretagne en la revêtant de leurs propres ridicules.

La Bretagne est-elle donc destinée à rester toujours la grande méconnue ? Deux ou trois voix autorisées et s'exprimant en un français académique ne sont pas suffisantes pour relever le prestige de la Bretagne aux yeux de l'étranger. On aimerait à entendre s'élever d'autres voix.

Il n'y a pas de place pour le chant suave des rossignols dans le concert burlesque des pintades. C'est bien l'impression que me donna la réponse de l'éditeur parisien à qui j'offrais l'occasion de faire connaître en France quelques œuvres d'une

inspiration purement bretonne écrites en un français merveilleusement coloré.

Conclusion. Ne désespérons pas : quand un mouvement se dessine il peut ne pas être aperçu de très loin. Il n'en existe pas moins. Le notre s'opère lentement mais sûrement.

On aura beau faire, la pensée bretonne s'est ressaisie. Notre histoire, notre littérature ancienne, notre musique populaire nous passionnent désormais. Nos peintres, nos sculpteurs, nos musiciens sauront s'en inspirer aussi bien que de nos admirables paysages et des personnages qui s'y meuvent.

Nous arrivons par le versant désert de la montagne où ne peuvent nous soupçonner les foules qui ne savent plus vivre sur les hauteurs et qui s'agitent dans la plaine, derrière le versant opposé. La montée est pénible et longue. Mais patience. Quand nous serons là-haut nous nous arrêterons pour respirer. Alors, dominant à notre tour, nous sonnerons l'heure des revanches celtiques.

1-3-12

Le théâtre des patronages

En 1903 j'assistais à la représentation du *Mab Prodig* donnée à Lesneven à l'occasion du Congrès de l'U. R. B. par la jeune troupe du Patronage. Je n'ai pas oublié le jeu superbe de M. Bellec, un

jeune séminariste, si je ne me trompe, qui fut, dans le rôle du Fils Prodigue, tout simplement incomparable. Je me souviens de l'enthousiasme de Le Fustec, enthousiasme qui restait encore aussi vif à Paris au bout de plusieurs années.

Quel espoir ne fondions-nous pas alors sur les Patronages de Bretagne ! Il est vrai de dire que cet espoir était né aux temps du ministère de M. Combes, lequel proscrivait la langue bretonne et qui fut, paraît-il, poussé à nous traduire devant la Haute-Cour pour complot contre la Sûreté de l'Etat. C'est incroyable !

Les troupes de théâtre, émules de celle de Ploujean, s'organisaient sur tous les points de la Bretagne bretonnante et la langue bretonne était partout et toujours à l'honneur. Hélas ! il a fallu déchanter bientôt. Rendons-nous à la décevante évidence : nous assistons à la faillite des Patronages en tant que soutiens de la langue et de l'esprit bretons. Je collectionne soigneusement tous les entrefilets des journaux bretons qui me tombent sous les yeux, relatant les divertissements intellectuels (!!!) des Patronages. C'est édifiant.

Voici les titres que je relève (à noter pour la documentation historique). D'une part — et qu'on me pardonne la longueur de cette liste fastidieuse —

Pleurnichard et Rigolard, Une bonne farce, l'Affaire de la rue Chapon, Un frère, Monsieur l'Aumônier, Le Maître de la mort, Jeanne d'Arc, Barbotin et Picquoiseau, le Coupable, les Deux

Réservistes, la Nuit Rouge, les Méaventures de Bonaventure, l'Affaire Rasant Papon, Rustaude et Citadine, la Duchesse Anne de Bretagne, Chanterie, Le Tournant, Fricotard et Chapuzot, le Parjure, la Voix du Mort, un Chien dans un jeu de quilles, Comète-Chantecler, les Galoches du Diable, Vercingétorix, Blanc et Noir, les Bossus de Québec, Triplepatte, Deux honneurs, Une nuit orageuse, le Jeu de la Morale et du Hasard, le Cavalier Pioche, l'Ami Fritz, Patria, les Plaideurs, le Moulin du Chat qui fume.

Chansons et monologues :

Les gaietés de l'Exposition de 1900, les Inondations, les Asticots, Une bonne farce, le Rémouleur, Un petit verre de poiré, Poivribus, les Chapeaux, Transes et tristesses de deux échappés du bagne, etc.

D'autre part :

Bugale Jacob, ar Mevel laer, Potr e vragou berr, ar Poeltron meo.

Un point, c'est tout.

Je dois dire que ma documentation ne porte que sur les Côtes-du-Nord et le Finistère ; que les quatre pièces bretonnes ont été jouées soit à Plougoulm soit à Kermaria-Sulard, soit à Plougrescant ; que les pièces françaises ont été surtout représentées (indépendamment de Saint-Brieuc qui est une ville de langue française et qui a son excuse, tout au moins pour la langue) dans les villes très bretonnes de Guingamp, Lannion, Morlaix, Lesneven, Perros-Guirec, Tréguier, Carhaix, Pontrieux.

Je conviens qu'au nombre de ces pièces on peut en trouver quelques-unes de morales ; un certain nombre — le petit nombre — sont d'inspiration patriotique et même bretonne ; mais le grand nombre semble appartenir au genre bête. Ce qui est incontestable c'est que non-seulement la langue bretonne a été proscrite — et pourtant nous avons désormais un répertoire variée de pièces bretonnes et surtout fort belles poésies, pour remplacer les monologues de café-concert — mais encore que l'histoire et la tradition bretonne sont ignorées systématiquement et que les insanités parisiennes sont cultivées avec amour. Ce n'est donc aucunement exagérer que d'avancer ceci : après avoir fait banqueroute au point de vue breton, les Patronages, sciemment ou inconsciemment, ont entrepris le sabotage des intelligences en Bretagne.

Quelle pénible impression nous laissent les comptes rendus des journaux, exaltant à grand renfort de lieux communs, le vain orgueil des jeunes « artistes » et leur faisant croire que c'est arrivé. Quand on a débité les transes et les tristesses de deux échappés du bagne on conçoit qu'on devienne « l'enfant gâté du public. » Il y a de quoi. Des jeunes gens qui ont « joué avec un naturel si parfait que l'on aurait cru avoir devant soi les acteurs des grandes scènes parisiennes » n'ont plus rien à apprendre, c'est évident. A Lesneven, en 1903, Le Fustec se félicitait de ce que M. Bellec était « lui même » que son art sincère s'opposait victorieusement à l'art grandiloquent et

conventionnel des acteurs les plus cotés de la Capitale : point de vue différent.

Alors voilà donc l'idéal poursuivi : imiter les cabotins de Paris, parler son argot, adopter son esprit !

Nous, les indépendants, qui avons soutenu de notre plume, de notre parole, de tout notre crédit ces patronages à leur début, ne sommes-nous pas autorisés à nous demander au profit de qui l'on sabote ?

Prenez garde ! Les troupes sans idéal, sont vouées d'avance à la défaite.

Il est évident pour quiconque est indépendant et de bonne foi, que non seulement « ar brezoneg hag ar feiz » ne sont pas toujours frère et sœur en Bretagne, mais encore que le brezoneg a des ennemis mortels parmi certains défenseurs mal inspirés de la foi.

Il y a dix ans, nous nous levions tous, comme un seul homme, pour défendre nos prêtres, persécutés, à cause de notre langue nationale, par un ministre mal conseillé qui ne connaissait pas notre pays. Reste à savoir si demain nous serions encore debout, faisant le métier de dupes. C'est qu'il y a des bretons dont la devise est et restera : Bretagne d'abord !

9-3-12.

Anniversaire

Voici deux ans que Jean Le Fustec (Léménik) est décédé. Déjà deux ans ! Si je m'en rapporte

au cours du temps, jalonné par les événements quotidiens, il me faut bien me rendre à l'évidence ; mais si je m'en rapporte à mes souvenirs intacts, il m'est impossible de me figurer qu'il nous a quittés. C'est extraordinaire comme ma maison qui lui fut si familière, est restée pleine de lui. N'est-ce pas avant-hier qu'il y venait dîner et que nous prolongions nos causeries devant une coupe de ce cidre doré de Fouesnant réservé pour les agapes bretonnes ? N'est-ce pas hier qu'à notre tour, nous escaladions cette rue Lepic et que nous passions de si vivantes heures dans cet intérieur d'artiste si accueillant, si plein du rayonnement éblouissant de ses yeux ?

Hélas ! rue Lepic il ne reste plus aucun souvenir de Léménik. Madame Le Fustec qui se retirait à Beaumont en Auge presque aussitôt après le décès de son mari, y est décédée en juillet dernier. Tous les objets familiers parmi lesquels vécurent nos amis sont passés en des mains étrangères.

Qu'importe ! l'esprit de Léménik est resté parmi nous. Cet héritage seul nous importe et nul n'a le pouvoir de nous le ravir. La croyance en l'immortalité de l'âme — qui était la sienne — m'interdit de penser qu'il aurait pu nous abandonner et se désintéresser de la destinée des Celtes.

J'ai assisté Léménik pendant les derniers jours de sa vie. J'ai vu la lutte suprême — que Hugo appela le combat du jour et de la nuit — et les détails en restent gravés dans ma mémoire. Jamais — et pourtant ceux qui ont connu Le

Fustec me rendront témoignage de sa prodigieuse activité intellectuelle, de son exubérance, de sa puissance verbale, de ses enthousiasmes effrénés — jamais je n'avais constaté chez lui un pareil bouillonnement cérébral. Heures de délire, certes ! Mais d'un délire tout à fait spécial. Les douze batailles d'Arthur semblaient se livrer toutes à la fois dans ce cerveau si bien organisé, sous ce crâne haut qu'on craignait de voir éclater comme un volcan. D'éloquents et de véhéments paroles, nuit et jour, pendant une semaine entière, se suivirent, confuses, entremêlées, comme si tous les commandements de cent chefs d'armée se fussent précipités à travers ses lèvres brûlantes.

Aussi bien c'était pour Léménik le sort de la Bretagne qui se décidait dans cette lutte arthurienne livrée à tous les ennemis conjurés de la Race. Cette lutte était l'aboutissement forcé de ses douze dernières années. Ses disciples fidèles, tenus plus ou moins au courant de ses grands projets, avaient espéré un autre terrain de combat que cette chambre solitaire d'un mourant. Déjà le logis qui devait servir de quartier général était loué à Brest : le mouvement allait entrer dans une phase nouvelle. Le terrain populaire allait être profondément labouré d'un bout à l'autre de la Bretagne et le semeur allait y jeter le grain de sa parole enflammée. C'est à ce moment que la mort est venue.

Cette mort me fit pourtant l'effet d'une libération nécessaire. Jamais je n'eus si bien conscience

de l'insuffisance de nos organes corporels. L'esprit n'était-il pas une source prodigieuse d'énergie dont une très faible portion peut seule être utilisée par le grossier moteur kumain, si bien construit soit-il. Cette énergie aspire à s'employer plus utilement, quand le bris du moteur lui rend enfin sa liberté d'expansion. Et ceci se concilie très bien avec la doctrine de la transmigration et de la survivance de l'esprit, cette doctrine de nos lointains ancêtres résumée dans les Triades et que Léménik appelait la Clé de la Vie.

On peut alors se demander si la mort de Léménik est survenue, oui ou non, opportunément ; si cette mort ne lui permet pas d'être plus librement, plus pleinement avec nous. Admettre que l'œuvre si laborieusement préparée se trouve compromise par sa mort, n'est pas chose possible pour un Celte qui croit à l'immortalité de l'esprit et à sa mission perpétuelle.

Le rôle de Léménik dans le mouvement de la renaissance est peu connu hors d'un cercle d'intimes. Ce rôle a été cependant considérable. Les idées qu'il a propagées peuvent avoir une portée incalculable. Le celtisme peut changer la face du monde. Les idées de Le Fustec ont trouvé de l'écho, au delà des limites de la Bretagne, chez des hommes qui ont occupé et qui occupent encore aujourd'hui des situations prépondérantes dans les conseils gouvernementaux. Il fut, je puis le certifier, le principal ouvrier de l'Entente Cordiale entre deux peuples qui passent pour être l'un Anglo-Saxon, l'autre Latin, et qui sont, en

réalité, deux peuples Celtes. C'est la preuve qu'une très humble situation — qui fut celle acceptée par Léménik — ne saurait empêcher un citoyen de génie, conscient et désintéressé, de préparer les voies où s'engageront un jour les destinées de son pays.

Quelques amis de Jean Le Fustec, Gallois et Bretons se sont rencontrés, le 3^e dimanche de mars, au cimetière Montmartre, non pas tant pour commémorer une date funèbre que pour rendre hommage à l'apôtre le plus convaincu du Celtisme. Assurément point n'était besoin d'aller en cette allée mélancolique d'un cimetière pour évoquer un esprit qui ne connaît plus d'entraves ; cependant ce pèlerinage collectif leur a fourni l'occasion de raviver leurs souvenirs en s'entretenant un moment de celui qu'ils avaient aimé, admiré et qu'ils avaient vu naguère encore, tel un brasier, enflammer tout ce qui l'approchait.

Je suis persuadé qu'ils ne s'y seront pas rencontrés en vain. L'esprit entièrement dégagé de la matière — qui vit peut-être désormais dans le cercle de la Félicité dans l'intimité des grands esprits, saints et héros de notre Race — leur donnera de salutaires inspirations en vue du triomphe de la cause celtique par les œuvres littéraires, artistiques, philosophiques et sociales auxquelles ils collaborent tous à des degrés divers.

La réplique de Vercingétorix

On sait que sous les auspices de la Société des Sciences de Semur-en-Auxois et sous la direction du commandant Espérandieu, des fouilles se poursuivent depuis plusieurs années à Alise Sainte Reine (Alésia). Or après avoir mis à jour toute une ville gauloise avec ses monuments témoignant d'une florissante civilisation, antérieure à la conquête romaine, le commandant Espérandieu vient de découvrir des routes gauloises. Cette découverte n'a pas été sans éveiller l'attention du public de Gaule.

M. Léon Sazie qui « depuis le lycée s'insurge contre la mauvaise foi latine » et qui, peut-être à cause de cela, possède aujourd'hui un beau talent d'écrivain, s'est aussitôt dressé de toute sa fierté gauloise. Le journal *La Presse* du 14 mars a bien voulu se prêter à son apologie des Gaulois et à son formidable éreintement du divin Jules.

Enfin ! Voici venir un Gaulois de France !

Ah ! que ça fait donc plaisir ! Si les Français s'en mêlent désormais, nous allons en abattre de la bonne besogne. *Les Commentaires de César*, cette gasconnade — le mot est de M. Léon Sazie — le mensonges des *Scurs Latines*, la légende de la sauvagerie des Gaulois, nous allons en faire, ô justice immanente ! une litière vengeressement piétinée avant que de les envoyer au fumier !

— Ah ! que je voudrais connaître une réplique de Vercingétorix ! s'écrie M. Léon Sazie.

Eh ! mon cher confrère, elle commence à se faire entendre.

La Sauvagerie des Gaulois ! Les vaincus sont toujours des sauvages, les conquérants des civilisateurs. César débarquant sur les côtes de Kent, en l'île de Bretagne, y rencontrait des hommes vêtus de peaux de bête. Des sauvages, indubitablement ! Deux mille ans ont passé. Supposez que Jules débarque encore sur les côtes de Kent. Ma parole ! voici encore des hommes vêtus de peaux de bêtes ! Bien mieux, des hommes vêtus de peaux de bêtes il en verrait dans toute l'Europe et même ailleurs. De sorte que dans ses nouvelles gasconnades on pourrait lire : « Deux races habitent ces contrées barbares : l'une, la race des Pérégrins dont les représentants sont vêtus de braies, de vestons et de chapeaux, l'autre, la race des Automobilistes dont les représentants sont vêtus, des pieds à la tête, de peaux de bêtes, ce qui est un indice irrécusable de sauvagerie. Cette race-ci a d'ailleurs pour mission d'écrabouiller l'autre tout comme les Romains avaient pour mission d'arrêter dans son essor toute civilisation non romaine. »

Lorsque César débarqua dans l'île il y vit des terres admirablement cultivées. La division et le bornage de ces terres existaient de temps immémorial. Les Bretons avaient une connaissance approfondie de la fumure. Ils employaient déjà la marne comme engrais et connaissaient la valeur des phosphates. Ils avaient inventé la charrue à

roues. La terre de l'île, selon Diodore de Sicile, était tellement fertile que le blé y produisait deux récoltes annuelles. Il est vrai que les Druides étendaient les privilèges du Sanctuaire aux terres labourées. La culture du lin et du chanvre était des plus intensives. Or j'en appelle aux cultivateurs actuels du lin pour attester combien de soins réclame cette culture. Les Bretons étaient, au dire de Dion Cassius, de grands éleveurs de chevaux. Leurs harnais, d'après Properce, étaient façonnés et ornés. Ils étaient aussi des cavaliers émérites, au dire de Monsieur Jules lui-même. Ils excellaient à conduire les chars à roues, encore une invention celtique ! L'art de conduire était un des vingt-quatre jeux celtiques. Les chars de guerre des Bretons, armés de faux, affolèrent les Romains. Le fait pour Rome d'avoir adopté des termes celtiques pour désigner les chars, *essedun*, *rheda* (de *redeg*, courir), *benna*, *petoritum*, n'implique-t-il pas que les Romains copièrent les Bretons, en cela comme en bien autre chose.

Est-il nécessaire de parler du commerce des Bretons ? Commerce et civilisation vont généralement de pair.

Qui n'a entendu parler du grand commerce des îles Cassitérides ? Des routes ? L'île de Bretagne en était sillonnée. On en connaît au moins les deux principales qui allaient, l'une de Sandwich à Caernarvon, l'autre de Dorchester à Suffolk. On n'avait pas attendu les Romains pour les percer. Et les marchés se tenaient aux carrefours des routes, appropriés à cet usage.

Qui a inventé le pétrin, le tamis en crin de cheval, les tonneaux à deux fonds, cerclés ? les Celtes. la tannerie, la voile, le gouvernail ? les Celtes. Le foulage (et sans doute le savon nécessaire au foulage, voir Pline), les Celtes encore. Ils employaient la chaux comme ciment. Leurs connaissances en chimie étaient assez étendues ainsi que l'atteste l'art de la teinture où ils étaient extrêmement experts. Ils étaient métallurgistes et orfèvres émérites. On s'extasie à juste titre devant leurs colliers, leurs bracelets et autres objets de luxe, d'un travail exquis. Les termes celtiques désignant les instruments mécaniques, agricoles, les ustensiles domestiques, étaient particuliers à la Bretagne avant l'invasion romaine. Pour des sauvages ce n'est pas mal. Hein ! Jules ? Mais ça devient tout à fait bien quand on sait que les Romains ne substituèrent le pain au gruau qu'après l'annexion de la Narbonnaise et que l'usage des moulins à eau était inconnu en Italie avant l'invasion romaine en l'île de Bretagne.

A-t-on bientôt fini de nous « monter le coup » avec la mission civilisatrice de Rome ? Et si nous parlions enfin de la philosophie des Celtes. Patience.

Il y a cependant des savants romanisés — sauf le respect que je dois à mes lecteurs — pour dénier toute civilisation aux Celtes — c'est-à-dire aux Bretons et aux Gaulois.

Je tiens cette anecdote du spirituel et fort averti celtisant, le barde Pol Diverrès (Tangwal). Un savant anglais — pourquoi pas français ? — disait un jour au professeur Rhys :

— Mon cher maître, je suis vraiment étonné de voir combien les anciens bretons étaient arriérés. Ils ne savaient même pas contruire de ponts. En effet, le breton *pont* vient du latin *pontus* ; ils ne connaissaient donc pas les ponts avant la venue des Romains.

— Eh ! cher monsieur, répondit le savant Gallois, comment les bretons, en effet, auraient-ils pu construire des ponts, puisque le mot *breac'h* qui veut dire bras, venant du latin *brachium* — m'en tenant à votre raisonnement — montre qu'avant la venue des Romains les bretons n'avaient pas de bras !

22-3-12.

La Cour d'Arthur

Voilà que dix ans se sont écoulés depuis que j'ai été nommé conservateur du Palais de Kerjean... du Palais de Kerjean ? Il serait plus juste de dire des Ruines de Kerjean. On se souvient, en effet, que lorsque M. Dujardin-Beaumetz, alors Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, fit l'acquisition de Kerjean pour une somme de deux à trois cents mille francs, Kerjean était véritablement à l'abandon. Une aile du château restait encore debout, sous des toits en écumoières, abritant fort peu ses derniers possesseurs. Il ne fallait d'ailleurs pas songer à restaurer de sitôt ces nobles ruines.

N'eut-il pas fallu lever, à cet effet, un impôt de quatre à cinq centimes par tête de Français ! Or l'on sait que jamais les contribuables n'auraient pu supporter ce gros excédent de charges, ce qui ne les empêcha point cependant d'être surchargés aussitôt de 10 francs par tête, soit d'un poids deux cents fois plus considérable ; mais la France avait d'autres besoins plus urgents, n'en doutez point.

C'est sous le règne de MM. Guist'hau et Bérard que je fus appelé à conserver Kerjean. A conserver (?) Kerjean ! Conservateur de ruines ! Dame, il y a bien les conservateurs des Monuments Mégalithiques et je connais même un très-illustre savant, un breton, qui accepterait avec reconnaissance un tel poste et qui s'y distinguerait, certes, autrement mieux que certain titulaire actuel dont on n'a jamais lu le rapport qui doit toujours paraître..... demain.

Eh ! bien, le candidat que j'étais accepta aussi avec reconnaissance de conserver Kerjean. Mais, dès que j'eus en poche ma nomination, je me promis bien de relever Kerjean de ses ruines et de lui rendre la vie. J'avais préalablement exposé mes projets. Je voulais faire de Kerjean « le flambeau clair érigé sur l'Arvor. » Je voulais faire de Kerjean le *Lez Arzur* — la cour d'Arthur — le Conservatoire de l'Esprit Celtique en Gaule, la Fontaine de Jouvence où l'Art Français viendrait un jour prendre jeunesse et vigueur.

Les finances de la République sont toujours restées aussi obérées. Dame ! Les charges an-

nuelles s'alourdissent sans cesse. N'a-t-il pas fallu créer une armée de défense sociale contre les Malandrins dont les exploits ne rappelaient que trop ceux de certains Féodaux Moyenâgeux ? N'a-t-il pas fallu créer une Armée de l'air qui est aujourd'hui et qui doit rester la première du monde ? Notre marine qui, du deuxième rang qu'elle avait occupé, était tombée, il y a quinze ans, au cinquième rang, n'est-elle pas encore remontée au deuxième rang ? Cela ne s'obtient pas sans argent, mais aussi cela nous permet de faire belle figure auprès de notre alliée la Grande-Bretagne et d'envisager l'avenir avec sérénité. Les Celtes de la Grande Ile et ceux des Gaules, conscients de leur commune origine, ayant percé à jour le mensonge des origines anglo-saxonne et latine, se prêtent main forte, comme il y a deux mille ans, contre les mêmes ennemis.

Bref, je ne pus jamais compter sur les quatre centimes de contribution annuelle, par tête de Français, qui eussent suffi pour relever Kerjean de ses ruines.

Mais, ce nonobstant, Kerjean s'est relevé. Kerjean a son budget annuel qu'il boucle à son honneur et à son profit, grâce à ses représentations populaires bretonnes ; grâce à sa Grande Saison d'Auditions de Musique Celtique, à son Théâtre d'Art — car Kerjean est devenu le Beyreuth de la Bretagne — ; grâce à ses expositions d'Art Celtique ancien et moderne ; grâce aussi aux dons de tant de Celtes de l'Ancien et du Nouveau-Monde à qui leur générosité fait par-

donner leurs millions ; grâce à d'autres ressources encore.

Le Musée de Kerjean existe aussi : les dons des particuliers, des artistes, de l'Etat français et de l'étranger y affluent. Sa Bibliothèque celtique à la création de laquelle ont puissamment contribué les Universités de Galles, celle de Bretagne et toutes celles de France, tant par leurs dons que par leurs appels, offre désormais de merveilleuses ressources aux littérateurs, aux savants, aux éducateurs de la jeunesse. Bretons et Gaulois viennent en foule à Kerjean boire aux sources vives des Traditions celtiques.

A la Devise : Bretagne est Poésie ! nous en avons adjoint une autre : Bretagne est Lumière !

Le Pauvre et le Riche, convoqués au Banquet de la Table Ronde, fraternisent celtiquement. Je reconnais parmi les convives La Tour d'Auvergne, Henri Martin, Jean Reynaud, Edgar Quinet, Charles de Gaulle, La Villemarqué, Luzel, Jean Le Fustec, d'autres encore, tous prophètes du Relèvement celtique.

Arthur, le Roi des Bons, préside et le Barde Merlin déclame d'une voix retentissante, en s'accompagnant sur sa Harpe enchantée.....

.....
Hélas ! Tout ceci n'est qu'un rêve. Mais il ne tiendrait d'en faire demain une réalité qu'au gouvernement français.

La langue des Ancêtres

En Bretagne, à Guingamp, à moins que ce soit ailleurs : — Nag a blijadur am eus oc'h adgwelet ac'hanoud, koz vignon ker ma yaouankiz ! Ar rema ez eo da vugale ? Tud yaouank int arru... Ac'hanta, mab hena, petra a nevez er vro ? — Je ne sais pas le breton, Monsieur. — Comment ? Vous ne savez pas le breton ! Ici en pleine ville bretonnante, en plein pays bretonnant !... Et les autres ? Celui-ci ? celle-là ? les plus jeunes ? — Ils ne le savent pas non plus.

Stupéfait, j'interroge d'un regard sévère et attristé mon vieux camarade d'enfance, sa femme, une vieille servante qui passe, coiffée du « jubilé ».

Hélas ! Il y a du changement dans cette maison depuis la mort du vénérable aïeul. De son temps on n'y parlait que le breton. Cet aïeul était pourtant *quelqu'un*. Parti de très bas, du plus obscur logis, du plus humble hameau, sachant tout juste son b-a-ba, mais armé d'une foi robuste, d'une patience inlassable et d'une volonté prodigieuse, il avait su se donner un métier, acquérir une instruction moyenne, et parvenir graduellement à une belle situation dans le commerce local. Son épouse, modèle de toutes les vertus domestiques, née comme lui au village ne parla jamais d'autre langue que le breton. Ces paysans, devenus par leur probité, leur labeur, leur charité, des bourgeois honorés et aimés dans toutes les classes,

donnèrent à leurs enfants une instruction supérieure, à l'acquisition de laquelle ne pouvait nuire — vous le comprenez bien — la langue de leur berceau.

Quelle serait l'attitude de ces deux aïeuls si, de par la volonté du Père Tout-Puissant, il leur était permis de reprendre leur forme terrestre et d'apparaître soudain, l'un à côté de l'autre, dans l'encadrement de leur porte ?

L'un des petits-enfants est accouru au bruit du marteau retombant lourdement. Il demande aux deux vieillards, en une langue qui ne leur fut jamais familière, d'exposer le but de leur visite. Surprises ; allées et venues empressées. Certes, les grands parents sont les bien-venus dans cette maison où le fils entretient le culte de leur souvenir. Mais quelle gêne, tout de même, dans cette salle à manger, dans ces chambres, dans ce « liorz » où l'aïeul et l'aïeule restent forcément comme des étrangers au milieu de leur petits-enfants.

— Comment se fait-il, s'écrie soudain le sévère aïeul, que vous, mon fils, et vous, ma bru, vous n'avez pas permis à vos enfants d'apprendre la langue de leurs ancêtres ? Aucune difficulté ne s'y opposait. Tous deux vous l'avez apprise dès le berceau. Nous fûmes heureux de donner à notre fils une femme qui fût bretonne, autant que lui-même, grâce à nous, était breton. Vos servantes ont toujours été des bretonnes. A quel sentiment avez-vous donc, tous deux, obéi ? Avez-vous oublié que le fondateur de cette honorable maison

fut un enfant du peuple, resté fier de son origine ? Avez-vous oublié qu'on ne parlait ici, que par exception, la langue étrangère ? Avez-vous oublié que moi, votre père, je fus un conteur, un traditionaliste et quelque peu aussi, un barde ? Serait-ce que vous auriez honte, tous deux, d'une origine qui faisait ma gloire et qui devrait faire la vôtre ?

Votre conduite nous apparaît comme un acte de reniement. Nous ne nous sentons pas ici chez nous. Nous y respirons un air étranger. Vous n'avez pas encore trahi votre Dieu, je vous en félicite ; mais, sur mon honneur ! vous avez trahi votre Race. Adieu ! Et ce mot prononcé, ceux qui n'étaient que des apparences, ont disparu.

Est-il bien sûr que leur âme reviendra jamais dans cette demeure de laquelle on a par respect humain, c'est-à-dire par lâcheté, banni la langue de la Race ?

6-4-12.

Le déraciné... qui ne l'est guère

Quand on est bien pourvu de capitaux de bon rapport et de jolies terres au soleil de Bretagne, quand on habite un hôtel ou un vaste appartement dans un quartier aristocratique de Babylone, il sied, en vérité, de prêcher aux prolétaires de

chez nous l'attachement au sol natal. Encore faut-il que ce sol natal produise de quoi nourrir celui qu'on y veut attacher. Autant recommander à nos intelligents cultivateurs de semer leur grain sur des landes non défrichées ou au beau mitan de la route départementale.

Assurément l'émigration produit des déracinés. Mais comment enrayer l'émigration dans une contrée où il n'y a pour ainsi dire aucune industrie, où les machines agricoles remplacent de plus en plus la main d'œuvre, où il y a surcroît de population ?

Au reste nos déracinés « vivent » quoique transplantés. D'aucuns sont même susceptibles de reprendre un jour toute leur vigueur et toutes leurs qualités de race dans la bonne terre bretonne enfin reconquise. Il n'en manque pas de ces transplantés qui pourraient servir d'exemple à de stériles enracinés, pour leur fidélité à la langue des ancêtres et leur respect pour les traditions raciales. Ceux-là vivent dans une Bretagne spirituelle qui n'est ni moins vivante, ni moins belle, ni moins fertile que l'autre.

Je désire vous entretenir aujourd'hui brièvement d'un tout jeune homme qui naquit vers 1891 au pays de Gwiklan, « être Roc'h-al-Laz hag ar Porz-Gwenn », sous quelque chaume des plus humbles. Il passa sa première enfance le long de cette côte merveilleuse, la plus pittoresque qui soit au monde, sous la garde d'une aïeule vénérable *unan a c'hiz koz*. Les aspects immuables et changeants de ces grèves et de ces campagnes

impressionnèrent si profondément son âme que leurs moindres détails devaient s'y conserver toujours avec netteté après qu'il eut rejoint son père et sa mère sur la terre d'exil. Ceux-ci avaient dû émigrer à Paris et ils s'étaient fixés dans ce quartier breton de Montparnasse qui est comme on l'a dit fort justement, un prolongement de la Bretagne au cœur même de la capitale.

Après quelques années d'école, l'enfant devenu un adolescent vigoureux, se procura d'un modeste emploi qui lui permit de venir en aide aux siens. D'un esprit très précoce et d'une forte constitution, il paraissait beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Il fréquenta les réunions bretonnes de son quartier, les cours de langue bretonne où il nouait des relations et des amitiés avec des compatriotes de tout âge, mêlés plus ou moins, au mouvement de rénovation celtique. A seize ans la langue bretonne, étudiée grammaticalement, lui avait livré tous ses secrets et il connaissait le gallois suffisamment pour composer des poèmes très curieux en une langue qui n'était ni le gallois ni le breton, mais, un composé savant des deux langues sœurs, parfaitement intelligible pour des gallois et pour des bretons.

A l'âge où les jeunes gens ne songent qu'à s'amuser, celui-ci ne songeait qu'à s'instruire. A 17 ans, n'y tenant plus, il s'embarquait pour la Grande Bretagne en compagnie d'un compatriote, apprenti mécanicien, son ami d'enfance, lui aussi d'un sérieux au-dessus de son âge. Tous deux réussissaient à trouver du travail à Londres.

Notre héros — c'en est un — accepta des appointements inférieurs à ceux qu'il avait à Paris. On n'imagine pas les privations que s'imposèrent ces deux enfants. Il fallait manger, il fallait se loger, il fallait se vêtir et il fallait encore économiser, car on n'oubliait pas les parents.

A Londres notre jeune breton suivit tous les cours qui lui étaient accessibles ; il se noua aussi d'amitié avec un gallois. Causant quotidiennement avec ce dernier, il se perfectionna dans la connaissance de la langue galloise. Cet ami gallois avait un jour sauvé un jeune romanichel qui se noyait et celui-ci pour lui témoigner sa reconnaissance — et en grand secret — lui avait appris sa langue, cette langue mystérieuse que hors des tribus, il n'y a pas dix hommes à parler en Europe. Le gallois, à son tour, apprit le romanichel à son ami breton. Au bout de deux ans passés à Londres — et l'on profita naturellement des jours de congé pour faire des excursions obligatoires au Pays de Galles, y voyageant à pied et presque sans un penny — au bout de deux ans, notre ami connaissait à fond l'anglais, le gallois, l'irlandais, ce qui avec le breton, le français et le romanichel, mettait à son actif la connaissance de six langues.

Toujours accompagné de son inséparable compatriote, avide lui aussi de voir et d'apprendre les choses de son métier, il passait alors en Allemagne et entrait comme professeur à Berlin dans une école genre Berlitz dirigée — ô surprise — par un Breton. Il y restait jusqu'au jour de son

incorporation au régiment, c'est-à-dire jusqu'au mois d'octobre 1911. Ses connaissances linguistiques s'étaient notablement étendues : il y avait ajouté celle de l'allemand, du polonais et de l'espagnol.

Les deux gars de Bretagne sont aujourd'hui en garnison sur les frontières de l'Est. Inutile de dire qu'il n'y a pas de meilleurs soldats : ils sont patients, contents de leur sort, ayant passé par la rude école du travail, de l'expérience précoce, et de la pauvreté.

Celui qui nous occupe plus particulièrement, quoiqu'il ne fut muni d'aucune recommandation — il n'était pas du Midi — n'a pas tardé à gagner la haute estime de ses chefs : on apprécie son caractère, son savoir et ses éminentes qualités raciales. Je vous assure que ce pioupiou de 21 ans (pardon, caporal) qui sait neuf langues a suffi, dans ce poste avancé de la frontière, pour donner une très haute opinion de la Bretagne. Il ne donne pas du tout l'impression d'un déraciné.

Je viens de voir, à l'occasion des fêtes de Pâques, ce petit neveu de Gwiklan. Justement ma bonne fortune me permit de recevoir le même jour quelques autres bretons et quelques gallois. Ceux-ci étaient stupéfaits de voir avec quelle aisance le jeune breton s'exprimait en anglais et en keumraeg. Moi j'en étais rempli d'orgueil, car ce jeune homme est l'un des plus beaux espoirs du Gorsedd de Bretagne qui dès 1908 le jugeait digne du titre d'*awenez* ou de disciple. Je me porte garant que cet espoir ne sera pas déçu.

Comme je lui communiquais un chant de marche des lutteurs de Bretagne où l'on trouve ce couplet :

Gourennomp ha kanomp gant kalon
Evel hon tadou koz gwechall,
Pa oa trec'h ar Vreiziz d'ar Zaozon
Ha pa oa Breiz trec'hourez Bro-C'hall.

un frémissement le secoua, un éclair passa dans ses yeux et d'un accent plein de mystérieuses promesses il s'écria :

— *Bea vo c'hoaz ! oh ! ia ! Bea vo c'hoaz !*

13-4-12

Le Casseur de sucre

Jadis, aux temps déjà légendaires des chandelles de résine et des pains de sucre, l'outillage d'un casseur de sucre était des plus élémentaires : un couteau et un maillet d'une part, un billot de l'autre. Comme tous les outillages, celui du casseur de sucre s'est perfectionné. Aujourd'hui le billot se trouve avantageusement remplacé par le « bon dos d'un ami » ; quant au couteau et au maillet, ils ne firent jamais d'aussi belle besogne qu'une « langue de vipère ».

Le sucre cassé sur le dos d'un quidam ne vaudrait pas à l'opérateur le titre de casseur de sucre. On ne casse vraiment bien le sucre que sur le dos d'un ami. Et encore est-il indispensable que soit absent l'ami sur le dos duquel on opère.

Le bon casseur de sucre exerce son métier —

j'allais dire son ministère — indifféremment sur le dos de tous « ses amis ». Or comme il ne contredit jamais personne, comme il n'est « ni chair ni poisson » comme tout le monde est son meilleur ami, ce ne sont pas les « bon dos » qui lui manquent pour y poser le sucre à casser.

Tel qui vient d'assister à un mémorable cassage n'a pas plutôt tourné le dos, que c'est sur ce dos absent que l'opération se continue de plus belle. Somme : tous les amis du bon casseur de sucre peuvent être assurés que s'ils lui ont parfois « prêté l'oreille » ils lui ont encore bien plus souvent « prêté le dos. »

Que de thés de cinq heures, que de cafés auxquels le sucre ainsi cassé donne toute leur douceur sinon tout leur arôme.

Sans avoir jamais travaillé dans une raffinerie, le casseur de sucre les connaît toutes. C'est un artiste consommé en son genre. Avec quelle adresse il sait frapper ! Il se joue des difficultés du métier avec des naïvetés enfantines et des maîtrises de scélérat consommé. Machiavel ne l'aurait pas renié.

Tout de même, encore que ce ne soit pas un métier sale, c'est un sale métier que celui de casseur de sucre. Malheur à celui qui lui prête — je ne dirai pas le flanc, car il n'est pas donné à tout le monde de « prêter le flanc à la critique » — malheur, dis-je, à celui qui lui prête le dos — hélas ! tout le monde peut prêter à la médisance un dos qui est absent. Or, vous tous qui lui ouvrez votre porte, vous surtout, ô naïfs qui lui

« ouvrez votre cœur », soyez certains que votre dos lui servira, un jour ou l'autre, pour y casser son sucre.

Malheur aussi à la Société Amicale qui a ouvert ses portes à un casseur de sucre. Alors que chacun y travaille avec ardeur et sincérité, le casseur de sucre n'est occupé que d'y trouver du sucre à casser. Il contemple d'un œil narquois les braves hommes qui vont, avec désintéressement, droit au but. Il leur tend embûche sur embûche, et ces embûches ne sont le plus souvent que les tas de sucre cassés sur les dos des uns et des autres. Le tas de sucre cassé sur le dos de Pierre fait trébucher Paul et le tas de sucre cassé sur le dos de Paul fait choir Pierre. Seul, le casseur de sucre ne tombe jamais. Il console Pierre d'avoir manqué son but et d'avoir perdu un ami de vieille date. Il reconforte Paul blessé dans une terrible chute savamment combinée. Il est l'ami — oh combien sincère : œil humide, main sur le cœur ! — qui remplace tous les amis perdus. Quand tous gémissent et souffrent au fond de l'âme, il est celui qui gémit le plus fort, qui souffre le plus profondément des blessures imaginaires. Mais il est aussi le traître qui se réjouit intimement de tous les maux irréparables qu'il a causés.

Quand le casseur de sucre n'opère que pour ses besoins personnels, par dilettantisme, il est déjà fort à craindre, quand il opère pour le compte d'autrui il faut le fuir non comme la vipère dont il possède la langue, mais comme le choléra ou la peste.

Chanoines, Evêques et Druides

Le 6 mai 1908, rendant compte du Grand Pardon de Saint-Brieuc, un journal catholique de la ville épiscopale mettait dans la bouche du panégyriste, M. de la Villerabel, ces paroles prononcées du haut de la chaire devant deux évêques et devant les fidèles assemblés dans la Cathédrale ;

« Si vous reprenez la tradition gréco-romaine ou la tradition druidique, c'est la mort de la Bretagne avec la corruption de ses mœurs et la décadence de ses familles ; c'est la mort d'un noble peuple. »

Vous pensez bien que « la tradition gréco-romaine n'était là que pour la forme : personne au monde — et en Bretagne encore moins qu'ailleurs — ne songe à restaurer le paganisme romain. Sans doute personne non plus ne songe à restaurer le druidisme en tant que religion. Cependant il n'est pas douteux que l'éminent prédicateur visait ici le Gorsedd des Bardes de Bretagne que dans certains milieux catholiques on a l'inconscience de supposer fondé uniquement pour rétablir une religion (!) druidique !! C'est à se tenir les côtes. Pour nous, les Bardes, qui ne sommes que les défenseurs de notre chère Langue Bretonne et de l'Esprit Breton, nous voulons, paraît-il, restaurer une religion, disparue depuis tant de siècles ! Comment le nier

puisqu' des prélats vous l'affirment ? M. de la Villerabel affirma bien autre chose.

N'accusait-il pas de barbarie les Druides et les Bardes et ne représentait-il pas le druidisme armoricain (!) au temps de Brio maglos, en train de mourir « dans ses hontes et dans les clameurs blasphématoires de ses bardes ? » Naturellement au cours de ce superbe morceau d'éloquence sacrée, il était aussi question de persécutions contre les chrétiens d'Armorique — or ces chrétiens arrivaient en conquérants ! — ce qui laisse supposer que les persécuteurs n'étaient autres que des mourants, Druides et Bardes fraternisant avec leurs propres bourreaux, les suppôts du paganisme romain !.. Ah ! c'était tapé ! Du coup, nous, les néo bardes, nous devenions aussi des païens exécrables, des corrupteurs de mœurs et pour un peu l'on nous eut accusés de fraterniser avec M. Combes lui-même qui, en 1903, se proposait cependant de nous traîner devant une Haute-Cour comme cléricaux !

Enfin c'était là, d'après la feuille briochine, une page d'histoire (!) de nos origines, très neuve et très documentée. Oh combien neuve ! Oh combien documentée ! Voilà pourtant comment, depuis quinze ou seize siècles, l'on apprend aux Celtes leur propre histoire. De deux choses l'une : ou le panégyriste connaissait l'histoire ou il ne la connaissait pas. S'il la connaissait... Mais n'insistons pas, par charité druidique.

Quelques mois plus tard, l'*Echo paroissial de Brest*, rendant compte (!) de notre grande céré-

monie publique annuelle qui eut lieu sur la place du Château à Brest, osait imprimer que nous nous livrions à des *mystères répugnants*. Je plains les naïfs lecteurs de cette feuille ! Quand on voit répandre de pareilles monstruosité en plein vingtième siècle, on conçoit comment se sont accréditées les infamies libellées contre notre race et comment se sont opérées les falsifications de ses traditions orales et écrites. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. De notre côté, n'avons-nous pas le devoir de nous défendre quand on nous attaque injustement ? N'y a-t-il pas des limites au respect ?

Faut-il répéter toujours que le Gorsedd de Galles compte parmi ses membres non seulement des laïcs de toutes les classes de la société, depuis l'actuel Chancelier de l'Echiquier jusqu'à l'ouvrier mineur, mais encore des pasteurs, des évêques anglicans, des pères jésuites, des prêtres catholiques ? « Le Gorsedd, dit le R. P. Kane, descendant d'une des meilleures familles d'Irlande et membre actif du Gorsedd, a réussi à opérer l'union des classes ; il a rapproché petits et grands, nobles et peuple, par la commune aspiration vers l'idéal celtique. »

Et voici que nous apprenons que le retour annuel du Pardon de Saint-Brieuc a fourni l'occasion de nouvelles attaques contre les Druides, ces philosophes qu'honoraient si hautement — après les écrivains païens dont les écrits nous sont conservés — les plus illustres pères de l'Eglise.

Ah ! l'on peut regretter le temps où Mgr David, cet évêque bretonnant — par lequel je fus confirmé dans la cathédrale de Tréguier — occupait les sièges des deux grands saints évêques bretons, Tugdual et Brieuc.

En 189., un grand nombre de prêtres se trouvaient réunis au presbytère d'une paroisse rurale de la côte trégorroise, pleine des souvenirs de Saint Yves Heloury de Kermartin. C'était le jour du pardon. Au milieu de ces prêtres se trouvait un écrivain breton venu de Paris en vacances et présenté par son frère, recteur de Ploulec'h. Ce breton de Paris, bretonnant, né à Rostrenen, doué d'un esprit des plus brillants, lia plus spécialement conversation avec l'un des prêtres présents dont il admira bientôt la distinction, le savoir, la droiture et l'esprit pleinement breton. Ce breton de Paris s'était créé de hautes, de très hautes relations dans la capitale. Or un jour, quelques années après cette rencontre, certain évêché s'étant trouvé vacant — l'on était encore sous le régime concordataire, cela va sans dire — ce breton fit jouer ses influences et le prêtre qu'il avait distingué au pardon de X... monta sur un trône épiscopal. Son savoir et ses vertus eussent été des titres suffisants, mais en la circonstance c'est son amour de la Bretagne intégrale qui se trouvait, à son insu, récompensé. Il est devenu l'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise, mais il ne sut point qu'il devait son ascension à son ami d'un jour qui jamais ne l'oublia et qui m'en parla toujours avec autant d'admiration que de respect.

Qui donc était ce breton de Paris qui avait le pouvoir de faire des Evêques ? Eh bien ! c'était le futur créateur du Gorsedd des Druides et Bardes de Bretagne ; c'était Jean Le Fustec. Quant au Prince de l'Eglise je tairai son nom, mais je suis certain que Le Fustec l'avait bien jugé. Ce n'est pas ce parfait prélat breton qui se prêterait à des calomnies envers les pauvres gens que nous sommes, qui ne vivons et n'œuvrons que pour la grandeur de la Bretagne, ou envers les philosophes de sa race qui, au temps du méprisable paganisme gréco-romain, avant la venue du Christ, enseignaient aux Celtes les lois qui régissent l'Univers, l'immortalité de l'âme et l'Unité de Dieu.

P. S. Cet article était écrit quand j'ai pu prendre connaissance du texte intégral du panégyrique prononcé l'autre jour par M. le Chanoine Le Petit. En voici quelques extraits que je regrette d'écourter.

« L'Histoire n'a pu pénétrer encore les mystères
« du culte (!) druidique... Chez eux (les Armori-
« cains) les sacrifices humains n'étaient pas rares
« et ces sacrifices revêtaient une grandeur tragi-
« que. Cette apparente grandeur, embellie par la
« légende, a paru, de nos jours, fasciner certains
« esprits qui ont entrepris de susciter chez les
« Bretons de France et d'Angleterre un retour
« vers la tradition du passé... La vérité est que
« les druides furent d'affreux sorciers, des minis-
« tres de Satan, leur règne fut un règne de barba-
« rie et de crimes, un règne de sang et d'horreur.

« Pourquoi nous parer de leurs lambeaux sordi-
« des ? »

Comment ? « Dans les mystères où l'Histoire n'a pu pénétrer » M. Le Petit pénètre si facilement ! c'est sans doute grâce à son nom prédestiné. La Calomnie sème astucieusement son ivraie après avoir creusé ses sillons dans les champs de la Naïveté.

4-5-12.

La France malade

Le dernier numéro d'*Ar Bobl* signalait brièvement que le chiffre annuel des naturalisations en France va sans cesse s'augmentant : il était de 13.840 pour l'année 1911-1912.

Cette information m'a remis en mémoire un article paru en tête d'un grand quotidien de Paris dans le courant de mars 1911. Ce journal constatait que le nombre des naturalisés s'était élevé de 1890 à 1910 inclus (soit en 21 ans) à 279.168 unités. Or, le croirez-vous ? cette constatation absolument navrante pour tout Français conscient (mais y en a-t-il ?) réjouissait le rédacteur du journal en question : elle fait honneur à notre pays, disait-il, et peut être de quelque réconfort en face de la diminution inquiétante de notre natalité.

Il peut y avoir honneur à mourir héroïquement,

mais dites-moi si c'en est ici le cas. Non certes. D'autre part je ne vois pas trop comment on peut reconforter ceux qui dorment à jamais sous six pieds de terre. Quant aux vivants que ronge déjà le mal dont ils doivent bientôt mourir, je ne vois guère non plus de quel réconfort peut leur être la vue de quelques flibustiers robustes qui s'installent confortablement, sans vergogne, dans un coin de leur héritage.

De 1865 à 1889, soit en 22 ans, le total des naturalisations ne s'était élevé qu'à 10.076 unités. Pourquoi cette différence ? parce que la loi du 26 juin 1889 a mis chez nous les envahisseurs sur le velours. En comparant les chiffres des deux périodes de vingt et une années à cheval sur l'année 1889 on constate qu'ils sont entre eux sensiblement comme 1 est à 30. Les 21 dernières années accusent donc une progression pour le moins aussi inquiétante que la diminution de la natalité française.

Réjouissez-vous, naïfs Français, il y a de quoi vraiment. En la seule année 1911 vous avez adopté 13.840 hors-venus, c'est-à-dire plus que vous n'en avez adopté pour un ensemble de 22 années de 1865 à 1889. Réjouissez-vous en songeant que lorsque vous ne serez plus (et même quand vous serez peut-être encore), votre bien passera à de bons Français originaires d'Allemagne, de Pologne, d'Italie et d'ailleurs (voici même l'invasion jaune).

J'ai d'autre part sous les yeux une statistique édifiante établissant une comparaison entre le

premier semestre de 1910 et le premier semestre de 1911. Dans le cours des six premiers mois de 1911, le nombre des naissances a été inférieur de 13.670 et le nombre des décès a été supérieur de 25.798. De sorte que dans ce premier semestre de 1911, le déchet de la population française a été de 39.465 unités, par rapport au premier semestre de 1910. Faut-il supposer qu'il a été aussi élevé pour le second semestre et adopter pour l'année entière le chiffre de 78.926 ? Quoi qu'il en soit, la Bretagne ne saurait prendre une part de responsabilité dans ce formidable déficit. En effet, si je m'en souviens bien, l'excédent annuel des naissances sur les décès est, pour la Bretagne seule de 13.000 unités, grosso modo, soit précisément le chiffre annuel des naturalisations d'étrangers en France.

Ainsi donc, pendant que 13.000 étrangers entrent en France chaque année par nos frontières de l'est et du sud-est pour y acquérir, au bout de dix ans de séjour, la qualité de Français et pour jouir de toutes les prérogatives attachées, sans restrictions, à cette qualité — je ne parle pas des milliers de non naturalisés, — 13.000 bretons, français de naissance ceux-là, et celtes de race, y pénètrent par le nord-ouest. Mais ces deux invasions pacifiques ne suffisent pas à combler les vides creusés dans les rangs des Français. Ceux-ci fondent comme beurre au soleil.

Si nous voulons bien remarquer que les naturalisés et les Bretons prolifiques fixés en France fournissent très certainement un gros excédent

de naissances sur les décès, nous voyons que le déchet annuel de la *race gauloise* proprement dite, est encore plus considérable que ne le laissent supposer les statistiques officielles qui ne font aucune distinction d'origine entre les citoyens... français.

C'est donc, à très brève échéance, la disparition totale des représentants de la race autochtone à moins que les Pouvoirs Publics ne s'émouvent enfin et ne trouvent immédiatement un remède radical contre le mal qui a frappé cette race dans les organes de sa vitalité.

Les économistes nous diront, pour nous consoler, que la dépopulation croît en raison directe de la prospérité, du bien-être, du degré de civilisation d'un pays ; que par conséquent, les Français sont le peuple le plus civilisé, le plus heureux du monde. Ils nous diront aussi que la surpopulation est la conséquence du paupérisme et de la barbarie. Il est cependant certain que naguère les nombreuses familles n'étaient pas plus rares dans les classes élevées et moyennes de ce pays que dans les classes inférieures. Aujourd'hui nous voyons encore en Bretagne les familles nombreuses de cultivateurs s'élever rapidement vers le bien-être et la fortune.

Je ne suis ni économiste, ni statisticien. Les formules ni les chiffres ne me rassurent ni ne me consolent. Je suis un méprisable sentimental qui s'affecte de voir disparaître une race qui a pu vivre pendant deux mille ans sous le joug et qui

se meurt précisément au moment où se rompent ses entraves millénaires.

De quoi se meurt-elle, cette race ? Premièrement des méfaits d'un régime centralisateur qui a tué la vie provinciale, qui a provoqué la désertion des petites villes et des campagnes au profit de Paris et de quelques grands centres, détruisant ainsi les antiques mœurs patriarcales, les industries locales, l'amour de la terre natale, le culte du foyer familial. Deuxièmement des excès de toutes sortes qui résultent de l'abolition de toute morale.

Pauvre Gaule de 1789 ! Tout en te libérant de l'Esprit de la conquête, il te fallait ne t'inspirer que de l'esprit de la Race. L'as-tu fait ? Quand il s'est agi de reconstruire, qui as-tu chargé de poser les fondations de la Nouvelle Gaule ? T'es-tu mise en garde contre les éclaireurs et l'avant-garde de la Troisième Conquête ?

O Législateurs qui présidez aux destinées de la France, qu'avez-vous fait, que faites-vous, que ferez-vous pour ressusciter l'Esprit de la Gaule ?

Vous naturalisez 14.000 étrangers par an !... Décidément la France est malade.

18-5-12.

Le Ratelier des Vaincus

Pour justifier leurs crimes de lèse-humanité, tous les Conquérants ont peint leurs vaincus

comme des barbares, opprobres de la création. Les Conquérants de nos jours sont restés les dignes frères de ceux des temps antiques. Ce qui passe sous nos yeux, sur différents points du globe, peut donner une idée assez exacte de ce qui a dû se passer en Gaule, en Grande-Bretagne et ailleurs, voici deux mille ans et postérieurement.

Les événements impressionnent au jour le jour une page dans la mémoire des hommes, mais les pages s'impressionnent différemment selon qu'elles appartiennent aux vainqueurs ou aux vaincus.

Les traditions orales disparaissent ou se dénaturent peu à peu avec les générations successives des conquies. Quant à leurs traditions écrites — s'ils en ont — les vainqueurs se chargent d'y mettre bon ordre. Les annalistes des vainqueurs savent expurger, corriger les textes qui présenteraient les vaincus sous un jour trop favorable aux yeux de la postérité.

Malheur aux vaincus qui laissent falsifier leur Histoire : ils renoncent à la revanche.

La Gaule, depuis les Temps historiques, a passé par trois conquêtes : la conquête romaine, la conquête franque et la conquête cosmopolite. Les deux premières ont été consommées par la force des armes et par la trahison. La troisième, commencée au début du XIX^e siècle se poursuit toujours. Cette fois les conquérants se sont servis d'armes et d'une tactique nouvelles. Des jougs nouveaux ont été forgés, d'anciens jougs ont été

restaurés. Les peuples de la Gaule ont changé de Maîtres sans presque s'en apercevoir.

Ainsi des animaux domestiques ont été sortis, un matin, de leur étable. On les a menés par des routes inconnues. On les a arrêtés sur la place d'une ville ou d'un bourg, parmi d'autres animaux. Des hommes se sont agités autour d'eux. C'est la foire. Soudain un coup de fouet a tiré les résignés de leur torpeur. Et voici d'autres routes inconnues, une nouvelle cour de ferme, une autre étable, un ratelier semblable, un joug, le même exactement.

Il nous est venu des historiens qui prétendent supprimer l'histoire d'une période de deux mille ans : tout ce qui concerne la Gaule romanisée, la France féodale et monarchique, jusqu'à 1789.

Les profiteurs de la Conquête romaine et de la Conquête franque poussent des cris de gens qu'on égorge. Ils se voient précipités dans les bas-fonds sociaux où leurs ancêtres ont maintenu les Gaulois. Un acide rongeur ternit et dévore le clinquant de leur gloire. Ils mangent, à leur tour, en dépit de leur rancœur, au ratelier des vaincus. Si le Celte dont l'esprit n'a pu se soumettre au joug se hasarde à faire devant eux l'éloge de sa race il voit se dresser contre lui tous ces impuisants renversés, héritiers des haines séculaires et de l'orgueil des premiers conquérants.

Tôt ou tard elle sonne, l'heure de la Justice.

Jeanne d'Arc et Richemond

« Puisqu'un certain nombre de députés, appartenant à tous les partis ont pris eux-mêmes l'initiative de demander la nomination d'une commission destinée à étudier la proposition de la loi votée en 1894 par le Sénat, c'est tout naturellement devant cette commission que le Gouvernement fera connaître son sentiment. Mais dès maintenant il tient à déclarer qu'il est favorable car il estime que la mémoire de Jeanne d'Arc appartient à tous les partis. » Ainsi parla devant la Chambre le Président du Conseil.

Il s'agit d'instituer une fête nationale sous le patronage de Jeanne d'Arc. Il en fut fortement question, comme on l'a vu, en 1894. On espère, sans doute, que l'unanimité de l'allégresse nationale qui n'a pu être réalisée sur le 14 Juillet date de la prise de la Bastille pourra l'être sur le 8 mai, date de la Délivrance d'Orléans par la Pucelle.

Avec un ensemble touchant, les journaux de toute opinion, le gouvernement lui-même, proclament que la mémoire de Jeanne d'Arc n'appartenant à aucun parti, appartient à tous les Français. Possible. C'est bien pourquoi chacun voudra célébrer sa fête à sa manière à lui, d'où, naturellement, motifs d'invectives, d'outrages et de horions. Avant que les Français puissent s'entendre pour célébrer pacifiquement la fête de

Jeanne d'Arc, il faudra — on peut le supposer — qu'ils aient appris à pratiquer la tolérance.

Si jamais le 8 mai est décrété jour férié, je crains fort que des deux côtés de la rue cléricaux et anticléricaux, monarchistes et républicains, ne se servent de leurs lampions, de leurs lanternes vénitiennes, de leurs oriflammes, pour attiser le feu de leurs anciennes discordes.

Naturellement voici l'occasion de rééditer à l'infini le cliché déformé qui montre Jeanne d'Arc chassant le dernier Anglais de France. Je respecte infiniment le caractère et la mémoire de la bonne Vierge du Bois Chenu ; mais à chacun son bien. Jeanne avait une mission qui était de faire sacrer le dauphin Charles. Cette mission elle l'a accomplie. » La royauté perdue par une femme, sera sauvée par une vierge, disait la prophétie ».

La mission de Jeanne était le *Sacre du Roi*, pas une autre. Sa mission n'a pas été de chasser les Anglais de France. Cette mission-là appartenait à d'autres.

La carrière de Jeanne a été d'ailleurs très brève, trop brève pour une œuvre aussi considérable que celle de la Libération du Territoire.

C'est au printemps de 1428 qu'elle commence à se révéler. Le 29 avril 1429 elle délivre Orléans. Aussitôt elle insiste de toutes ses forces pour conduire le roi à Reims. « Sire, disait-elle, je ne durerai qu'une année, il faut l'employer bien ». Si d'Orléans à Reims, après la journée de Patay, la marche de l'armée royale fut quasiment une marche triomphale à travers soixante lieues de

pays occupé par l'ennemi, si l'on entra dans la ville du sacre le 16 juillet sans coup férir, ce qui était vrai miracle, n'oublions pas que Jeanne échoua devant Paris le 26 août et qu'elle était faite prisonnière à Compiègne le 23 mai de l'année suivante. Le 25 décembre elle était déjà au pouvoir des Anglais, et le 30 mai 1431 elle rendait sa belle âme à Dieu sur l'effroyable bûcher de Rouen. Trois ans avaient suffi à la pure étoile pour grandir, briller de tout son éclat et s'éteindre.

N'oublions pas d'autre part, qu'Arthur de Richemond, fils de notre duc Jean V, était nommé à point — dès 1425 — connétable de France, que les Bretons sont à Patay, le 18 Juin 1429 aux côtés de Jeanne d'Arc et qu'il était indispensable qu'ils y fussent pour aider la Pucelle à accomplir sa mission. Cette mission terminée, Jeanne prisonnière du duc de Bourgogne, Jeanne livrée aux Anglais, Jeanne brûlée, qui s'en occupait ? La reconnaissance ne semble pas avoir étouffé Charles VII. La mission de Jeanne d'Arc, je le répète, était terminée.

Le traité d'Arras, 1435, réconcilia le Roi et le Duc de Bourgogne. Or c'est Richemond qui eut la plus large part dans cette heureuse réconciliation (Richemond qui venait de rentrer en grâce après avoir été banni sept ans de la Cour). C'est Richemond qui enlevait Paris aux Anglais en 1436. C'est Richemond qui organisait une armée nationale permanente et préparait la reprise vigoureuse des hostilités.

A la suite de l'attentat des Anglais contre Fou-

gères, en 1449, et de l'appel du Duc de Bretagne au Roi, trois armées furent jetées en Normandie ; l'une était commandée par Arthur de Richemond.

Anglais et Français se rencontrèrent à Formigny, le 15 août 1450. Date mémorable. Les troupes de Jean de Bourbon reculaient quand l'arrivée opportune du Connétable breton détermina le retour offensif des troupes royales et la défaite irrémédiable des Anglais. La Normandie était reconquise ce jour là.

La Guienne restait encore aux Anglais, défendue par le fameux capitaine Talbot. Or le 17 juillet 1453 le comte de Penthievre gagnait la bataille de Castillon où Talbot et ses deux fils trouvaient la mort.

Bretons, gravez à jamais ces trois noms dans votre mémoire : Patay, Formigny, Castillon.

Il ne restait plus aux Anglais sur le sol français que la ville de Calais. Le territoire était libéré. Par qui ? par les Bretons. Or, à cette époque la Bretagne était indépendante. Ainsi, avant même d'être Français, les Bretons avaient sauvé la France. Sans eux, jamais elle ne se fut libérée du joug des Anglais. Il est bon de le rappeler quand tant de gens l'ignorent ou semblent l'oublier.

Il y avait vingt ans que l'adorable martyr n'était plus quand Richemond battait les Anglais à Formigny.

Qui se souvient « en France » du Grand Connétable Arthur de Richemond ? Se trouvera-t-il un député « de Bretagne » pour monter à la tri-

bune au moment de la discussion pour y proclamer cette vérité à la face des Français oublieux :

— « Jeanne d'Arc a couronné votre Roi.

Arthur de Richemond a libéré votre Pays. »

Et pour demander que le nom du Héros Breton soit associé, dans la gloire et dans la reconnaissance au nom de la Vierge Lorraine.

Pour nous autres Bretons c'est l'heure de l'immolation qui sonne sans répit, l'heure de la Justice : Jamais.

25-5-12.

La Cuisine de l'abbé Cornou

Je n'ai pas l'heur d'avoir lu ni d'avoir vu représenter le drame rigolo de M. l'abbé Cornou : *Ker-Is*. Rigolo, il ne l'est peut-être pas, ce drame, aux yeux de l'auteur ni aux yeux des spectateurs des trois premières représentations, mais rigolo il m'apparaît tout de même, à moi qui en ai lu le compte rendu dans la *Résistance* de Morlaix. Cette œuvre nouvelle qui enrichit (!) « le répertoire breton » (!!) de nos patronages n'est malheureusement pas encore dans le commerce. Mis en goût par les éloges que la feuille morlaisienne fait de l'habile cuisine de M. l'abbé Cornou, je prie en grâce, qu'on me communique sa manière d'accommoder les Druides.

Je suis curieux de voir « se heurter en un conflit

brutal les deux cultes : la religion chrétienne et la religion de Teutatès ». Comme personne ne sait et ne pourra jamais savoir en quoi consistait le culte rendu à Teutatès, puisqu'aucun document écrit, ni aucune tradition orale ne subsistent, se rapportant particulièrement à ce culte, je ne serais pas fâché de voir comment s'en est tiré le dramaturge. Lucain nous dit bien qu'on apaisait ce dieu « par un sang affreux », mais par le ministère de qui ? Des druides, naturellement, ressort-il du drame rigolo de M. l'abbé Cornou.

« Faites encore éprouver à Kers-Is les doux effets de votre bonté propice et que l'on voie s'élever les murs d'Occismor ».

« Alors vous apprécierez le sacrifice de justice, les holocaustes ; on immolera sur votre autel les victimes d'actions de grâce ».

Vous croyez peut-être que ce sont là deux couplets tirés du « *chœur des Druides que chante avec âme le baryton V. Le Moël* ». Ah ! ces Druides ! sectaires et haineux qui méditent de perdre les disciples du crucifié » en implorant Teutatès ! Pas du tout ce sont des versets du *Miserere* dans lesquels j'ai remplacé *Sion* par *Ker-Is* et *Jérusalem* par *Occismor*. Autrefois il n'était pas plus difficile que cela de dénaturer les textes.

Faut-il croire que les honnêtes chrétiens qui récitent encore journellement ce psaume offrent pour cela, sur les autels de nos églises, des holocaustes, des victimes d'actions de grâce ?

En l'espèce, les victimes sont les anciens Druides et les néo-Bardes, unis dans une com-

mune exécution cornovique, car le terrible sacrificateur n'est autre que M. l'abbé Cornou en personne.

Plairait-il à M. l'abbé Cornou de nous citer ses références ? Où a-t-il vu que les Druides étaient les ministres d'un culte quelconque chez les Celtes et notamment chez les Bretons ? Dans César, le bourreau de la Gaule ?

En quoi consistait le culte des Celtes, et notamment celui des Bretons, antérieurement à l'établissement du christianisme ? Sur quel texte M. l'abbé Cornou se base-t-il pour enseigner qu'il y avait en Bretagne-Armorique, au v^e et vi^e siècle, des Druides en opposition avec les chrétiens ?

M. l'abbé Cornou n'a-t-il pas d'autres traditions à son service pour fixer « la ligne générale du drame » que celle constituée par « la célèbre gwerz populaire : « *Petra zo nevez e Ker-Is* » ? Cette gwerz n'a-t-elle pas été composée par Olivier Souvestre, notre contemporain ?

Comment M. l'abbé Cornou saurait-il faire une distinction entre le culte des Gaulois proprement dits dont on ne sait presque rien et le culte des autochtones soumis par eux et dont on ne sait également presque rien ? (Les Français ont bien conquis des territoires africains ; sont-ils pour cela fétichistes ? Sont-ils bouddhistes ou mahométans pour avoir soumis l'Indo-Chine et le Maroc ?)

Des inscriptions nous permettent de savoir qu'aux premiers temps de la conquête romaine les prêtres du culte populaire en Gaule étaient

désignés par le mot « Gutuater ». Or aucun écrivain n'a jamais confondu un Druides avec un Gutuater, sauf Ausone (voir M. Dottin : *La Religion des Celtes*). En revanche comme Belenus était un dieu gaulois et qu'il n'existe pas d'autre mot que « belek » pour désigner un prêtre en Bretagne il s'ensuit donc que tout le clergé breton est encore aujourd'hui préposé au culte de Belenus ! Ça, c'était la manière de Jules César d'écrire l'histoire.

Aussi, l'on sait combien ses relations sont sujettes à caution. Faut-il le croire quand il dit que les Druides s'occupent de ce qui concerne la religion et qu'ils font les sacrifices ?

Diodore dit bien qu'un philosophe assiste aux sacrifices. Ce n'est pas dire que le philosophe sacrifie lui-même où qu'il ordonne le sacrifice. L'aumônier des prisons qui assiste le condamné à mort doit-il être confondu avec le bourreau, lequel d'ailleurs n'est que le bras de la Loi ?

Tous les écrivains de l'antiquité, y compris des Pères de l'Eglise, parlent des Druides avec respect. Sait Colomkill appelait son maître chéri — un druide pourtant — « Fils de Dieu ».

Il y a unanimité à vanter leur science, leur sagesse, leur très haute moralité. « Que la doctrine des Druides fut ou non d'origine étrangère, conclut le savant M. Dottin dans la *Religion des Celtes*, elle était distincte, semble-t-il, des pratiques religieuses fort nombreuses auxquelles s'adonnaient les Gaulois ».

Pourquoi donc aujourd'hui cette levée de quelques soutanes contre les Druides — elles ne

sont pas nombreuses, Dieu merci ! — On serait bien en peine d'avancer une raison plausible.

Je ne sais qui a pu écrire pour la première fois ces sottises que la religion des Gaulois était le druidisme (c'est aussi exact que de dire : la religion des Français c'est la géométrie) ; que les Druides faisaient des sacrifices humains sur les dolmens et qu'ils cueillaient le gui au cri de : « Au gui l'an neuf ! » (ce qui revient à dire que les Druides parlaient français quelque mille ans avant la formation de cette langue). Il n'en a pas fallu davantage aux moutons de Panurge.

Et comme les Bardes de Bretagne se sont donné la mission de préserver l'esprit de la Race, ce qui était aussi l'objectif de l'institution bardo-druidique, il n'en fallut pas davantage pour nous accuser de vouloir ressusciter le paganisme ! C'est admirable d'ignorance et de naïveté.

M. l'abbé Cornou peut certes ne pas aimer les Druides : c'est son droit et je ne songerais nullement à l'incriminer pour son dédain de la vérité historique, si le souci, plus ou moins apparent, de l'auteur de *Ker-Is* — prouvé par de préalables campagnes de presse — n'était de faire pièce aux Bardes bretons. Pourquoi ? C'est tout un plan de campagne qui se dessine avec ce « beau drame » venant après les non moins « beaux panégyriques » prononcés par quelques chanoines du diocèse de Saint-Brieuc dans la chaire de la cathédrale avec la claire intention de nous viser.

L'accusation va poursuivre son chemin par le canal des Patronages. C'est toujours autant. Le

drame rigolo de M. l'abbé Cornou a été représenté les 16, 18 et 23 mai au Patronage Saint-Joseph de Morlaix : « *Excellentes soirées, constate la Résistance, données devant un public nombreux et enthousiaste, dont il convient de féliciter l'auteur, les acteurs et les décorateurs.* »

Vous semez de l'ivraie, M. l'abbé Cornou ; vous ne récolterez pas du froment.

J'ai connu un enfant à qui il arrivait, de loin en loin, d'aller garder ses vaches dans un champ éloigné de la maison. Il lui fallait passer par une route peu familière au bord de laquelle une cour de ferme était « gardée » par un chien rageur. Ce cerbère ne « pouvait voir » l'enfant qui ne lui avait jamais témoigné que de la crainte et du respect et il s'enhardit au point d'interdire au petit pâtre tout passage même dans la douve opposée. A deux cents mètres du portail redouté l'enfant laissait filer ses vaches, prenait à travers champs, pour les retrouver quatre cents mètres plus loin. Cela dura jusqu'au jour où le pauvre petit s'étant muni d'une douzaine de cailloux, il arriva ce que vous devinez.

1-6-12.

Le Banquet des Douze Clans

Il vient enfin d'avoir lieu, le banquet inaugural de la Confédération des Douze Clans de la Côte, à la Rôtisserie de la Reine Pédauque. Les limites

des Douze Clans sont très élastiques quand il s'agit du recrutement confédéral. A côté des Vénètes, des Curiosolites, des Rhedones, des Namnètes, des Lémovices, on voit des Andes, des Parisiens, des Lexoviens, des Bellovaques, des Unelles, des Bellocasses et jusqu'à des Usipètes croisés de Sicambres nomades.

Les délégués — l'auto délégation — des Douze Clans, précédés de deux joueurs de cornemuse, et ayant à leur tête leurs chefs et leurs cheffesses de Clans, portant les bannières distinctives, tous revêtus excentriquement pour la circonstance, défilèrent bruyamment vers la vingtième heure, à travers les rues de Cosmopolis, au grand ébahissement des populations. La bannière du Clan des Parisiens, tribu éminemment agressive, avait pris la tête : *clysopompe de gueules sur champ de Sinople, avec fleur de lys d'or en pointe*. Venaient ensuite celle des Vénètes résignés : *larmes d'argent sur fond de sable, vraie bannière de croque-mort* ; puis celle des Bellovaques expansifs et mélomanes : *Trois sirènes de pourpre, nageoires déployées, posées deux et une sur champ d'or, etc., etc.* Chaque chef de Clan était suivi de trente-six confédérés et la masse imposante de ces 444 perpétuels délégués des Douze Clans de la Côte (!) chantaient à tue-tête, en agitant crécelles et folies :

C'est nous qui sommes les Douz' Clans,
Avec leur bataclan,
Rataplan ! rataplan ! rataplan !
Les comptes rendus officiels, rédigés par le

chef du Clan parisien lui-même, nous informent qu'on ne s'embêta pas à la Rôtisserie : mets exquis, vins délicieux, cidre abondant (et tout cela pour cinq francs cinquante, pourboire compris !) A l'heure des toasts, chaque chef de clan prononça un éloquent laïus. Faute de place je ne puis les reproduire in-extenso. Le chef du Clan parisien ouvrit le feu. Ses sublimes paroles ont été sténographiées pour la postérité. En voici le très fidèle résumé :

— « Je suis le Nombril du Monde, l'Alpha et l'Oméga. Je suis tout et vous n'êtes rien sans moi. »

Un tonnerre d'applaudissements éclata ; plusieurs colonnes de l'édifice ne purent s'abstenir de s'écrouler avec un fracas épouvantable, sans blesser personne, fort heureusement.

La plupart des autres chefs furent plus modestes. Leurs discours se résument très exactement en l'une ou l'autre de ces trois formules lapidaires : *passé-moi la moutarde, passé-moi le séné, passé-moi la main dans le dos.*

Le dialecte du clan parisien a été imposé aux Douze Clans. Cependant pour corser son discours et se singulariser, le chef du Clan des Vénètes crut devoir l'émailler de quelques mots de *brezonek* bien sentis. L'un des organes officiels de la Confédération, le *Nouvelliste des Rhedones*, nous les a conservés :

« *O Breiz mira (sic). Karet a greiz. Kalon m'ch (sic). Kar da viken.* »

A ces mots cabalistiques quelques colonnes

crurent encore devoir s'écrouler. Ce fut un signal. Une mêlée générale s'ensuivit. Les 444 délégués des Douze Clans se ruèrent dans un rigodon funambulesque et se répandirent, tel le flot qui engloutit Ker-Is, à travers rues et boulevards à l'heure matinale où le Moulin de la Galette évacue ses meuniers et ses meunières enfarinées.

C'est nous qui sommes les Douz' Clans,
Avec leur bataclan,
Rataplan ! rataplan ! rataplan !

Et vlan ! voilà comment deux fois par mois,
quand ce n'est pas trois, l'on sauve la patrie.
Honorons la vie des Clans.

8-6-12

Comment je remplis mon pieux devoir

Il y a quelques semaines, le *Breton de Paris*, organe des intérêts du docteur Lesage, invitait les badauds « à rendre un pieux devoir à la Bretagne en allant saluer le portrait souriant de M. le marquis de X. revêtu de son plus beau costume », qui se trouvait exposé chez un photographe voisin de l'Opéra. Je ne pus, hélas ! remplir ce pieux devoir, mais le docteur Lesage qui est homme de ressources m'a fourni l'occasion de me dédommager amplement en organisant la kermesse du *Breton de Paris* de moitié avec celle des *Filets Bleus*. Je me suis dit : « Ce n'est pas le portrait,

c'est l'original en personne que je pourrai saluer à la Pelote Basque, à Neuilly, et c'est aussi l'admirable docteur et tout son talentueux entourage et c'est encore la Délégation officielle (!) qui représente (?) la Bretagne en Ecosse, en Irlande, en Cambrie, dans le Berri, dans la Lune, en Normandie, à Cosmopolis, et cela sempiternellement par la bonne raison qu'au lieu de tenir ses pouvoirs de la Bretagne, ou simplement de l'U. R. B., elle ne les tient que d'elle-même. Allons donc à la Pelote Basque.

Cela se passait le dimanche 16 juin. On a maintes fois fait observer que les hommes s'illusionnant sur leurs vertus, ne se tiennent plus à leur place naturelle ; cela peut s'expliquer par le besoin qui pousse le premier crétin venu à couper l'herbe sous les pieds de l'homme supérieur et par la tendance à appliquer à ce misérable monde ce que l'Evangile appliquait au Royaume du Ciel : Les derniers seront les premiers. Mais que penser de cette Union Maboulique des Douze Mois de l'Année où l'on voit Mai se substituer à Février et Mars prendre la place de Juin ?

Le 16 juin s'amena traîtreusement dans la peau d'un premier mars. Ce n'était pas pour m'épouvanter. L'accomplissement de mon pieux devoir ne m'attirerait que de plus grands mérites.

Le désir de ne pas perdre un détail de cette mirifique kermesse nous avait suggéré l'idée, à l'un de mes amis et à moi, d'aller déjeuner dans un restaurant du voisinage. Le vent soufflait en tempête depuis que l'aurore aux doigts de réglisse

avait ouvert à ce jour de mars les portes de l'Orient. Mais voici que là-haut quelqu'un qui doit avoir le docteur dans le nez dévissa les écluses, à bloc, sur le coup de midi. On se serait cru sous les chutes du Niagara.

— Notre mérite, disais-je à mon ami, ne sera pas mince.

A peine avais-je prononcé ces mots que la porte s'ouvrit avec fracas et que trois femmes, *peut-être* jeunes encore, firent irruption dans la salle. Je dis *peut-être*, car une épaisse couche de peintures de toutes nuances cachait leurs traits naturels. — Tiens ! voilà des déguisées, murmura-t-on près de nous. — Ce sont sans doute les « tableaux » vivants annoncés au programme, insinua mon ami.

A la grille de la Pelote Basque, le tourniquet n'est pas encore installé. Nul n'entre s'il n'est « déguisé » ou tout au moins revêtu d'un costume breton. Déjà là-bas sous les arbres, sous les tentes, on voit s'agiter coiffes, collerettes, étoffes voyantes. Voici des autos qui déposent de nouveaux couples. C'est du huppé. — *Ar re-ma a zo dic'hizet*, déclare invariablement un groupe de bretonnants stationnant auprès de la grille. Enfin le tourniquet fonctionne. Un superbe *glazig* en dirige le mouvement.

— *Pegement mond ebarz ?* demandé-je ? Pas de réponse.

— *Petra ?* m'exclamé-je, *n'ouzoc'h ket brezonek ?*

Ahurissement du *glazig*. Eclats de rire du groupe de curieux : *Henez 'zo eur parizian.*

Finissons-en. Je glisse huit réaux sur la tablette et nous avons l'honneur de pénétrer, bons premiers payants, dans la place.

Déjà nombreux les « déguisés ». Viennent-ils comme Filets Bleus ? Viennent-ils comme Bretons de Paris ? Viennent-ils comme délégués de Hollande ou de Normandie ? Mystère. Impossible de les départager. Nous avons beaucoup admiré un brave homme qui s'est fait confectionner un caraco, joliment cambré, ma foi, dans un rideau à ramages.

La pluie s'est ralentie, mais le temps reste bouché. Décidément la fête est gâtée. Eh ! bien non ! Voici le soleil et avec lui nous arrivent aussi les toilettes authentiques de Scaer, de Lorient, de Pont-Aven, de Quimper, de Plougastel, de Brignogan (celles-ci superbes).

A trois heures et demie le « vrai » triomphe du « toc ». Les épaves des snobs disparaissent dans le flot des Bretons de race. Pas besoin d'y regarder à deux fois pour reconnaître ceux de chez nous.

J'ai pu saluer au passage la figure souriante de M. le marquis de X. et serrer la main de quelqu'un, qui a serré celle du docteur Lesage. La partie sérieuse de mon pèlerinage est accomplie. Venu le moment de s'amuser un brin.

Qui donc a dit que les Bretons, à Paris, se débretonnisent ? On n'entend que du *brezonek* dans les groupes. Réjouissons-nous de tout cœur. De cette foule de bas-bretons rayonne une joie de bon aloi, pareille à celle de nos pardons. Dieu !

comme les Bretons sont donc une race triste ! Vous en jugez parisiens.

Babiller, danser — car on danse un peu partout — cela donne soif. Justement voici un tonneau sous un arbre. Sans doute vient-il tout droit de Fouesnant. Je m'approche, je lis : — ô stupéfaction ! — Cidre de la Vallée d'Auge. Ne fallait-il pas s'y attendre avec le spirituel docteur Lesage ? Mais qu'il vienne de la Vallée d'Auge ou plutôt de la Vallée de Clichy, vu sa douceur : ce cidre, les Bretons et les Bretonnes y font honneur, en s'illusionnant sur sa provenance.

Enfin, le programme, dérangé par la pluie, a pu être entièrement exécuté grâce à l'habile direction du docteur Lesage qui possède de réelles qualités d'organisateur et le don d'ubiquité. Nous avons eu le spectacle passionnant de très belles luttes bretonnes entre six couples d'athlètes venus de Kernével, de Scaër, d'Elliant et le non moins émouvant spectacle du lever de la perche en lentur et en force.

Et nous avons eu un concert Botrel où l'excellent chansonnier et la gracieuse Madame Botrel, « toujours captivants, toujours sympathiques », rencontrèrent leur fidèle succès. Les bretonnants ont applaudi, avec toute la sincérité de leur âme, l'une des premières chansons en *brezonek* de notre « bon barde » (style furique) parfaitement accentuée, pendant que les « parisiens » ayant à leur tête le docteur admirable, claquaient de confiance, à tout rompre, n'y ayant compris goutte. C'est beau la foi ! O Saint Yves, vénéré patron, vous introduirez le

docteur Lesage dans votre paradis, si telle est votre volonté, mais de grâce, enchaînez-le à l'une des colonnes près du portail.

Nous avons eu ensuite des danses bretonnes exécutées par quatre couples fameux de Pont-Aven et bientôt tous les Bretons et les Bretonnes en costume s'en donnèrent à cœur joie. Naturellement les « déguisés » se reconnaissaient par leur présence..... aux tribunes et à leur prudente abstention à descendre dans la lice.

Mais le crépuscule venait. Sans attendre la fête de nuit je dus, bien à regret, me résoudre à rejoindre mes lointains pénates.

En somme journée de plaisir sain pour l'élément breton qui dominait, journée de parade innocente pour l'élément parisien. La Bretagne n'en fut nullement diminuée. Donc tous mes compliments au *Breton de Paris*, organe des intérêts du docteur Lesage.

15-6-12.

Terre Vierge

C'est dans un petit liorz dépendant de la ferme ancestrale, que je fis construire la maisonnette où je comptais finir mes jours. Hélas ! la chère maisonnette où je m'éveillais au chant du merle d'eau et où je m'endormais à la mélodie du rossignol du lin accompagnée par la rumeur in-

nombrable de la mer, je dus l'abandonner au bout de quelques mois pour reprendre la route de l'exil. Ce liorz entouré de murs et qui fut dans le passé lointain le jardin fruitier du manoir, ainsi qu'en témoignaient encore quelques arbres très vieux, ce liorz, dis-je, depuis un temps immémorial, était resté sans culture. On le nommait « liorz ar plouz », jardin de la paille, pour la raison qu'on y dressait annuellement les « grac'hel-lou » de paille et de foin, parmi lesquels, enfant, je me plaisais à m'ébattre.

Restitué par mes soins à sa destination de jardin potager et de jardin fruitier, il faisait et fera longtemps encore l'admiration des passants par sa prodigieuse fécondité. Inutile de fumer cette terre vierge. Les pommes de terre précoces y sont toujours en avance de plus de huit jours sur celles du voisinage que cependant l'on s'efforce de « hâter » à grand renfort d'engrais artificiel, et elles donnent à maturité une récolte vraiment miraculeuse.

La Bretagne — ce liorz ar plouz — n'est-elle pas, elle aussi, une terre vierge en tant que productrice d'hommes. De longtemps, elle ne sera pas une terre épuisée. Ce liorz de la France, qui depuis des siècles « se repose », n'est-il pas maintenant prêt à recevoir des soins de culture intelligente, à produire des fruits savoureux et d'incomparables moissons ?

Quelle autre contrée de France peut-elle se vanter, comme celle-ci, d'être restée elle-même ? Quel sujet d'étonnement pour le voyageur que

cette nation qui subsiste, irréductible, malgré tous les efforts d'une tyrannie centralisatrice qui, partout ailleurs sont parvenus à leurs fins ! Quel sujet d'étonnement que ce breton dont la mentalité reste impénétrable et dont l'esprit ne tolère aucune entrave !

Moquez-vous agréablement des Bretons intégraux, ô peuples épuisés qui vous enorgueillissez follement d'être parvenus là-bas si loin, si loin, de la nature, alors que nous autres, nous nous reposons toujours, comme des enfants fidèles et vigoureux, sur son sein magnifique.

Les tares que vous nous reprochez sont nos titres de gloire et notre espérance. Notre langue qui nous est propre, notre simplicité, notre franchise, notre pauvreté gaiment acceptée, notre soi-disant ignorance, notre gaucherie — le jeune lion n'est-il pas gauche ? — notre sobriété, notre fécondité, notre indifférence en face des plaisirs frivoles ou dégradants où vous trouvez la mortelle ivresse, ne témoignent-elles pas précisément que chez nous ne sont point taries les sources de la Vie, les sources de l'Inspiration, et que nous serons là toujours quand vous n'y serez plus ! Les rares hommes, les initiés qui voient clair au milieu de l'aveuglement universel, vont, répétant, sans l'avoir entendue, cependant, mais tant elle est vraie, cette parole, prophétique que jetais, dans son isolement, voici seize ans, un poète inconnu :

Bretagne ! c'est de toi que viendra le salut !

Lisez les écrivains notoires — et pourquoi notoires, grand Dieu ! — ou ceux qui aspirent à le

devenir, dans la Capitale, car où peut-on devenir aujourd'hui notoire si ce n'est à Paris, puisque toute vie provinciale est morte ; lisez les poètes qui, les pauvres ! vont élire un Prince, lisez les romanciers, les philosophes, les auteurs dramatiques ; écoutez les discours des tribuns... de la capitale qui n'arrivent pas à légiférer ; parcourez les Salons annuels de Peinture et de Sculpture... de la capitale — il n'y en a pas d'autres ! — et dites-moi si ce n'est la parole vide, le geste vain, le conventionnel, le ridicule, l'incohérent, le néant que vous rencontrez partout. Le cinématographe remplace le livre et le théâtre : partout le spectacle pour les yeux, nulle part pour l'esprit. Partout le moindre effort : nous sommes revenus aux tristes jours de l'Empire Romain. Les bois n'ont plus de rumeurs, la sève ne circule plus dans les rameaux du chêne desséché.

Sur trois points de Cosmopolis : aux Folies-Montfaucon, à Saturnal-Park, à Maboul-City, les Entrepreneurs de Pompes Funèbres de la France inaugurent quotidiennement d'ingénieuses machines à émasculer les hommes, à décerveler les femmes, à pervertir les enfants.

Mais ne désespérons pas. Un de ces matins l'on verra au pied des murailles les Fléaux de Dieu. Sans peine, l'armée des Barbares pénétrera dans la Ville. Elle rasera le Capitole, passera la charrue sur le Cirque et le Forum. Elle vivifiera une société agonisante, elle rallumera le flambeau mourant de la Pensée, elle renouvellera les formes mortes de l'Art.

Une sourde rumeur humaine, mêlée à celles de la mer sauvage, s'élève là-bas sur la terre du chêne et du granit, aux confins occidentaux de l'Ancien Monde. Les Barbares vont se mettre en marche.

22-6-12.

Le Prince des Poètes

J'ai reçu, voici quelques semaines, une lettre-circulaire d'une revue parisienne qui me sollicite de lui envoyer mon vote motivé pour l'élection d'un nouveau Prince des Poètes. Grand Dieu ! comme cela m'indiffère aujourd'hui, l'élection d'un Prince des Poètes ! Je crois bien me souvenir que dans le temps, il m'apparut indispensable de prendre part à un tel vote et que je donnai ma voix à Paul Verlaine. J'avais alors du temps à perdre : le mouvement breton n'était pas encore lancé et, comme tant d'autres, ma vie était sans direction. Mais ce temps est loin. Aujourd'hui une élection littéraire me laisse aussi froid qu'une élection politique.

Les poètes français se prennent-ils donc pour des grenouilles qu'ils éprouvent le besoin de se donner un prince ? On pourrait le supposer en prêtant l'oreille un instant à la note unique et désagréable que la plupart d'entre eux arrivent si difficilement à sortir de leur gosier, et ce ne sont pas les moins prétentieux, croyez-le bien.

Le Prince qui vient de mourir, Léon Dierx, était l'un des derniers survivants d'une pléiade talentueuse qui se chauffa aux rayons de quelques soleils, Chateaubriant, Lamartine, Hugo. Il fut lui-même un très pur artiste dont l'œuvre impeccable résistera aux injures du temps, œuvre d'ailleurs inconnue en dehors d'un cercle très restreint d'admirateurs. Ce Prince fut l'un des plus humbles citoyens de notre République. Je vois encore son très pauvre intérieur de petit fonctionnaire ponctuel où m'introduisit un de ses disciples. Prince bienveillant, la modestie même, qui se tenait invariablement dans l'effacement. Assurément ce n'est pas lui qu'on a pu voir se livrer un jour au battage électoral dont nous avons en ce moment le spectacle. Il était de ceux que l'on monte de force sur le pavois et non de ceux qui se hissent sur les épaules des Forts de la Halle pour s'imposer à la populace.

Encore que ce titre de Prince des Poètes ne rapporte pas, que je sache, de gros ni de minces bénéfices, il n'en est pas moins recherché sur les rives de la Seine. L'on cite à côté des inévitables fumistes joyeux et des réclamisistes aussi sérieux qu'extravagants, des Parvenus des Lettres, bourgeois gras et repus, qui se donnent un mal de chien pour se faire élire. Si dans les brasseries de la rive gauche on voit chaque soir se dresser des colonnes de soucoupes auxquelles s'accrochent les crinières des Absalons et des Samsons de la poésie amorphe ; les salons de nos bas-bleus et les cénacles académiques où se badi-

geonnent les réputations usurpées ne sont pas sans retentir d'un bruit de rapières belliqueuses mais inoffensives. Il n'est pas jusqu'au docteur Le Fur, cet homme universel, qui n'ait proclamé, la semaine dernière, son intention de transformer les cuisines du *Breton de Paris*, organe de ses intérêts personnels, en une section de vote. A la vérité on ne distingue pas très bien, encore cette fois, les intentions profondes du docteur admirable. Aurait-il la prétention de faire de son Duc de Genabum un Prince des Poètes ? Dame ! à défaut du trône de France... Mais ne vous illusionnez pas, éminent docteur, il est encore plus facile de réussir dans la politique que dans la poésie et plus difficile d'être poète que d'être roi.

Certains candidats ont recours à la corruption. C'est le cas de mon ancien collaborateur à la *Trêve-Dieu*, le très sympathique et fécond Paul Fort. Ne m'a-t-il pas adressé, ces jours passés, évidemment pour enlever ma voix, son nouveau volume de *Ballades Françaises* (le dix-huitième, je crois, et ce n'est pas le dernier). Le titre m'a stupéfié : *Vivre en Dieu*. Diable ! me suis-je dit, le monde se fait vieux. Encore un poète qui fait une fin édifiante ; ceci est un adieu aux pompes terrestres avant que de se réfugier sur le sein de Dieu. J'ouvre le livre. Combien j'errais ! *Vivre en Dieu*, c'est vivre comme un Dieu. Paul Fort est Dieu. Mais alors pourquoi tient-il tant à se rabaisser au rang d'un prince ? Pour ma part je n'y vois aucun inconvénient et j'aime mieux avoir affaire à Paul Fort, prince, qu'à Paul Fort, Dieu.

Il y a quelque vingt ans, on célébrait au Havre le centenaire de Casimir Delavigne. Ce fut, pour un poète local, une occasion de se révéler :

O poésie ! O Delavigne Casimir !

s'écriait-il avec un lyrisme débordant, dans une ode en l'honneur du poète des Messéniennes qui aurait dû le conduire tout droit au Palais qui est au bout du Pont des Arts. Elle le mena au Boulevard du Palais qui fait suite au Pont au Change. Mais dans l'intervalle, lui aussi, était devenu prince, Prince de Vitanval, Grand Maître de l'Ordre des Chevaliers de Saint-Léon. Il avait fallu que la Justice indiscreète de son pays le ravit à l'admiration des douairières. Ce poète avait pris, dès le début, quelques libertés avec la Poésie, pour se faire la main. D'autres ont fait des vers plus amorphes que les siens qui seront un jour de l'Académie Française, s'ils n'en sont déjà. D'aucuns ont pillé les Chants Populaires de la Bretagne pour se faire jouer dans les théâtres de Paris. Preuve que la poésie mène encore à tout, au pilori, à la gloire, à la fortune.

N'empêche que la poésie française est bien malade pour se croire obligée d'élire un Prince des Poètes. Hugo, Baudelaire, Lamartine, Alfred de Vigny, Brizeux, Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Banville, ont été de simples citoyens dans la République des Lettres. Les poèmes populaires de Bretagne recueillis par Luzel et La Villemarqué et qui ont soulevé tant d'admiration ont été composés par des anonymes : meuniers, tailleurs, bergers, qui heureusement étaient

venus au monde avant M. Henri Bataille, auteur applaudi de la *Lépreuse*.

Mais qui sera Prince des Poètes français ? Je m'en moque absolument.

30-6-12.

Le mauvais coucheur

Tel il se couche le soir, tel il se retrouve le matin.

Le mauvais coucheur dort du sommeil de l'innocence, sans mauvais rêves, s'étant mis au lit, à une heure due et régulière, après une journée bien remplie de lourdes fatigues, avec la conscience du devoir accompli.

Il est bien entendu qu'il existe plusieurs types de mauvais coucheurs : il y a le mauvais coucheur parisien, le mauvais coucheur méridional, le mauvais coucheur allemand, il en est de fort peu sympathiques. Celui que je vous présente est le mauvais coucheur breton ; c'est le meilleur et de beaucoup comme vous l'allez voir.

C'est précisément alors qu'il est bel et bien couché que le mauvais coucheur qui nous occupe ne fait absolument rien pour troubler le sommeil de ses dissemblables, je veux dire des bons coucheurs.

Le mauvais coucheur ne mène pas une vie de bâton de chaise, il est sobre et n'assiste pas aux

banquets innombrables où les bons coucheurs sauvent les patries en s'arrosant les amygdales avec des coupes de champagne et en dansant des farandoles sous les pampres de Bacchus.

Les premiers rayons de l'aurore qui rappellent aux bons coucheurs que Morphée les attend au fond de leur alcove, noire comme la tombe, les premiers rayons, dis-je, font irruption dans la chambre sans faste du mauvais coucheur et traversant le simple rideau de ses paupières, l'incitent tout doucement à sortir de son calme sommeil, suffisamment réparateur.

Le mauvais coucheur procède rapidement à sa toilette, procure à ses poumons un bain d'air pur en passant une demi-heure à son balcon et déjeune frugalement. Bien en forme il se sent tout disposé à être plus mauvais coucheur que jamais durant cette journée qui commence. Il parcourt les feuilles qui viennent de paraître, dépouille son courrier et le voilà renseigné sur le compte des faits et gestes de ses contemporains.

Il est rare qu'il n'ait pas trouvé là, prétexte à justifier son titre, en redressant quelque tort où en signalant quelque travers. Le mauvais coucheur n'est jamais aussi radieux que lorsqu'il peut saisir l'occasion soit de procurer une sérieuse insomnie à quelque mauvais bougre, faux bonhomme ou autre engeance, soit de faire cesser le cauchemar d'un bon diable.

Mettre les pieds dans le plat, jeter une poignée de gros sel gaulois dans l'assiette au beurre, sont des espiègleries qui ne lui répugnent pas.

C'est un type dans le genre d'Achille dont il a les bouillantes colères ou d'Yves Héloury dont il habite la maison qui est celle du Bon Dieu.

C'est un jardinier qui n'aime pas qu'on jette des pierres dans son verger ni qu'on marche sur ses plates-bandes. Mais comme il n'est ni égoïste, ni avare, peu lui en chaut qu'on récolte ce qu'il a semé pourvu qu'on y mette quelques formes et qu'on ne fasse ni mauvais usage ni commerce éhonté des fruits de son labeur.

Le mauvais coucheur cultive l'amitié comme une plante rare et nul ne défend ses amis avec plus d'abnégation et de fougue.

Encore qu'il n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds, il supporte encore moins que l'on marche sur ceux des amis qui l'accompagnent. Le mauvais coucheur est un type dans le genre de l'emballeur avec cette différence qu'il n'emballe jamais les autres avant de s'être emballé lui-même convenablement.

Il est encore plus fier de ses origines que de ses amitiés. Il n'admet pas qu'une autre race puisse être comparée à la sienne qui est infiniment supérieure à toutes les autres. Toute injure faite à sa race le touche plus que toute injure faite à lui-même et les droits de ses compatriotes lui tiennent plus à cœur que ses droits personnels qu'il n'a guère le temps de défendre. Il s'ensuit que la prudence qu'il n'aurait pas s'il ne s'agissait que de lui-même, s'impose à lui par le souci des intérêts de ce qu'il aime. On conçoit dès lors que le mauvais coucheur soit aussi un type dans

le genre de Don Quichotte et même dans celui de Sancho Pança.

Il se plaît dans l'offensive et se complait dans la défensive, sport plus compliqué, rendu infiniment plus amusant par la combinaison savante des attaques et des ripostes et le malin souci d'amener l'adversaire dans le traquenard préalablement tendu.

A part cela qu'il tient toujours à rendre cent coups pour un, le mauvais coucheur ne se soucie pas de se donner des ennemis, mais il se soucie encore moins de ceux qu'il peut avoir, car le mauvais coucheur est un type dans le genre du chevalier Bayard, sans peur et sans reproche. Mais comme il désire vivre en paix avec chacun il se garde toujours d'attaquer le premier.

Fort de son droit et de sa loyauté, le mauvais coucheur est le plus fier des hommes. Il marche dans le droit chemin dans une colonne de clarté. C'est un type dans le genre du fameux Baptiste dont il a l'imperturbable tranquillité.

6-7-12.

René Quillivic

Depuis son enfance, René Quillivic, fils d'un marin de Plouhinec, faisait la pêche sur la baie d'Audierne.

Il avait dix-huit ans lorsqu'en 1897, à la suite d'une effroyable nuit de tempête, il se mit à boudier

la mer. Il résolut d'apprendre le métier de menuisier afin de pouvoir entrer dans une « spécialité » quand la conscription l'appellerait dans la Flotte en qualité d'inscrit maritime.

Les deux années qui suivirent il ne les passa pas seulement à pousser la varlope et le rabot, à assembler des panneaux, il les passa surtout à faire jaillir du cœur du bois, des figures et des fleurs. Car celui-là qui, étant petit mousse, restait de longues heures à étudier les images de granit des églises et des calvaires du voisinage, « n'avait de goût que pour le modelé des choses. »

Remarquez que cette période de la vie de René Quillivic correspond à celle où débuta le mouvement actuel de renaissance bretonne. Coïncidence curieuse pour le moins. D'aucuns y verront un simple coup du hasard. D'autres savent que nul n'échappe à sa destinée et que chacun arrive à son but par un enchaînement de circonstances et d'événements qui s'éclairent plus tard et qui nous semblent avoir été combinés d'avance par un suprême organisateur en vue d'une réalisation bien définie.

Les années 1898, 1899 et 1900 ont été marquées par des faits qui ont eu d'importantes conséquences au point de vue du réveil breton. L'esprit souffle où il veut, et quand il veut. Quillivic n'eut aucune connaissance de ces faits. Il n'en devait pas moins, tout en parcourant une route détournée, aboutir, au bout de quatorze ans, à un point de croisement de cette route avec la nôtre.

En 1900, année de la Grande Exposition, le petit

menuisier de Plouhinec prit la détermination de partir pour la Capitale. Il ne manquait pas d'un certain courage : il ne savait ni lire, ni écrire, il ne savait pas un mot de français. Ah ! n'oublions pas ce détail. La voilà bien, la nature vierge ! Nous verrons comment pousse le grain et quel est le grain qui pousse dans ces natures-là.

Quand, accompagné de Le Fustec, nous allions rejoindre au Village Breton, bâti sur l'Esplanade des Invalides, les bretons de passage à Paris, Jaffrennou, Lajat, Le Berre, Th. Le Gall, etc., on nous aurait bien étonnés en nous prédisant qu'un jeune menuisier de Penn-ar-Bed, qui avait construit des kiosques pour cette Exposition, serait devenu, douze ans plus tard, l'un des Maîtres de la Sculpture ; et que ses œuvres, plâtres, marbres, granits, feraient sensation, là-bas, sous les voûtes lumineuses du Grand Palais au moment des Salons annuels. Lui-même, à cette époque, pouvait-il prévoir sa rapide élévation ?

Mais l'Exposition ouverte, le compagnon menuisier n'avait plus rien à y faire. Le voilà parti sur le trimard. Le Midi suscite sa curiosité. Il en arpente la longue route à pied, le gousset vide et c'est en « crève-la-faim », suivant son expression qu'il entre un jour dans Avignon.

Il n'y a pas lieu de parler ici de sa radiation, sur sa demande, des rôles de l'Inscription Maritime, de son année de service militaire et de son renoncement définitif à l'idée d'entrer comme charpentier à l'Arsenal de Lorient. Le petit Breton de Plouhinec a conscience désormais qu'il y a là,

sous son crâne de breton têtue, une flamme divine. Sa vocation est fixée sans retour.

Le revoici donc à Paris, mais c'est à l'Ecole Boule, puis à l'Ecole des Beaux-Arts où le Maître Antonin Mercié le signale à l'attention des autres. La glaise déjà s'anime singulièrement sous ses doigts. Cependant, il faut bien le dire, en dépit de ses veilles, de ses lectures acharnées (car il ne s'agit plus d'un illettré) il ne comprend rien aux héros du Vieil Homère, où plutôt il n'y veut rien comprendre. Du conventionnel, il n'en faut pas ! C'est la nature qui l'appelle : « Au revoir, Messieurs ! Ça n'est pas ça ! Je retourne à Plouhinec ! »

Il n'y perdit pas son temps. Il en est revenu, mais c'est avec des œuvres et des idées. A Paris, c'est toute la Bretagne qu'il a ramenée dans son cerveau. Cette Bretagne qu'il adore et que nul ne comprend mieux que lui est son unique inspiratrice. Elle l'a d'ailleurs récompensé de son amour.

Le Musée de Quimper s'honore de posséder quelques-unes de ses œuvres : une série de Têtes ; deux Bigoudennes qui fument, de Plozévet ; une Brodeuse de Pont-l'Abbé, en bronze, don de M. Edmond de Rothschild ; une tête en marbre, envoyée par l'Etat.

Le Petit Palais, ce joyau des monuments de la Capitale, possède de lui deux Bigoudennes en bronze dont l'une est un achat de la Ville de Paris et l'autre un don de M. Edmond de Rothschild.

René Quillivic a eu l'idée de se montrer innovateur au Salon de 1912 en exposant deux figures taillées dans le granit breton. J'en admirais la belle sérénité, la profondeur de réflexion, non loin de la volumineuse maquette du monument qui divisa naguère la Bretagne en deux camps ennemis. Ces figures il les a nommées « Pointe du Raz » et « Baie des Trépassés ». Celle-ci a été acquise par un amateur, celle-là par l'Etat (1).

Les bourgeois de Bretagne qui font profession de tout ignorer, art, littérature, histoire, ignorent naturellement le sculpteur breton René Quillivic, mais les collectionneurs entendus qui sont toujours à l'affût des gloires naissantes, ont de bonne heure remarqué ses œuvres pleines de vie, de naturel et de vigueur. Ils les garderont intelligemment et patiemment jusqu'au jour où la Grande Renommée embouchera toutes ses trompettes, où les aveugles verront et où les sourds entendront.

Le Gorsedd de Bretagne n'attendra pas jusqu'à ce jour-là pour rendre justice au grand artiste qui s'est voué à l'Art pour l'Art et à l'Art pour la Bretagne. Le Gorsedd s'honore en le recevant cette année même au nombre de ses Bardes.

Et Barde il l'est déjà dans toute la belle signification du terme par son amour des humbles dont il tire son origine, par son amour de la science,

(1) Au Salon de 1913 ses *Bretonnes pleurant les marins perdus en mer*, taillées dans la pierre, sont les seules œuvres qui vous arrêtent et vous font penser.

par son amour de la vérité, par sa conscience raciale reconstituée.

On peut tout espérer d'un homme de cette valeur, de cette énergie, de cette volonté. La Bretagne, profondément labourée, verra se produire une résurrection des grands imagiers du moyen âge qui nous ont légué les innombrables merveilles de nos églises et de nos calvaires et qu'on pouvait croire à jamais disparus. La graine, vous l'avez vu, n'en était point perdue. Confiance, Bretons, l'avenir est beau pour votre Bretagne.

13-7-12.

La justice patriarcale

Un projet de loi peu banal vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre par M. Soussial, député du Lot-et-Garonne. Ce projet a pour but la réforme de l'administration et de la justice en France.

M. Soussial a songé à fonder sur l'analogie biologique le système qui servira de base au développement de la société future.

Je regrette beaucoup de ne pas posséder le texte de ce projet qui doit avoir le mérite de l'originalité si j'en juge par l'exposé de l'une des idées de son auteur. Il s'agit de substituer aux juges de paix des patriarches, sortes de prêtres.

laïques qui auraient à exercer leurs fonctions sur des groupes de deux à trois mille citoyens.

Voici, défini par le député de Marmande le rôle de son patriarche. Je transcris :

« Il a pour mission de rendre la justice sommaire plus simple et plus expéditive. Ce patriarche juge sur le champ, en équité, les contraventions, les menus délits, concilie les affaires civiles courantes, ou, s'il le peut, en confie, par l'arbitrage, la solution aux citoyens de sa circonscription. L'arbitrage devient un devoir social auquel un citoyen âgé de trente ans ne peut, sans raison valable, se refuser.

« Le patriarche a un triple but : 1° il simplifie la justice en développant la responsabilité des citoyens, dans les campagnes comme dans les villes, par l'institution, dans les questions d'équité, de l'arbitrage obligatoire ; 2° il reconstruit l'unité de conscience nécessaire à un peuple puissant ; 3° il est un exemple vivant d'ordre social et de fraternité. »

Qui donc affirme que les français sont devenus incapables d'avoir des idées neuves et justes ? Celle-ci est pourtant bien neuve, attendu qu'elle est quasiment vieille comme le monde et elle est juste parce qu'elle s'appuie sur les droits de la race et non sur les privilèges du vainqueur.

Certes elle est originale et paradoxale, cette idée de prendre par l'oreille notre civilisation perversement raffinée et si fière de sa perversité, pour la trainer, comme un mauvais garnement, sous les vastes ombrages d'un chêne

devant un vénérable patriarche jugeant du haut de son autorité paternelle.

C'est le retour à la justice antique. Comment ne pas songer immédiatement à ces sages — entourés de la vénération du peuple et de l'admiration des étrangers — qui, chez les celtes, « statuaient sur presque tous les différends publics ou particuliers », je veux dire les Druides !

Il semble bien que chaque effort que nous faisons pour nous libérer de l'esprit de la conquête, nous rapproche de nos valeureux ancêtres, Celtes et Gaulois.

Malheureusement, et M. Soussial ne s'en est peut-être pas rendu compte, le patriarche, pour jouer normalement le rôle qui lui est ici assigné, doit être placé tout au moins dans un milieu patriarcal. Or, où peut-on trouver encore en France des mœurs patriarcales ? Est-ce à Paris ? — Vous riez ! — Est-ce dans nos chefs-lieux de département ou d'arrondissement ? J'oserai même soutenir qu'on les chercherait vainement dans les chefs-lieux de canton. Existe-t-il seulement une commune en France — exception faite pour la Bretagne — où ce patriarche puisse jouir d'une autorité incontestée ?

Les mœurs patriarcales sont incompatibles avec le cosmopolitisme. Dans les milieux cosmopolites il n'existe ni liens de famille ni liens d'amitié entre les citoyens. Nul ne s'y impose si ce n'est par la brigue, par la tromperie, par la violence. L'exercice d'une magistrature patriarcale y est donc chose impossible. Mais ne pourrait-on,

tout au moins, faisant exception pour la capitale, appliquer à la province, qui souffre moins de l'invasion étrangère, l'idée de M. Soussial ?

Hélas ! elle n'y deviendrait applicable que du jour où l'on aurait renversé le système néfaste de centralisation à outrance, de plus en plus tyrannique, dans lequel nul ne se tient à sa place et grâce auquel les cités, petites et grandes, les bourgades, les campagnes elles-mêmes ont vu s'écrouler leurs cadres familiaux et disparaître toute hiérarchie. L'unique hiérarchie n'est-elle pas aujourd'hui la hiérarchie officielle imposée par le Gouvernement centralisateur, royauté, empire, république ?

Reconstituez la vie provinciale. Que le normand vive en sa Normandie, le gascon en sa Gascogne, le provençal en sa Provence, le Breton en sa Bretagne. Que chacun poursuive sa carrière, humble ou brillante, dans sa province natale. Que sa naissance, que sa vie publique et privée, que sa mort soient une suite d'événements naturels qui se déroulent normalement sous les yeux de ses compatriotes.

Que le fonctionnaire, l'ouvrier, l'artiste, le cultivateur, le pasteur des âmes, le rentier lui-même, reçoivent de leurs propres frères de race la récompense de leur probité, de leur travail, de leur talent, de leurs vertus, de leur charité.

Les généreuses idées de M. Soussial sont hélas ! trois fois hélas ! prématurées. Mais elles ne sont pas irréalisables, Dieu merci ! Aux décentralisa-

teurs, aux régionalistes de préparer le terrain pour les consciencieux semeurs de l'avenir.

Gageons que la guerre sociale n'éclatera pas du jour où nous réaliserons la révolution pacifique projetée par M. Soussial. Que chacun soit à sa place !

20-7-12.

Le dos de Noménoë

Un homme qui est resté large du dos, encore qu'il soit mort depuis plus de mille ans, c'est assurément Noménoë, l'illustre père de la patrie bretonne. Plus large que la table des marchands de Lokmariaker est le dos de notre grand roi, vous allez voir pourquoi.

La *Nouvelle Méduse* fut lancée à Morlaix en 1898. Elle partit aussitôt pour une série de voyages de circumnavigation de la Bretagne. On la vit relâcher à Vannes, à Guingamp, à Quimperlé, à Auray, à Lesneven, à Gourin, (c'est ici que je débarquai) à Saint-Pol-de-Léon, à Carnac, à Ros-trenen, à Plougastel-Daoulas, à Pontrieux, à Châteauneuf-du-Faou, remontant les fleuves, les rivières, voire les simples ruisseaux, parfois halée dans l'intérieur des terres, à travers les prairies, par son vaillant équipage.

Elle changea trois fois de capitaine et, à plusieurs reprises, renouvela son état-major.

Entre les relâches, énumérées ci-dessus, elle vogua, maintes fois, imprudemment, sans chargement ni lest, vers des pays lointains et inconnus, cotoyant des écueils qui n'étaient pas signalés sur les cartes marines et s'attardant longtemps dans les îles où n'aborda jamais Saint-Brandan, les îles parfumées de musc, de peau d'Espagne et de patchouli où montait dans un ciel d'azur, de roses et de violettes, le chant amollissant et léthargique des sirènes.

Un beau jour la *Nouvelle Méduse*, retour des îles Elyséennes, secouée par cyclones et tourbillons, s'en vint échouer dans les marécages de Saint-Renan-du-Léon. Une partie des hommes d'équipage et la plupart des officiers, au risque de s'embourber, se jetèrent par-dessus bord, désertant sans vergogne un navire qui ne leur inspirait plus confiance, tant par le mauvais état de la carène que par la débilité d'un capitaine qui avait cédé la barre au major assisté du maître Coq.

Ces déserteurs ont trouvé depuis un très bon embarquement sur un navire tout neuf qui a été baptisé bardiquement au commencement de ce présent mois d'août à Douarnenez. Coïncidence bizarre, ces navigateurs prudents ont aussi rencontré une sirène sur cette Terre de l'île, mais nullement dangereuse. Elle ne chante pas ; elle ne fascine pas les matelots tout en promenant une arête de sardine dans sa luxuriante chevelure, car elle se tient bien sagement figée au milieu de l'Écusson de la Ville. Tout de même c'est un présage qu'il ne faut pas dédaigner.

Non moins curieuse est la coïncidence résultant du choix de Locronan pour lieu de réunion du Gorsedd des Bardes.

Décidément ce bon vieux Saint-Ronan est un ami des bardes.

Quant à la *Nouvelle Méduse*, après qu'elle eut reçu quelques réparations de fortune et embarqué un petit nombre de bleus, bombardés aussitôt officiers par le major usurpateur, elle put se remettre à flot, grâce aux pluies équinoxiales, et remonter la Seine jusqu'à Paris — son nouveau port d'attache — non sans avoir relâché dans le port de Rouen.

Mais voici que débute l'ère des difficultés insurmontables.

La barque n'en peut plus et le Bureau Veritas refuse de l'assurer. Mais alors comment débarquer en Bretagne cet été ?

Les pluies diluviennes ont fait songer au déluge, le Déluge à Noé et Noé à Nomenoë, c'est clair. Et Nomenoë reparaît ; il reparaît en sauveur, naturellement.

Ne rions plus. La *Nouvelle Méduse*, pardon l'U. R. B. ne peut plus tenir ses congrès en Bretagne bretonnante, ses marins, pardon, ses bretons bretonnants ont déserté : — *Petra lar an aotrou* ? demandait déjà à son voisin un vieux paysan qui du bas de la salle du congrès écoutait les lamentations françaises du président de l'U. R. B. , voilà de cela quatre ou cinq ans.

Jusqu'à cette année pas un seul des congrès d'été de l'U. R. B. n'avait été tenu en Bretagne

Gallo. Comment justifier de cette douloureuse entorse à la tradition chez des gens qui ont toujours la bouche pleine d'une bouillie traditionnelle.

Hé ! mais en 1903 — ça ne remonte pas tout à fait au déluge, mais peu s'en faut — en 1903 dans sa séance de clôture du congrès de Lesneven, l'U. R. B. émit, entre autres vœux, sur la proposition de son directeur, M. de l'Estourbeillon, celui de voir s'ériger bientôt au pays de Redon ou à Redon même une statue imposante à Nomenoë.

Une brochure à laquelle je collaborai copieusement fut même mise en vente, peu après, au profit de la souscription ouverte par l'U. R. B. en vue d'ériger à Redon un monument à la mémoire de Nomenoë.

Or on n'entendit plus jamais parler ni de la souscription, ni du monument. Après tout, le puissant Nomenoë ne pouvait-il s'ériger tout seul ?

Dans son cruel embarras présent, le capitaine de la *Nouvelle-Méduse* a retrouvé la mémoire qu'il avait égarée au cours de sa longue odyssée.

Le Congrès d'été de l'U. R. B. qui se tiendra à Redon, ville non bretonnante, contrairement à la tradition, n'y redoutera pas l'averse de pommes blettes qui menace toujours les Parisiens en Basse-Bretagne. Mais n'allez pas croire que c'est la peur qui arrête sur les marches de Bretagne ces compagnons d'Ulysse. Non, le Congrès se tiendra « en la très-ancienne ville de Redon » parce que « le Bureau a l'intention et le ferme

désir (quelle énergie !) de lancer sérieusement cette année (on précise, que diable !) l'idée (qui n'est pas neuve !) d'élever un monument à la gloire de l'illustre héros, du grand patriote que fut Nomenoë... etc. » Ouf !

Je vous le disais bien. Nomenoë a le dos large. C'est lui qui porte aujourd'hui l'espoir et la fortune de l'U. R. B.

Le dos de Nomenoë est le Radeau de la Méduse !
17-8-12.

Sur les Ecluses de Ker-Is

Merci, mon cher Frédéric Le Guyader. Vous m'avez fort gracieusement passé la rhubarbe : «... un écrivain de la valeur de Berthou... sa verve originale... sa vigueur toute bretonne ; ...redoutable parce que sincère, emporté, mais loyal... » Bigre !

C'est dans votre préface au drame de M. l'abbé Cornou que vous me gênez de la sorte ! De la part d'un poète de votre mérite, l'éloge est d'importance.

Avec tout le désintéressement qui me caractérise, paraît-il, avec toute la sincérité de mon cœur, je vous passe à mon tour le séné. Je vous tiens pour l'un des Princes bretons de la Poésie française. Si l'on nous faisait banqueter tous autour de la Table-Ronde, votre place serait incontestable.

blement à côté des Tiercelin, des Le Braz, des Le Goffic, et l'on serait bien forcé, en dépit de la forme démocratique de la Table Arthurienne, de convenir que votre quatuor marque une place d'honneur vers laquelle se portent tous les regards.

L'auteur de l'*Ere Bretonne* est le Victor Hugo de la Bretagne. Ç'a toujours été ma conviction, aussi longtemps que je vécus dans l'intimité de ma défunte Muse française, et cette conviction n'a point varié aujourd'hui que cette muse étrangère a fait place exclusive à ma chère Muse bretonne.

Mais je dois vous dire que vous êtes le plus criminel des préfaciers. Ce surnom de Fontenelle que vous prîtes, en littérature, parce que, sans doute, votre nom si breton de Le Guyader, sonnait un peu comme celui de Guy Eder; ce surnom vous a poussé jusqu'à l'assassinat.

L'abbé Cornou, dites-vous, est de taille à se défendre, et il se défendra — Que ne s'est-il défendu contre vous!

Oh! cynique Brigand de la Préface! Comment se défendra-t-il désormais puisque vous l'avez tué? Car, mon cher Le Guyader, votre préface est un meurtre. Astucieux Fontenelle, vous donnez le change en me chicanant bénévolement sur les armes dont je me servis loyalement contre l'auteur de *Ker-Is*, et vous m'avez pris ces mêmes armes pour assommer, sur les Ecluses de la cité maudite, le contempteur des Anciens Druides et des Néo-Bardes!

Voici comme j'ai entendu apprécier votre préface, mon bien cher poète :

« Aveu de truquage par le préfacier; préface « accablante pour le pauvre auteur. Le Guyader « exécute son préfacé. »

Que ceux de mes lecteurs qui voudraient me faire l'affront de ne pas me croire sur parole, se procurent le *Progrès du Finistère*, du 17 août, qui a reproduit « cette intéressante préface, écrite spécialement pour *Ker-Is*. » Pourquoi diable aussi écrire une préface « spécialement pour *Ker-Is*? »

Oui, Le Guyader, pourquoi avez-vous écrit la préface de *Ker-Is*? Ah! Fontenelle, vous êtes un grand coupable — mais tout de même le grand-druide ne vous sacrifiera pas. — J'ai relu dans votre magistrale *ERE BRETONNE* le poème que vous reprochait Le Fustec en 1900: *Mariage de Vestale*. Combien Le Fustec avait raison de « vous reprocher d'avoir parlé des Druides avec irrespect et moquerie! » Avec votre grand talent, vous vous en seriez encore mieux tiré en parlant d'eux avec respect et autorité. Mais bref, vous avez avoué avoir fait un vilain portrait du druide Ernod-le-Vieux, père de la Vestale — portrait d'ailleurs tiré tout entier de votre bouillante imagination. — Celui que vous avez fait de la fille, soit dit en passant, n'est guère plus flatteur, quoi que vous en pensiez. Je ne reconnais pas plus une bretonne sous les traits de votre impudique Evroïne qu'un druide sous ceux d'Ernod-le-Vieux.

Vous demeurâtes confondu, je le comprends sans peine, sous la véhémence éloquente des reproches du futur Grand-Druide Le Fustec. Vous lui avouâtes avoir péché par ignorance. Vous lui

promites de ne plus recommencer. Et vous avez tenu votre promesse.

C'est très bien. Mais votre fils a recommencé pour vous. Car, oh ! Le Guyader, l'abbé Cornou, auteur de *Ker-Is* est le fils de Frédéric Fontenelle auteur de *Mariage de Vestale* — Votre Vestale est cousine de Dahut. — Et c'est parce qu'il est votre fils qu'il vous a prié de prendre sa défense, hélas !... pour lui.

Tout serait pour le mieux, dans la plus accablante des préfaces, si je ne relevais ceci pour finir :

« Personnellement je vois avec chagrin ces belles fêtes bretonnes (fêtes bardiques) dégénérer, trop souvent, en querelles intestines. Cela nuit singulièrement au prestige et à la beauté de la Bretagne. »

Comment ? Vous n'avez pas assisté une seule fois à ces fêtes... Sauf, pardon ! à celle de Guingamp, en 1900 — fête bardique par anticipation, puisque c'est là que le Gorsedd allait être créé, où Le Fustec vous querella bardiquement.

Où situez-vous donc les fêtes bardiques auxquelles vous faites allusion ? En notre Bretagne actuelle et vivante ou dans la mythique Ker-Is de l'abbé Cornou. Si c'est dans la cité cornovique, je laisse la responsabilité des querelles intestines au dramaturge et à son préfacier ; mais, si c'est dans la réalité présente, je suis dans l'obligation, en temps que grand-druide du Gorsedd de vous infliger un démenti. Prouvez-moi donc, mon cher et respecté compatriote, que les fêtes bardi-

ques ont dégénéré, ne serait-ce qu'une seule fois, en querelles intestines. C'est à la suite des fêtes de Brest, en 1908, que quelques bilieux nous ont cherché querelle on ne sait pourquoi. Il ne s'agit donc que d'une querelle étrangère. On vous a trompé.

C'est pourtant d'après des assertions de cette valeur qu'on a vu tant de scribes onctueux s'en prendre aux Druides dans le passé et qu'on en verra d'autres encore s'en prendre aux néo-bardes.

Heureusement que la Légende fait quelquefois bon ménage avec l'Histoire.

24-8-13.

Le Sacrifice volontaire

L'empereur du Japon parvenu au terme de sa vie, est allé rejoindre ses ancêtres. Le général Nogi, pour qui l'heure n'avait pas encore sonné, n'en a pas moins tenu à faire le grand voyage avec son maître bien-aimé.

C'est à l'instant où le canon annonçait au peuple le départ du funèbre cortège que l'illustre héros de Port-Arthur, le plus glorieux des vainqueurs de son temps, se tranchait la gorge avec un sabre, pendant que près de lui, sa fidèle épouse s'enfonçait un poignard dans le cœur.

Ce double suicide, longuement et froidement prémédité, fut perpétré le plus raisonnablement du monde.

Coutumes bizarres, mœurs barbares, s'écrie-t-on en nos pays occidentaux, lesquels nul n'en ignore, ont le monopole des mœurs paisibles et ingénues, sans que les pays orientaux aient pour cela le monopole des suicides.

Car, à la vérité, le suicide se pratique également dans nos contrées si policées. Mais, ne se suicident pas chez nous — je l'accorde — les hommes parvenus au faite des honneurs et de la fortune, jouissant de la plénitude de leurs facultés intellectuelles et physiques. Les maladies incurables, le dénûment, les chagrins domestiques, les tares surtout sont les causes ordinaires qui poussent parfois nos concitoyens à mettre un terme à leur misérable existence.

Loin que l'Occidental qui se suicide — je ne fais pas allusion aux chrétiens dignes de ce nom — ait l'espoir de revivre au-delà du tombeau, dans l'intimité d'êtres chers, il est au contraire persuadé que tout finit avec la vie qu'il abandonne. Quand les prédestinés au suicide ne sont pas des athées, ce sont des cerveaux atrophiés. Bien rares sont ceux qui enfoncent brutalement la porte de l'au-delà avec la conviction ferme qu'une vie nouvelle va pour eux commencer de l'autre côté de la cloison.

Le geste de Nogi a dû cependant être compris chez nous de quelques-uns, si j'en juge par un article de M. Louis Latapie, « La mort du Samouraï » paru dans *La Liberté* du 16 septembre :

« Derrière la petite face couleur de paille où « persiste la laideur simiesque, éclate une âme

« splendide. C'est l'âme même du Japon, dans la « triple beauté de son passé magnifique, de son « présent intensément laborieux et de son avenir « immense... Toute la race a frémi d'admiration « et communié dans l'orgueil devant cet acte de « nationalisme exaspéré. »

Voilà pourtant ce qui eut paru naturel autrefois dans les pays celtiques. Mais qui se souvient encore que nous sommes les fils des Celtes ?

Je ne puis, quant à moi, me tenir de rapprocher les croyances du Japon des croyances de la Gaule. Ce qui domine encore là-bas — Dieu merci ! les Romains de César n'ont point passé par là — c'est le culte des ancêtres et le respect des traditions raciales.

C'est dans ce culte et ce respect que ce peuple-là trouve, à point, toutes les réserves secrètes de forces dont il a besoin quotidiennement, qu'il s'agisse, comme hier, d'écraser l'Ours moscovite, ou de créer, comme aujourd'hui, cent arsenaux, mille industries, ou de régir, demain, les destinées de tous les peuples de l'Extrême-Orient.

Quand je vois Nogi se trancher la gorge si allègrement pour suivre son cher souverain, il me semble remonter de vingt siècles en arrière et revivre en pleine civilisation celtique. Ah ! le beau dédain qu'avaient aussi pour la mort les spiritualistes qu'étaient nos Ancêtres ?

La mort ! Qu'est-ce que la mort ? « Le milieu d'une longue vie ». Un rideau qu'on écarte. On passe, et la vie recommence. Qu'a-t-il donc de terrible ce passage ? Mourir, n'est-ce pas revi-

vre ? On ne meurt pas. Du moins si le corps s'anéantit ou se transforme, l'esprit libéré survit à jamais. L'éther, cet océan sans limites où se poursuivent les mondes, n'est-il pas peuplé des esprits de ceux qui — selon une façon de parler — ne sont plus, mais qui pourtant sont encore et seront toujours. Ainsi pensait Nogi, je suppose, ainsi pensait-on chez les Celtes, nos pères.

La race n'est pas constituée uniquement par la somme des visibles qui évoluent autour du vieux tronc ancestral, mais encore et surtout par la somme des invisibles qui voltigent dans les rameaux jusqu'à des hauteurs où ne parviennent plus nos regards.

Je n'ai pas voulu faire une apologie du suicide, mais faire observer ce fait que le respect de ses traditions n'a nullement empêché le Japon de se moderniser ou bien que sa modernisation n'a pas eu pour conséquence d'abolir son respect des traditions. Ce peuple a évolué selon sa norme, voilà tout, et cela d'autant plus sûrement qu'il a évolué tout d'une pièce. On n'y a pas vu les uns tirant à *hue* et les autres tirant à *dia*.

Jetons les yeux sur notre Bretagne.

Voix à droite : Ne te modernise pas. Conserve tes traditions — non ! *quelques* traditions — et vis dans le passé.

Voix à gauche : Modernise-toi. Abandonne toutes tes traditions et vis dans l'avenir.

Mais voici une troisième voix qui est la voix de la Race. Elle dit : Modernise-toi comme le font tous les autres peuples ; mais garde-toi bien d'a-

bandonner tes traditions. A cette condition-là, nous qui sommes toute l'expérience de ton Passé nous serons la lumière de ton Avenir.

21-9-12.

Fête Nationale

Je me promettais d'exalter cette semaine les hauts faits d'une bande de grands enfants. A l'exemple de ces moutards qui jouent aux soldats — en se bombardant capitaines, colonels, généraux, et en se portant eux-mêmes au tableau d'avancement — ils se sont, eux aussi, bombardés *Membres de l'Institut*. Ils ont eu soin, toutefois — et c'est où perce leur malice d'hommes mûrs, oh ! combien ! — d'introduire dans leurs cadres enfantins des hommes sérieux mais qu'on se garda bien de consulter, naturellement. Ces hommes-là qui n'aiment pas à jouer au petit soldat, seront bien un jour, du moins certains d'entre eux, de l'Institut pour de bon, et non pas de l'Institut des Moutards aux sabres de bois.

On ne fait pas tout ce que l'on veut. Quelque tentant que soit un tel sujet, une voix m'a commandé de l'abandonner pour aujourd'hui.

C'est qu'aujourd'hui c'est le 29 septembre, jour décrété par le Gorsedd des Bardes comme devant commémorer la date du couronnement de notre grand roi Noménoé : c'est notre jour de Fête nationale.

Imitant mon ami Jaffrennou, je déclare que notre 29 septembre ne m'empêchera pas de fêter le 14 juillet, fête nationale française et républicaine.

Qu'est-ce que la Fête Nationale ? Il n'y a pas si longtemps on célébrait sous mes fenêtres le 14 juillet. Des marchands de liquides avaient loué des centaines de tables supplémentaires pour y débiter, tout le long des rues, des tonnes et des tonnes de boissons alcoolisées.

Un orchestre infatigablement, inexorablement barbare cuivrait, sans répit la même valse, après la même polka venant après la même mazurke, de deux heures de l'après-midi à cinq heures du ... matin, et cela pendant... trois jours. Voilà ce qui s'appelle s'amuser de gré ou de force. Demandez aux internes de la Maternité ce qu'il faut entendre par la fameuse tournée du 14 juillet qu'il ne faut pas moins de deux cent soixante-dix jours pour cuver.

Si jamais l'on devait faire usage de tels rites pour célébrer en Bretagne le 29 septembre, mieux vaudrait laisser dans l'oubli cette date mémorable : la Fête nationale doit être mieux qu'un prétexte à orgies.

J'en fais, quant à moi, la Fête des Ancêtres. C'est aux ancêtres que je pense donc aujourd'hui par dessus tout. Naturellement je pense d'abord à Noménoë, le glorieux triomphateur du Roi Chauve ; à Morvan Lez-Breiz, le glorieux vaincu. Et, remontant les âges des âges, je pense aux Chefs de clans, aux Bardes, aux Saints qui ont

guidé les Bretons aventureux vers les terres hospitalières d'Arvor. Je pense à la foule anonyme de ces Bretons dans laquelle nos racines plongent obscurément. Je pense à tant de héros, peu connus ou tout à fait inconnus, qui ont disputé l'Ile de Bretagne aux Saxons après l'avoir disputée aux Romains ; je pense à celui qu'on attend toujours, au roi des Bons qui réunira tous les Bretons autour de la Table Ronde ; à cet Arthur dont la renommée, historique ou légendaire, a rempli le monde.

Et je songe aussi, en deçà de Noménoë, à la longue suite de mes aïeux, de vos aïeux à tous, Bretons de toutes les classes, dont la cendre se mêle à la terre patriale et dont les efforts, quels qu'ils fussent, n'ont pas été perdus. Plus près de moi, je songe à ceux-là qui m'ont aimé comme le sang de leur sang et qui ont fait de moi ce que je suis. Ceux-là aussi sont tous retournés vers la Blanche Vallée où je les rejoindrai.

Des couleurs de Breiz-Izel et de Cymru, j'ai tendu les murs de ma demeure d'exilé. L'Hermine et le Dragon Rouge se poursuivent et s'enlacent. De chères images de disparus m'entourent. Des rayons de ma bibliothèque bretonne s'élancent les esprits de Brizeux, de la Villemarqué, de Le Gonidec, de Luzel, de Quellien, de Prosper Proux, de Renan, d'Ernest Hello, et de combien d'autres encore !

Les images de mon parrain, Saint Yves de Tréguier et de mon maître Jean Le Fustec, se fleurissent de bruyère à la place d'honneur.

Les morts sont avec les vivants et leur imposent leurs volontés. La Bretagne immortelle tient entre les quatre murs de l'exilé. C'est la fête des Ancêtres.

29-10-12.

La vraie richesse rurale

En quoi consiste la vraie richesse ? Lors du commencement des travaux du percement de l'isthme de Panama on embauchait, à Colon, les terrassiers à quinze francs par jour. Ce salaire qui paraissait alors énorme, comparée aux trois francs cinquante par jour alloués en France à la même catégorie de travailleurs, avait le pouvoir de les émerveiller et de les appeler impérieusement loin de leur patrie. Il ne servait de rien de les mettre en garde contre le climat meurtrier et la cherté de la vie. Ils s'apercevaient trop tard qu'ils avaient fait une folie, car ce salaire, mirifique, vu de loin, était, de près, un salaire de famine. Songez : un chou se vendait cinq francs !

Gagner gros c'est bien, à la condition de dépenser peu ; mais gagner gros pour dépenser beaucoup revient à gagner petit pour dépenser peu.

Quand je retourne annuellement au pays natal, sur le littoral du Trégor, je constate qu'on y remue, parmi le peuple, d'importantes sommes

d'argent. Le sol y est d'ailleurs extrêmement fertile et le cultivateur qui lui prodigue les soins les plus intelligents sait lui faire donner un rendement très rémunérateur. Mais, quoi qu'on dise qu'il fait bien ses affaires, est-il réellement plus riche qu'autrefois ? Un bien-être large et tranquille ne me semble pas du tout découler des bénéfices réalisés, tout au moins dans la juste proportion.

Assurément quand on est reçu dans une ferme du Trégor après avoir été reçu dans une ferme de Cornouaille on ne peut cependant s'empêcher de comparer les deux réceptions et s'il fallait décerner un prix à l'hôte dont la table est la mieux garnie, c'est au Trégorrois qu'il irait.

Pourtant quand je rappelle mes souvenirs d'enfance, quelle différence ne trouvé-je pas entre le présent et le passé ! Aujourd'hui toute la richesse est en décor de façade — mince décor ! — Hier elle était, pour ainsi dire, surtout en profondeur.

Gagner gros pour dépenser beaucoup, et surtout mal à propos ; entretenir à grands frais l'éclat de la façade : c'est où l'on en est aujourd'hui. Une feuille de clinquant peu briller autant et plus qu'une épaisse planche de cuivre, mais la valeur propre de celle-ci peut être énormément supérieure à la valeur de celle-là.

Aujourd'hui l'on mange partout du pain blanc, — trop blanc peut-être, car c'est du pain qui vient du bourg et qui est d'une valeur nutritive inférieure —. On boit du café plusieurs fois par jour et de l'eau-de-vie. Mais quel café ! quelle eau-de-

vie ! On étonnerait beaucoup la fermière en lui disant que dans ce café-là il n'entre pas un atome de café naturel. Si on lui demandait à laquelle vont ses préférences d'une tasse de délicieux moka ou d'une tasse de cette lavure, il est probable qu'elle indiquerait la tasse de lavure.

J'ai connu un brave homme à qui l'on fit un jour la farce de lui donner à choisir entre un verre de fine champagne et un verre de tord-boyau. Ses suffrages allèrent au tord-boyau dont il abusait journellement.

Quels pauvres meubles ne voit-on pas s'aligner dans la salle commune encore qu'ils soient reluisants de vernis ! Le vieux chêne a disparu. Il est remplacé par le châtaignier. Demain le châtaignier sera lui-même remplacé par le peuplier plaqué d'acajou venant l'on ne sait d'où.

Ouvrez les armoires. Elles sont vides de linge. Elles ne contiennent que le minimum de mauvaise toile ou de coton, camelote du grand magasin.

La ferme elle-même est désormais un corps de logis qui se distingue à peine des écuries et des granges ; parfois même un toit unique s'allonge sur toutes les constructions ajoutées bout à bout.

Mes souvenirs me mènent souvent vers la belle ferme où vivaient mes grands-parents maternels vers 1870. A cette ferme, Lancanaff-Izella, qu'ils tenaient à bail, ils avaient annexé Lancanaff-Uhella qui leur appartenait. Ah ! le beau manoir qu'était ce Lancanaff-Izella ! — abattu depuis par un vandale — tout en granit avec des fenêtres

à meneaux et une tourelle pointue dans laquelle tournait un large escalier. Ils étaient d'ailleurs encore nombreux dans le Trégor, à cette époque les manoirs où vivaient des paysans ayant ou n'ayant pas de titres de noblesse. Et comme on y voyait l'opulence ! Les solives étaient toujours chargées non-seulement de lard salé comme aujourd'hui celles de toutes les fermes mais aussi de quartiers de génisse ou de vache salée. Et quelles montagnes de viande s'érigeaient sur les plats ! Les meubles étaient de chêne massif. Les armoires étaient bourrées du haut en bas de draps, de serviettes, de nappes, de linge de corps, un peu grossier certes, le tout soigneusement marqué. Quand les filles se mariaient, ah ! ce n'est pas un trousseau garni qui leur faisait défaut. Il y avait là de la toile encore toute neuve qui pouvait dater de deux générations. Mais aussi l'on ne perdait jamais un moment. Servantes et maîtresse, pour se reposer, filaient, filaient. Je possède encore quelques pièces de lin filées par ma grand'mère et marquées à ses initiales.

Ces grand'mères du temps passé étaient d'incomparables ménagères. On ne se déplaçait à cette époque que pour les réunions familiales qui vous appelaient de temps à autre sur différents lieux de la commune. Toute la vie de la ménagère se concentrait dans son *home* — en he zi. — Royaume de fée ! Quel ordre parfait !

Chaque ferme importante avait son jardin potager et fruitier entouré de hauts murs, avec des allées bordées de buis taillé. Allez donc

aujourd'hui demander des fruits dans une ferme ! Les jardins n'existent plus. Je revois les bosquets de framboisiers et de groseillers variés du jardin de mes grands parents dans lesquels je m'égarais volontiers, et les plates-bandes de fraisiers. Et je me souviens aussi des manières précieuses de l'aristocratique paysanne qu'était ma grand'mère, quand elle faisait goûter à ses invités ses gelées de coings et de groseilles. C'est le Passé.

Est-il donc impossible de reconstituer la bonne vie intérieure, je pourrais dire la vie autonome de nos fermes bretonnes ?

— Pourquoi ne cuisez-vous plus votre pain fait de la farine de votre froment ? — Vous n'avez plus de moulins ! — Pourquoi ne filez-vous plus le lin de vos champs, la laine de vos brebis ? — Vous n'avez plus de tisserands ! — Pourquoi n'avez-vous pas, pour vos enfants, de savoureuses confitures ? — Vous n'avez pas de jardins ! — Tout vous arrive de la ville ! Vous n'avez plus d'ouvriers ! Vous n'aurez même bientôt plus de maçons !

Que de pourquoi se pressent au bout de ma plume ! La ferme était jadis tout un monde compliqué. Pourquoi ne peut-elle plus subvenir à tous vos besoins ? Pourquoi devenir, de plus en plus, tributaire de la ville ? Pourquoi aussi, malgré tout l'or qui ruisselle à travers vos doigts, ô ruraux, vos intérieurs paraissent-ils si pauvres ! alors que les intérieurs de vos aïeux paraissaient si confortables, encore que l'argent liquide fut si rare, et qu'il fallait recourir à des échanges en nature dans la plupart des transactions !

Ce n'est donc pas l'argent lui-même qui constitue la richesse. Hélas ! le mal dont vous souffrez n'est pas de votre fait. Il y a quelque chose de mauvais dans l'ordre des choses établi.

Il faut reconstituer la Vie Provinciale et dans la Vie Provinciale, la Vie Communale et dans la Vie Communale, la Vie Familiale.

La centralisation qui, tel Gargantua, se développe, comme un phénomène contre nature, a commencé par tout disloquer. Elle a fini par tout éparpiller.

Tout est à refaire.

5-10-12.

Les Faux Héritiers d'Arthur

Je m'étais assis en face de mon hôte. Tout en causant depuis quelques instants, nous dégustions un pot de cidre, dur à souhait, qui vous eut ramené à la vie un agonisant. Mon hôte buvait dans une corne d'auroch qu'il vidait d'un trait et moi dans une coupe de cristal. Je ne vous décrirai point le mobilier et les détails architecturaux de la salle où nous étions — car mes lignes sont mesurées — Tous les styles se trouvaient là, combinés, qui furent cultivés dans les Pays Celtiques.

Une large baie s'ouvrait à ma gauche, sur la cour d'honneur du château. A ma droite, tout au

fond, sous le manteau de la cheminée colossale, le vieux barde était assoupi dans sa chaire, sa harpe à son côté.

Il se fit soudain un grand bruit dans la cour du château. Une troupe nombreuse, mais plus bruyante encore que nombreuse, composée de gens de tout âge, de tout sexe, et de gens sans sexe et sans âge descendaient de véhicules très divers, chars à bancs, carrioles, automobiles, gesticulant, chantant, se chamaillant.

L'Hôte n'avait même pas détourné la tête et je m'étonnais encore plus de sa placidité que du spectacle que me donnaient ces exubérants voyageurs.

Un accord de harpe me fit tressaillir. Le vieux barde rêvait : « Les temps sont révolus, murmurait sa voix caverneuse sortant des flots de sa barbe de neige. Voici que les chevaux lancent des flammes par dessous la queue. »

Je compris qu'il faisait allusion aux automobiles des nouveaux venus. Et ces nouveaux venus avaient déjà pénétré dans la salle voisine qui retentissait des éclats de leurs cris discordants.

— Voulez-vous me dire, mon Hôte, quels sont ces bruyants personnages qui pénètrent dans votre noble et redoutable demeure comme dans un moulin ?

Je n'avais pas achevé d'articuler ces mots que la porte s'entr'ouvrit et que trois minois canailles apparurent dans l'entrebaillement. Ils nous tirèrent chacun une langue aussi longue et aussi irrévérencieuse que possible et s'éclipsèrent.

Mon Hôte, comme si tous ces événements lui eussent été familiers, n'avait même pas tourné la tête, se contentant de hausser les épaules.

— Me direz-vous, repris-je intrigué, quels sont...

Trois faces couperosées apparurent successivement dans l'embrasure à moitié ouverte et par trois fois la salle résonna de trois : Hou ! jetés insolemment par trois orifices bucaux arrondis et plissés à la manière des orifices évacuatoires des grands gallinacés.

Mon Hôte remplit sa corne d'auroch : A votre santé, dit-il, et il posa sur la table la corne vide.

— Enfin, me direz-vous, mon Hôte, ce que signifie...

Mais voici que la porte décrivit un arc rapide autour de ses gonds et que dans le cadre entièrement libre apparurent trois personnages à la face glabre et ravinée dont l'expression me rappela celle des sorcières que j'avais vues jadis à Kerloïou. On ne pouvait leur attribuer aucun âge. Ils étaient vêtus d'un uniforme bizarre : *tok plat*, habit à queue de pie, couleur caca d'oie, tutu jaune citron et maillot collant couleur cuisse-de-nympe ; une palette à retourner les crêpes, longue, large, arrondie du bout, pendait à leur ceinture. Ils firent vers nous trois pas en comptant : une, deux, trois et tous, avec un ensemble parfait, éructèrent dans notre direction ce cri faubourien : chameaux ! Ayant fait demi-tour, militairement, ils sortirent raidis dans une académique dignité.

Le vieux barde, toujours dans un demi-sommeil, promena inconsciemment ses doigts sur les cordes

qui rendirent des plaintes à la foi comiques et funèbres.

— Enfin, m'expliquerez-vous, mon Hôte, ce que signifie cette comédie ? Nous ne sommes pas à la mi-carême, je suppose. Quelles sont ces mascarades ?

— Sachez donc que ce sont là mes héritiers. Et il éclata de rire.

— L'énigme, fis-je, abasourdi, se complique de cette explication.

— Oui, ce sont les cousins du frère de la belle-sœur de la tante du neveu de mon portier. Mais regardez-moi donc ces déséquilibrés, qui se croient déjà maîtres chez moi ! ne se sont-ils pas mis en tête de faire *disparaître* ce château en appliquant une sorte de placage sur toutes ses murailles. Voilà déjà plusieurs années que ce jeu innocent dure.

Je vis en effet que toutes les unités de la troupe frivole étaient maintenant fort occupées, qui à décharger les véhicules de quelques menus objets hétéroclites, qui à les transporter à travers la cour, qui à les assembler et à les dresser le long d'un large pan de muraille.

— Remarquez bien, continua mon Hôte, que, même à supposer que leur décor de carton puisse adhérer à mes solides murailles, rien ne serait changé derrière ce décor de façade. Mais, au surplus, il ne présente aucun caractère de durée. Cette construction éphémère va atteindre tout à l'heure son maximum de hauteur. Plus elle monte, plus elle perd de sa solidité.

— Tout de même, observé-je, il me semble que vous faites preuve de trop de mansuétude envers ces encombrants intrus qui vous manquent de respect et se conduisent chez vous comme des romains en pays conquis.

— Que voulez-vous ! ma blessure me condamnait au repos et, pour me distraire, je n'étais pas fâché de voir pénétrer un peu de la vie du siècle dans ce château *enchanté*.

— Dans ce château enchanté ! m'écriai-je surpris. Quel est donc ce château ? Et qui êtes-vous ?

— Par moi et Dieu ! s'écria-t-il d'une voix terrible. Vous allez le savoir sur l'heure, car ma blessure est cicatrisée.

Et faisant de sa corne à boire un corn-boud, mon Hôte, transfiguré, en tira un son prolongé qui me glaça d'effroi. La salle fut remplie d'éclairs ; le tonnerre retentit, le château trembla sur ses assises de granit. Je fermai les yeux.

Quand je les ouvris, mon Hôte n'était plus devant moi. La cour était vide, vide des Héritiers, vide de leurs matériaux, vide de leur construction. Une fanfare guerrière, des acclamations enthousiastes retentissaient par delà les murailles, et je me surprénais, la harpe du vieux barde à mon bras, chantant à pleins poumons :

Relève Arvor, tes drapeaux glorieux !

— As-tu bientôt fini de te trémousser, dit une voix à côté de moi. Et je me réveillai.

La Chasse du roi de Brèkellimor

Le vieux roi Korventennour était parti pour la chasse et toute sa cour l'avait suivi. La reine Hollwen ne faisait jamais partie des joyeuses expéditions où se complaisait le tempérament aventureux et enjoué du vieux roi. Atteinte d'une incurable neurasthénie, elle vivait en recluse dans un pavillon isolé du palais royal de Lokmariaker, ne prêtant qu'une attention médiocre aux chants et aux récits du vieux barde Mennozuhel dont la brume de cent vingt hivers avait voilé les yeux.

Le royaume de Brèkellimor était fort vaste et d'ailleurs assez confusément délimité. Il était couvert de forêts, souvent impénétrables, où se cachaient de saints anachorètes et quelques druides chenus, dépositaires de la science antique et des traditions ancestrales. Des fleuves torrentueux le sillonnaient en tous sens, car la mer l'entourait de trois côtés et des montagnes abruptes le coupaient d'innombrables vallons. Nulle contrée n'offrait plus belle carrière aux coureurs d'aventures.

Des royaumes iliens, grands comme des continents, où régnaient des Princes Pictes, étaient en relations d'amitié et de parenté avec le royaume de Brèkellimor. Aussi le roi Korventennour était-il

assuré d'un bon accueil dans les cours royales de ces Iles.

Les Brèkellimoricains étaient une nation sage. Elle avait passé jadis sous le joug temporaire d'un conquérant germanique qui n'avait pu jamais abaisser sa fierté native. Elle se gouvernait encore selon les lois de son fondateur et suivait les usages des clans nomades dont elle tirait son origine. Aussi les absences du vieux roi Korventennour, encore qu'elles durassent parfois le temps qui s'écoule entre l'automne et l'été, passaient-elles inaperçues de son peuple laborieux, composé de pasteurs paisibles et d'intrépides marins.

En voyant passer un jour, sur les routes inégales ou à travers les ruelles sinueuses des cités à chevalée folâtre, le peuple disait : « Korventennour s'amuse. Que Dieu le protège ! Bon voyage, Korventennour. Ne te presse pas de revenir » ou bien : « Korventennour est de retour. Qu'il se repose des fatigues qu'il s'impose pour la gloire de sa petite patrie et qu'après ce repos si bien mérité il reparte et s'amuse de nouveau. »

A vrai dire, le peuple pensait en son for intérieur : « Que Korventennour soit ici ou là, Dieu et moi nous savons combien je m'en fiche. »

Le vieux roi avait donc quitté son palais de Lokmariaker, depuis une demi lunaison, avec toute sa cour, et chevauchait, actuellement, dans une clairière, en pleine forêt druidique.

Ses trois pages, Fall, Falloc'h et Falloc'h-C'hoaz, caracolaient autour de lui et devant lui

sur des étalons à la fiente abondante, et il ne pouvait se tenir d'admirer ce qu'ils montraient de souplesse, d'espièglerie et de résistance, à défaut d'esprit, de retenue et de mâle beauté.

Il ne prêtait que fort peu d'attention aux propos qu'échangeaient à côté de lui son chapelain Kornbual et son scribe Penngam qui discutaient doctoralement de l'engloutissement de la légendaire Corisopitum. Il remarquait, ce nonobstant, leur jactance et surtout la superbe jambe que faisait au scribe Penngam l'illusion qu'il nourrissait de posséder l'une des plus belles collections de manuscrits celto-bretons qui fussent dans le royaume, attendu que le scribe Penngam ne sut jamais d'autre langue que la langue francnique, la seule usitée à la cour de Lokmariaker, sauf par le vieux barde, et se trouvait, de ce fait, dans l'impossibilité absolue de déchiffrer ces manuscrits.

Dremruz, le chef des chasseurs du roi, était fort occupé à fouetter ses chiens — quoiqu'il n'y en eut pas de quoi — et Gwentaro, l'un des trois hommes les plus éloquents du royaume, encore qu'il fût affligé d'un défaut de prononciation qui le désignait aux missions diplomatiques, faisait l'éloge de la dernière pucelle qu'il courtisa, à son ami Hirvuzel, l'un des trois hommes les moins loquaces et l'un des trois hommes les plus tristes de Brékellimor.

— Arrête-toi, sire, tu es trahi... et l'on vit le scribe Penngam s'élancer sur la bride de la royale monture.

— Les Druides ! les Druides ! hurla Kornbual. C'est eux qui, d'accord avec Satan, déchainèrent les flots sur Corisopitum. Sire, arrête-toi... Et il montrait là-bas, à cinquante toises en avant, une théorie d'hommes graves vêtus de blanc, qui sortaient d'une allée transversale, coupant obliquement la clairière.

— Honte sur ma barbe ! rugit Korventennour, si je ne fonce à l'instant sur cette tourbe mécréante. Et il brandit son glaive.

— Arrête-toi, Sire, supplia Kornbual, n'attaque jamais tes ennemis de front. D'ailleurs, ceux-ci sont possesseurs d'une science infernale et magique. Ils commandent aux éléments. Ils ne répandent jamais le sang, quoi qu'en aient dit les scribes, mais les armes dont ils frappent leurs victimes n'en sont que plus dangereuses.

Or, le chef des Druides, ayant vu le geste menaçant du roi, avait fait de sa dextre un signe large dans l'air et dit à son cortège de continuer sa marche. Et les Druides s'enfoncèrent dans l'allée latérale, tranquillement.

— Par moi et Dieu ! clama Korventennour, ce maudit païen m'a dangereusement frappé. Je me sens martel en tête et une douloureuse épine dans le pied.

— Qu'à cela ne tienne, sire roi, insinua une voix obséquieuse. J'ai le pouvoir de te guérir.

Et l'on vit sortir d'un buisson de houx un petit homme glabre qui ne payait pas de mine et qui se jeta sur la chaussure du roi qu'il baisa pieusement.

— Qui es-tu ? interrogea Korventennour avec inquiétude.

— Je suis, ou plutôt j'étais, le sorcier de Kolvan-Fulup, prince de Franconie. Une révolution a triomphé dans mon pays et mon maître a été condamné à l'exil. Je m'appelle Reuzatrubuilh : Je cherche un nouveau prince pour mettre à son service d'abord mon adresse incomparable à nouer des intrigues, à fomenter des discordes, et ensuite ma science médicale et tranchante.

— Eh ! bien, Reuzatrubuilh, je te prends à mon service. Je suis Korventennour, roi de Brêkel-limor (Reuzatrubuilh s'inclina) et pour inaugurer tes nouvelles fonctions, tu vas me tirer cette épine du pied et me soulager de mon martel en tête.

Ici s'arrêtera mon récit car je suis au bout du rouleau de papyrus qui m'est hebdomadairement octroyé

L'Histoire nous apprend que Reuzatrubuilh tira l'épine du pied de Korventennour, non sans lui avoir préalablement coupé bras et jambes, après l'avoir bien endormi par de belles paroles dont il avait le secret. Quant au martel en tête il ne put l'extirper, car le roi, fort heureusement pour lui, se réveilla en sentant le froid du bistouri pénétrer sous sa nuque à la hauteur de la troisième vertèbre.

Et voilà comment le roi Korventennour fut opéré le onzième jour du mois de la Paille-Blanche, la treizième année de son règne, par le sorcier du roi détrôné de Franconie, lequel

convoitait le beau royaume celtique de Brêkel-limor.

19-10-12.

L'institut du Docteur Goudron et du Professeur Plume

En découvrant un non-sens dans un de mes écrits, Kornbual, chapelain du roi de Brêkellimor a dû s'écrier tressaillant d'allégresse : Par la main de mon ami !, si ce n'est pas là une coquille, il est digne d'en être, au même titre que Reuzatrubuilh.

D'être de quoi ? Parbleu de l'Institut de Brêkel-limor.

Précisément on essaya, la semaine dernière, de m'y embrigader ainsi que je pourrais le prouver par ma correspondance. Dieu merci ! j'ai encore bras et jambes qui me permettent d'escalader le mur de l'Établissement où fleurit, dans toute sa beauté, le « Système du docteur Goudron et du Professeur Plume. »

Qui ne connaît la curieuse nouvelle d'Edgar Poë, publiée dans son recueil d'*Histoires Grottesques et Sérieuses* ?

— Un voyageur se propose de visiter une maison de santé. Il est reçu très aimablement par le

directeur qui lui fait le meilleur accueil, lui fait visiter l'établissement, lui explique par le menu le mode de traitement de ses malades et l'invite à diner.

« Le directeur expose qu'il a dû abandonner le traitement par la douceur qui était le système du laisser faire, aboutissant à la réduction par l'absurde : tel malade se croyait poulet ? on le nourrissait comme un poulet, « il suffisait d'un peu de grain et de gravier pour opérer des miracles. »

Mais, de l'aveu du directeur, ce système avait ses inconvénients et ses dangers ; c'est pourquoi il lui avait substitué le système du Docteur Goudron et du Professeur Plume qui était aussi un peu le sien.

« On annonce le diner. Vaste salle à manger. Nombreuse compagnie : une vingtaine de dames, une dizaine de messieurs, gens, en apparence, de bonne société, de haute éducation « quoique leurs toilettes fussent d'une richesse extravagante et participassent un peu trop du raffinement fastueux de la vieille cour. » Profusion de mets, de friandises, jusqu'au gaspillage. Orchestre bruyant qui soulevait d'allégresse les convives, mais qui fatigua infiniment notre invité.

« L'étranger ne fut pas peu surpris de voir et d'entendre chacun des convives expliquer et mimer des cas de folie propres à tels anciens pensionnaires de l'hospice. Il vit une théière humaine qui se polissait tous les matins ; un individu qui se figurait être un âne, qui ne voulait

manger que du chardon et qui ruait sans cesse... comme ça... tenez : comme ça ; un malade qui s'obtinait à se croire un fromage de Cordoue et qui invitait ses amis à couper un morceau de sa cuisse ; un homme qui se prenait pour une bouteille de champagne et qui « parlait » pan ! pan ! pschi ! ; un imbécile qui se croyait une grenouille et qui coassait comme ça : o... o... gh ! o... o ; un autre qui se croyait pincée de tabac et se désolait de ne pouvoir se prendre entre le pouce et l'index ; un autre qui, ayant eu le cerveau dérangé par l'amour, se croyait possesseur de deux têtes dont l'une était celle de Cicéron et l'autre celle de Démosthènes ; il ne pouvait s'abstenir de faire admirer son talent oratoire et sautait sur la table... comme ceci ; une très belle jeune dame qui, jugeant indécente la mode actuelle de s'habiller, se mettait toujours hors de ses effets au lieu de se mettre en dedans.

Mais voilà que soudain notre invité eut les nerfs péniblement affectés par des cris lointains qui rendirent les convives pâles comme des cadavres : — Une bagatelle, expliqua le directeur : les fous, à des intervalles réguliers, se mettent à hurler de concert et tentent de s'évader. Et notre étranger apprend qu'il n'y a, pour le moment, qu'une dizaine de fous dans l'établissement, tous de vigoureux gaillards, soumis au système de la réclusion qui remplace celui de la douceur. Il apprend aussi que tous les convives sont les amis du directeur, tant les dames que ces messieurs ; ils sont ses aides et les gardiens des fous.

Or, soudain, nouveaux cris de gens qui se rapprochent rapidement.

— Bonté divine, s'exclame l'invité, sans aucun doute, les fous se sont échappés.

— Je crains bien que vous n'ayez raison, répond le directeur en pâlisant.

« En effet, c'est la catastrophe. Irruption d'une troupe de monstres, jouant des pieds et des mains. Passage à tabac, disparition des convives sous les meubles.

« Tout s'expliqua pour l'étranger après qu'il eut été, lui aussi, bien rossé !

Les dix gardiens avaient été terrassés par les fous — sous le régime de la douceur, — le nombre des fous s'étant grossi de l'aimable directeur lui-même. Les gardiens, descendus au rang de malades, avaient été goudronnés, emplumés, renfermés dans les caves où ils étaient nourris de rare pain sec et de copieuses douches. »

Edgar Poë n'avait pas prévu que le « Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume » serait un jour appliqué au régionalisme breton. Mais quiconque voit ce qui se passe en Bretagne ne pourra s'empêcher de faire le rapprochement que je fais ici.

L'étranger, qui n'est pas au courant comtemple — comme l'invité de tout à l'heure — ces inquiétants convives qui gesticulent dans la salle au son d'une musique bizarre et bizarrement accoutrés. Il se demande, avec effarement, si les promoteurs du mouvement breton ne sont pas des fous. Eh ! non, ils ne sont pas fous.

Mais eux, qui appliquaient envers les fous le système de la douceur, se sont vu soudain appliquer le système du Docteur Goudron. Pendant le temps qu'ils leur ont fait passer dans les caves, les déments se sont mis dans la tête qu'ils étaient eux-mêmes des types dans le genre de Richelieu... tenez, comme ça... et ils ont fondé l'Institut de Brêkellimor. Si on leur eut laissé le temps, ils se fussent pris pour les Grands-Electeurs et ils eussent proclamé un Empereur de Bretagne.

Mais les dix vigoureux gaillards sont remontés du sous-sol, et le système de la douceur est abandonné pour le moment. La lance à douche fait son office. Si quelqu'un a le droit de s'en plaindre ce n'est pas à coup sûr le Docteur Goudron.

27-10-12.

Le Furoncle de l'U. R. B.

L'Académie a fonctionné. Il s'agit de cette Académie de trois ou quatre Mastuvus qui, pour essayer de se parer d'un lustre réfractaire, crut pouvoir, impunément, faire resplendir la liste parfaitement terne de ses inventeurs en y intercalant quelques noms honorés dans le monde de la Science, des Lettres et des Arts.

— Hélas ! les porteurs de ces noms, peu flattés d'un hommage de cette valeur, étaient immédia-

tement protestataires. — Il s'agit de cette Académie de Carabiniers d'Offenbach qui arrivent après la bataille pour décerner la principauté des Lettres bretonnes au digne gentilhomme que les poètes ont depuis belle lurette hissé sur le pavois et paré d'hommages qui ne sont pas ramassés au bord du trottoir. Il s'agit de cette Académie des pâturages espagnols qui prétend couronner ou déboulonner des écrivains qui ont fait leurs preuves et qui font d'elle le cas qu'ils font de l'illustre Colin-Tampon.

Deux de mes derniers *Carnets* ont retenu l'attention de cette Académie : celui où je racontais comment m'apparurent en rêve — au fait, était-ce bien en rêve ? — les faux Héritiers d'Arthur, et celui où je relatais le grave accident de chasse qui fit perdre bras et jambes au roi vieillot de Brékellimor.

Je croyais avoir fait deux coups de maître en gravant ces récits au burin pour la postérité. Me serais-je trompé ? Hélas ! voici les notes qui m'ont été décernées par un jury qui se montre affligé d'un rhume de cerveau chronique, car il éternue sur mes *Carnets*, non sans s'y être formellement reconnu :

« *Conseillons à M. Berthou plus de légèreté, plus de grâce. Sa verve a encore une certaine lourdeur.* »

(Dame ! elle n'est pas en tutu citron et en maillet cuisse de nymphe comme ce jury.)

« *Que diable ! les Buttes-Chaumont (mon quartier) ne sont pas loin de la Butte* » (lisez Montmar-

tre. Eh ! le Moulin de la Galette est plus près de la rue Vaneau que des Buttes-Chaumont. Messieurs, vous auriez dû prendre une chaîne d'arpenteur et mesurer la distance avant de cracher en l'air.)

« *Là il apprendra à lancer avec désinvolture, fournis par la pierre du destin, (ceci est souligné : ce doit être profond) les petits cailloux dans notre jardin. Qu'il se défie aussi de l'allégorie. Chez lui cette fée a des airs de vieille sorcière. Il n'a vraiment de l'allure (qui, il ? la fée ? la sorcière ?) que lorsqu'il brandit son glaive qui est en effet le plus terrible des sabres de bois.* »

Je n'ai pas hésité un instant à placer cette critique aussi solide que spirituelle sous les yeux des lecteurs de mes *Carnets*. Il est bon de leur faire entendre les deux sons de cloche. Mais je gage un louis contre un sapèque que les membres du jury de l'Académie du docteur Goudron, pour tout l'or de l'Eldorado, n'inséreraient pas les deux miens articles, dans le Journal Officiel de leur maupiteuse compagnie, à la place où ils ont répandu leur gaité jaune, délayée dans le contenu de leur poche à bile.

C'est qu'on y verrait que précisément j'y fais allusion à tels sabres de bois qui constituent le plus bel ornement fémoral de certains personnages de cauchemar à faciès glabres de vieilles sorcières.

On se fait une idée du mal de chien que s'est donné ce pauvre jury de trompe-la-faim, de

trompe-la-littérature et de trompe-la-gloire pour me tenir sur la sellette.

Et au surplus on comprendra, sans effort, qu'on ait dû requérir d'urgence quatre brancardiers pour transporter dans une clinique un jury moribond aux fins de l'opérer de la plus grave des foulures : la foulure de la rate !

En allant prendre de ses nouvelles j'ai cru comprendre — sérieusement ! — qu'une autre opération chirurgicale presque aussi grave est imminente..... il s'agirait d'opérer le Furoncle de l'U. R. B.

9-11-12.

A propos du Château de Kerjean

I

Les masques tombent comme les feuilles mortes en ces mélancoliques jours d'automne. Dans une allée solitaire qui part de Paris, Rue de Valois, et qui aboutit au château délabré de Kerjean, là-bas au fond du Pays de Léon, il m'est arrivé de heurter du pied un masque immédiatement identifié. Ce masque, je le vis, au courant de l'automne de 1910 sur la figure d'un Normand de Paris. Il lui servait depuis quelques mois pour s'insinuer dans les intimités bretonnes, pour faire des mamours à la Bretagne, cette *koz plac'h*

iaouank, au charme ensorceleur de laquelle nul ne peut résister.

Il s'en servit notamment pour pénétrer chez un certain nombre de Bardes auxquels il se proposait de tirer fort délicatement les vers du nez. C'est ainsi qu'il se fit connaître d'Abalor, de Taldir et de Kaledvoulc'h, votre serviteur. Dieu merci ! les Bardes n'avaient pas grand monde dans le nez à cette époque, tout au plus, deux ministres qui avaient montré pour eux une hostilité née de leur ignorance plutôt que d'une réelle antipathie et une demi-douzaine de membres de l'U. R. B. moins portés à travailler à nos côtés pour la Bretagne qu'à parader devant la porte comme Gugusses.

Les bardes étaient, au demeurant, les meilleurs vivants du monde, ne rêvant — nullement troublés pas les passions politiques — que la réconciliation de tous les Bretons sur le terrain de la Race. Notre curieux l'eut vite constaté.

Quoique le baromètre de l'affection indiquât déjà une baisse sensible de celle des Bardes pour le marquis président de l'U. R. B., qui leur devait son élévation sur le pavois régionaliste, on ne prévoyait pas le cyclone qui allait chavirer à Saint-Renan, aux premiers jours de l'automne de 1911, la barque de M. de l'Estourbeillon.

Remontons de quelques mois en arrière. A la fin de l'année 1909 un bruit souvent répandu se mit à circuler plus sérieusement que jamais : le château de Kerjean allait être mis en vente, c'était irrévocablement décidé. Or depuis plusieurs

années déjà les Bardes caressaient le rêve de la création d'une Ecole Bardique... Nous l'avions située un peu partout : Sur la côte nord de la Bretagne, sur la côte sud, sur un ilot désert, sur un sommet des Montagnes Noires. Mais il était resté beau château en Espagne. Il ne me parut pas impossible d'avoir ce château en Bretagne, en nous rendant acquéreurs de Kerjean. Je savais qu'on en demandait quelque chose comme trois cent mille francs. Ainsi que je l'écrivais à Abalor au début de 1910, une dizaine seulement d'entre nous apportaient-ils chacun trente mille francs, Kerjean était aux Bardes.

Sur ces entrefaites nous sûmes que l'Etat, poursuivant des visées anciennes, engageait des pourparlers avec les propriétaires. Des journaux affirmèrent même que le Ministre des Beaux-Arts se proposait d'y créer un musée régional. Nous fîmes aussitôt le plus beau des rêves. Nous voyions l'Etat nous offrant le Château de Kerjean pour y installer le Collège Bardique à côté du musée.

Avec l'été de 1910, M. Alfred Dehodencq apparut à Concarneau où il lia connaissance avec quelques bardes. Il se flattait de connaître la Bretagne. On ne peut pas dire qu'il ne la connût superficiellement infiniment mieux que beaucoup de ses enfants qui ne l'ont pas encore découverte, car il avait su louvoyer parmi les écueils, funestes à tant d'étrangers, comme un vrai wiking.

Il ne cachait point ses vives sympathies pour l'œuvre du Gorsedd qu'il distinguait fort bien,

disait-il, de celle de l'U. R. B. Il allait précisément publier dans un journal parisien un article sur Kerjean et commencer une campagne de presse pour inciter l'Etat à négocier au plus vite l'achat du château. Le plan d'utilisation de ce domaine qu'il avait vu au ministère des Beaux-Arts, ne le connaissait-il pas à fond comme s'il eut été son œuvre personnelle ? Quoi qu'il en fût, M. Dehodencq affirmait aux Bardes, et à d'autres personnalités celtiques « que le château de Kerjean était tout désigné pour devenir le palais du Bardisme breton et qu'il devait être placé sous la garde du Gorsedd ; qu'il mettrait, lui, toute son influence et tout son talent en œuvre pour atteindre ce résultat. » Reportez-vous au journal *Ar Bobl*, numéro du 10 septembre 1910 : il reflète les impressions des interlocuteurs de M. Dehodencq.

Le désintéressement de M. Dehodencq était d'ailleurs complet. Il connaissait déjà une vingtaine de noms de candidats au poste de conservateur du futur musée. Quant au sien il ne figureait jamais sur la liste. Il me l'affirma à moi-même, sous mon toit, à plusieurs reprises, après sa rentrée à Paris. Son désir n'allait pas plus loin qu'à attacher son nom à la fondation de cette œuvre bretonne.

Comment les Bardes n'eussent-ils pas été reconnaissants à ce Normand si désintéressé ! Je crois qu'ils l'ont été et qu'ils le seraient encore, dans leur naïveté, si... mais n'anticipons pas.

La campagne de M. Dehodencq fut poursuivie, à la grande surprise des Bardes, dans le *Breton*

de Paris, organe de M. Le Fur qui passe pour un agent du Duc d'Orléans.

Cette campagne menée par M. Dehodencq avec beaucoup de vigueur et de talent, puis l'enquête consécutive qu'il ouvrit dans ce journal, remplirent les derniers mois de 1910.

23-11-12.

II

Malgré les escarmouches de Châteauneuf-du-Faou entre les deux partis adverses et irréductibles qui s'étaient formés au sein de l'U. R. B., les Bardes jouissaient encore d'une certaine considération dans l'organe du docteur Le Fur. Preuve : « *Bien sot serait celui qui ferait fi des Bardes!* » Mon Dieu ! comme on a donc été sot depuis cette époque, dans ce journal ! — *et nul ici n'y songe, écrivait le secrétaire de la rédaction dans le numéro du 20 novembre 1910. Ils sont précieux à la cause bretonne ; ils ont conservé la vieille langue des aïeux ; ils vont au peuple ; ils sont actifs et audacieux et méritent la reconnaissance des régionalistes. Les citerai-je ? — (et l'auteur en citait, en effet, quelques-uns avec leurs titres.) — Il faudrait un livre pour parler comme il sied des Bardes Bretons. Je le ferai...*

A l'enquête du « Breton de Paris » les Bardes apportèrent leur part contributive. Elle est d'un certain poids.

Mais le baromètre de l'affection et du respect baissait toujours. L'an de disgrâce 1911 vit le naufrage de l'U. R. B. à Saint-Renan ; la scission

inévitables que j'attendais depuis 1905 se produisirent entre les officiers de son état-major. Arrivèrent aussi les fêtes de Rennes où, à la grande fureur de leurs adversaires, les Bardes n'hésitaient point à se rendre, pour donner une preuve publique de leur loyalisme envers la France.

Ah ! « *le livre qu'il faudrait pour parler comme il sied des Bardes bretons* » ne fut pas écrit par le rédacteur du « Breton de Paris » et il ne le sera jamais. On ne pardonne pas aux Bardes d'avoir sabré les entraves et les licous qu'on tressait en douceur, pour la Pensée bretonne, non plus que d'avoir déchiré les pages d'une Histoire falsifiée. On leur a déclaré une guerre sans merci. Mais les Bardes étaient de taille à se défendre. Ils ont, tels les valeureux Boulgres, culbuté les Turcs de l'U. R. B. et c'est victorieusement et tambour battant qu'ils rentrent dans leur capitale reconquise.

Mais pourquoi faut-il que nous trouvions M. Alfred Dehodencq parmi les Turcs, c'est-à-dire parmi nos ennemis ? Quel mouche du coche a donc piqué cet homme ? Aurait-il partie liée avec la direction de l'U. R. B. et avec celle du « Breton de Paris » ? On pourrait le croire. Ne vient-il pas, en effet, de former une brochure avec les meilleures lignes de ses articles sur Kerjean, et cette brochure n'est-elle pas distribuée par les soins du « Breton de Paris » ? A cela il n'y aurait rien à dire si l'auteur n'avait glissé entre deux lignes une petite perfidie qu'il est de mon devoir de relever : *Et je ne laisserai pas de répéter mon idée en dépit des autans et des Bardes.*

Tiens ! Tiens ! Le 23 octobre 1910 M. Dehodencq écrivait dans le « Breton de Paris » : *Et les Bardes ? ce sont les poètes du terroir. Nés dans le sein de l'U. R. B.* — Ici M. Dehodencq fait erreur ; les Bardes ne sont pas nés au sein de l'U. R. B. mais ils ont fait vivre l'U. R. B. pendant dix ans — *ils travaillent avec elle* — et surtout contre elle, aurait-il dû ajouter — *à refaire une âme nationale à la Bretagne... C'est eux qui ont ouvert la voie, ils sont les ouvriers de la première heure, les précurseurs.* » Ce qui ne l'empêchait pas de dire, en contradiction avec lui-même, que les Bardes vivaient dans « une tour d'ivoire ». Je commence à croire que M. Dehodencq se vantait quand il avançait qu'il connaissait la Bretagne.

Qu'est-ce donc que les bardes ont pu faire à M. Dehodencq ? Que signifie cet : *en dépit des Bardes ?* Veut-il insinuer que les Bardes se sont opposés à la création du Palais breton de Kerjean ? Mais c'est eux qui en ont eu la première idée et ils n'ont jamais cessé d'en poursuivre la réalisation. C'est dans ce palais de rêve que Le Fustec a passé en imagination les derniers temps de sa vie. Sa pensée l'habitait sans cesse, elle le magnifiait, il en faisait le quartier général de son action celtique. Dans le suprême délire où se consumait son puissant cerveau et qui me remplissait d'admiration, de terreur et de pitié, sa voix de commandement en faisait trembler les salles imaginaires. C'est dans ce Palais idéal que la mort est venue terrasser le génie de Léménik (Le Fustec).

J'ai écrit à M. Dehodencq pour lui demander de

m'expliquer sa nouvelle attitude. M. Dehodencq qui, en 1910, arrivait à l'improviste, le soir, à mon domicile, pour se renseigner sur la matière bretonne, n'a pas daigné me répondre. Comment pourrait-il me répondre ?

M. Dehodencq, les Bardes ont pour devise : *La vérité à la face du monde !*

Le 18 novembre, au banquet du *Fureteur Breton*, je faisais une communication au sujet de la coupe offerte par les Gallois à La Villemarqué en 1838. Au cours de cette communication je souhaitais que le Château de Kerjean — *ou un autre lieu* — devint bientôt le Palais du Peuple Breton. Je ne faisais allusion à personne ; mais il suffisait que le nom de Kerjean fut prononcé par un barde en présence des directeurs du « Breton de Paris » et de l'U. R. B. qui se trouvaient à ce banquet, pour jeter ces bons apôtres dans le plus désordonné des affolements. Ils crièrent sans doute aussitôt leur détresse vers leur compère M. Alfred Dehodencq, car celui-ci comprenant qu'un danger menaçait ses combinaisons, rédigea une lettre ouverte à M. Le Fur où, sans qu'il y eut jamais la moindre provocation de ma part, il se permit d'être agressif à mon égard. Son agression s'étend en outre à M. Louis Even, frère de M. Pierre Even, député de Lannion qui intervint l'an dernier avec succès dans le débat parlementaire au sujet de Kerjean. M. Louis Even eut aussi le tort de s'occuper, dans la *Dépêche de Brest*, de l'affectation de Kerjean. Il est évident que les Bretons n'ont pas le droit de s'occuper de Kerjean. Ce

droit est réservée exclusivement au Normand Dehodencq.

Craignant de voir lui échapper le beau château de Corneville, le père Gaspard s'est transformé en épouvantail.

Voilà le régionalisme *breton* tel qu'il est compris dans le camp de MM. Le Fur et de l'Estourbeillon. Je le dénonce aux bons bretons de Bretagne à quelque parti qu'ils appartiennent.

30-11-42.

III

La Viviane

« J'aime à ressasser mon idée. Et je ne laisserai pas de la répéter, en dépit des autans et des bardes, jusqu'à ce que Merlin soit sorti de la forêt de Brocéliande où Viviane le tient enchainé par des liens invisibles. » C'est M. Dehodencq qui parle.

Y aurait-il indiscretion à demander à M. Dehodencq ce qu'il entend par Viviane et Merlin ? Ou cette phrase est vide de sens pour M. Dehodencq et il n'a fait que « ressasser » un lieu commun, passant de génération en génération, d'une plume à une autre plume, ou il a son interprétation toute prête des mythes de Viviane et de Merlin, et alors je l'écoute.

Les trois lignes citées plus haut, sans que M. Dehodencq s'en doute, soulèvent non-seulement la question de Kerjean, mais encore la question bretonne et qui plus est toute la question celtique, car lorsque Merlin, chef des Bardes, aura rompu ses entraves millénaires, le problème celtique sera résolu.

L'Histoire ou, si vous le voulez, la Légende, nous représente Merlin comme le barde du Roi Arthur. Si vraiment Merlin a vécu à l'époque d'Arthur, il est vraisemblable qu'il a été le conseiller intime, l'homme de génie auquel dut sa suprématie le petit chef breton — parti de si bas que sa généalogie nous est restée inconnue — qui devint avec une rapidité foudroyante la plus grande figure bretonne de son temps et le vainqueur des Saxons. Et qui pouvait donc être Merlin sinon le chef de la corporation des intellectuels, le chef du Gorsedd, l'Archidruide lui-même ? On dit que le premier soin d'Arthur, après avoir imposé la paix par la force de son épée, fut de rendre tout son éclat et tous ses privilèges au Gorsedd. L'institution de la Table Ronde n'aurait été autre chose que la restauration et l'exaltation du Bardisme de l'Île de Bretagne. Saint Teilo, Saint Kadok le Sage et Saint Prideri sont cités par une triade comme étant les trois Saints bardes de la Cour d'Arthur.

Un Merlin a-t-il pu vivre au temps d'Arthur et assister plus tard à la fameuse bataille d'Arde-rydd ? Nous ne pouvons l'affirmer dans l'état actuel de nos recherches historiques. Le Merlin

d'Ardudd serait tombé dans un désespoir si violent en voyant les Bretons s'entretuer dans cette lutte fratricide où périt le fils de sa sœur Gwendydd, lutte dont il se reprocha d'avoir été l'une des causes, qu'il alla cacher sa vie et sa douleur dans les profondeurs de la forêt de Kelydon où l'apôtre de la Foi nouvelle — Kentigern ? Kadok ? — le rencontra. Mais qui fera ici le départ entre l'Histoire et la Légende ?

Certains ont pensé que chassé de Grande-Bretagne par le vainqueur Rydec'h-Hael, Merlin se retira en Armorique et que c'est lui qui fut connu chez nous sous le nom de Gwenc'hlan ou Gwiklan, le barde du Méné Bré. Sur le sommet de cette montagne un champ porte encore le nom de Park Gwiklan. Gwenc'hlan ne pourrait-il se décomposer en Gwenn et glan ? Il signifierait littéralement blanc-pur. Or la saie druidique était blanche.

Quoi qu'il en soit, que le Merlin qui nous occupe soit celui de la Cour d'Arthur ou celui de la forêt de Kelydon qui serait celui du Méné Bré, la légende nous le montre comme un druide tardivement converti au Christianisme.

Mais Viviane ? Qui donc est Viviane ? Ici nous ne sommes ni dans l'Histoire ni dans la Légende, mais bien en plein roman. Nynianne — qui est devenu Viviane — apparaît dans *le Roman de Merlin*, œuvre de Robert de Barron, de la fin du douzième siècle. La Villemarqué fait venir Viviane de Chwiblian, mot gallois qui signifie nymphe, sibylle. Or phonétiquement Viviane ne peut

venir de Chwiblian, m'affirme un savant gallois. En Bretagne le mot Wiwianez est encore employé dans le sens de *groac'h*, fée, sorcière ; mais quel rapport peut-il y avoir entre *Wiwianez* et *Viviane* ! Assurément les légendes arthuriennes ont dû rayonner de Bretagne sur la France. Quoi qu'il en soit, puisque Merlin et Viviane sont devenus inséparables et que Viviane ne tient plus, comme dans le roman du moyen-âge la place de Gwendydd, sœur de Merlin, que peut donc cacher pour nous le mythe de Viviane ?

Nous voyons donner continuellement de ces deux personnages les interprétations les plus fantaisistes, non seulement par les étrangers, comme M. Dehodencq, mais par les Bretons eux-mêmes.

On a fait de Viviane des peintures enchantées ; il ne m'appartient pas de les critiquer puisqu'il est admis que Merlin lui-même fut incapable de résister aux charmes de son amante, qu'il lui révéla toute sa science bardique et que n'ayant plus de secrets pour elle, il tomba sous ses enchantements. Je recommande à mes lecteurs la leçon qui se dégage de cette allégorie.

Mais qui donc est Viviane ?

Sans doute a-t-elle vieilli pendant que Merlin dormait : la barbe pousse parfois au menton des bonnes fées et des sibylles. Je l'ai souvente fois aperçue sous les traits les plus divers. Tantôt elle prend les traits moustachus d'un ministre de la République — elle prit bien ceux d'un Duc de Chaulnes — tantôt ceux moins pileux d'un

Prélat, tantôt ceux de fonctionnaires étrangers pour qui notre âme reste une énigme, tantôt ceux de hors-venus métissés, en mal de cabotage, tantôt ceux de M. Alfred Déhodencq — charmante nymphe ! — tous ennemis plus ou moins conscients de notre langue, de notre esprit et de notre indomptable amour de la Liberté.

Pour moi Viviane, entité double, personnifie les Deux Romes triomphantes.

Le vieux Druide Merlin c'est l'esprit de la Race, Viviane c'est l'Esprit de la Conquête.

Ah ! quand Merlin sortira de Brocéliande !....

7-12-12.

IV

1. — Sur la rive d'un gave pyrénéen, la Viviane du Breton de Paris chantait ainsi :

« Le Breton de Paris distribue à ses abonnés
« qui en font la demande, une brochure où j'ai
« concentré toute l'essence des articles publiés il
« y a trois ans (*erreur, il y a deux ans*) sur l'é-
« mouvante et toujours présente question de Ker-
« jean. Abonnés et lecteurs l'ont à l'envi, récla-
« mée. On le sait, et si je le rappelle, c'est seule-
« ment parce qu'il se produit ceci d'inouï que l'un
« de ceux qui s'y sont le plus empressés a pris
« prétexte de cette brochure (*non pas de la bro-
« chure, mais d'une perfide insinuation qui s'y
« trouve*) pour se livrer sur son auteur à une
« inqualifiable et sordide agression.

« Depuis les premiers jours de décembre, dans
« un journal breton, le grand druide qui se pare du
« pseudonyme de Kaledvoulc'h — ce qui n'est
« pas précisément un nom propre — (le nom de
« l'épée d'Arthur est, pour le moins, aussi propre
« que *Dehodencq*) vomit sur mon compte et sur
« le compte de ceux dont je m'honore d'avoir été
« le collaborateur dans une œuvre admirable de
« résurrection nationale (!) les propos les plus
« vils, les insinuations les plus perfides, les fami-
« liarités les plus outrageantes.

« Je n'ai pas le temps de répondre comme il
« siérait. Je suis absent de Paris, isolé au pied
« des lointaines Pyrénées dont les gaves sont
« lents à m'apporter tout ce flux alvin. Mais il
« aurait tort de croire que je le perds de vue. Ses
« Kaledvoulcheries auront une suite au prochain
« numéro. Et bien ! quand il aura cessé de mon-
« trer ce qu'il a dans le ventre, j'entreprendrai
« de débarder, sans plus tarder, ce barde indigne.
« C'est tout ce que je voulais dire aujourd'hui. Et
« cela rien au monde ne pourra faire que je ne
« l'aie dit. »

Ainsi chantait, au bord d'un gave pyrénéen, la Viviane du Breton de Paris.

Les lecteurs savent de quoi il s'agit. M. Dehodencq insinue dans sa brochure, que les Bardes se sont opposés à « une œuvre de résurrection nationale » qu'il poursuivait à Kerjean Première agression ; j'adressai immédiatement à M. Dehodencq une demande d'éclaircissements fort polie. Pas de réponse.

Dans le numéro du *Breton de Paris* du 1^{er} décembre, il publie une *lettre ouverte* dont les termes sont blessants pour moi et pour d'autres bretons qui nous intéressons à Kerjean — mais blessants pour moi surtout. Deuxième agression.

Or ni par moi, ni par aucun barde, que je sache, M. Dehodencq ne fut jamais attaqué. Il fut cordialement reçu en 1910, en Bretagne chez plusieurs bardes, et chez moi-même à Paris ! Alors comment justifier une telle attitude ?

Mon premier « Carnet » sur Kerjean est du 1^{er} Décembre, j'y renvoie mes lecteurs. Ils n'y trouveront rien d'outrageant ; il est plutôt louangeur pour M. Dehodencq. Il est juste. Mon Carnet du 7 décembre, encore qu'il ait été écrit après la deuxième agression de M. Dehodencq, reste dans les limites de la correction. Enfin comparez maintenant mon Carnet du 14 décembre, d'une tenue strictement littéraire, au factum maculé d'ordures que je copie dans le *Breton de Paris* du 15 Décembre et que je reproduis en tête de ce Carnet même, et dites-moi de la part de qui est venue « la sordide agression ».

Il a plu à M. Dehodencq de m'attaquer le premier et j'en suis encore à me demander pourquoi ; mais il lui déplait souverainement que je me défende et que je défende les Bardes qui sont mes frères et mes enfants — je n'en n'ai pas d'autres ! — Que ne restait-il correct ? Nous l'étions à son égard.

M. Dehodencq avec une fougue de conquérant veut « entreprendre de me débarder ». A son aise !

qu'il essaie ! Il veut savoir « ce que j'ai dans le ventre ». Il y en a d'autres qui voudraient aussi le savoir. Eh ! bien, M. Dehodencq, si pressé soit-il, sera dans la nécessité de patienter..... comme les autres.

D'aucuns s'étonnent de voir s'éterniser des polémiques où se dépensent des efforts dont la Bretagne ne saurait profiter. Est-il bien certain que la Bretagne ne profite pas de ces efforts ? La Bretagne avait trop habitué les profiteurs de la conquête à la considérer comme une nation vaincue. Ils trouvent aujourd'hui devant eux une Bretagne debout et des soldats qui mettent leur conscience au-dessus de leur estomac. Ces étrangers n'en reviennent pas. Comment ! un Breton est capable d'autre chose que de se laisser insulter ! d'autre chose que de souffrir et de mourir pour la France ! Il peut encore oser briser le joug !

S'il m'arrive, parfois, d'employer dans mes polémiques forcées des traits qui pénètrent, les blessés intelligents savent être les premiers à se considérer comme touchés par des traits d'esprit et non par des grossièretés indignes d'un écrivain qui se respecte. J'en appelle à tous mes lecteurs fidèles. Je vise à conserver toujours une tenue irréprochable — et je n'attaque jamais le premier. — Cela me permet aujourd'hui de considérer de très haut l'agresseur rageur qui cherche à m'éclabousser avec des projectiles qui s'effritent dans sa main.

Les campagnes contre les Bardes se succèdent

aux campagnes. C'est la meilleure preuve que leur œuvre est bonne. Dieu soit loué ! le Bardisme reste irréductible ! D'autres puissances que les petites Impuissances du jour ont vainement juré sa destruction.

Quand vous avez entendu le Romain, le Saxon, le Frank, le Normand crier à « l'indignité » d'un Barde, vous pouvez être sûr que ce barde a mis tout son zèle, toute son abnégation, pour défendre les intérêts de sa race.

Le barde ne cherche pas à se pousser en jouant des coudes, parmi ses petits contemporains, il n'est pas un arriviste : il ne vise qu'à rester digne de ses grands morts en marchant fidèlement dans la voie qu'ils lui ont indiquée.

14-12-12.

V

Je viens d'être salement engueulé par un « débardeur. » — Je vous prie de remarquer que si j'emploie le terme « engueulé » qui ne figurait pas jusqu'ici dans mon vocabulaire, c'est qu'il vient d'être introduit officiellement dans la langue française par l'Académie, par la vraie, non pas par celle des Fumistes de Redon, et aussi parce que ce mot fait incomparablement image en la circonstance. — Vous savez que j'étais, depuis un mois, sous la damoclésienne menace d'être « débardé ». Eh bien ! c'est chose faite. L'opération est relatée tout au long dans deux colonnes du *Faux Breton de Sodome*. Je voudrais que vous

puissiez, pour votre édification, en vous bouchant les narines, jeter un coup d'œil sur le numéro du *Faux-Breton de Sodome* où s'étale cette maitresse engueulade comme une trace de limace sur une feuille de chou. Mais peut-être, et c'est mon plus ardent désir, ce numéro là arrivera-t-il directement, ou indirectement jusqu'à vous, car, pour compléter mon « débarbage » il doit être fait de cette littérature de portefaix un tirage décuple. C'est dans les habitudes de la Maison : chaque fois que le Grand Druide ou les Bardes y sont eng..... décidément j'ai du mal à me faire à ce gros mot — chaque fois qu'on m'y..... — eh bien j'y suis forcé, l'Académie a eu raison : il n'y avait pas d'autre mot — chaque fois, dis-je, que mes amis et moi nous y sommes engueulés, nous recevons gratis par la poste, un exemplaire du *Faux-Breton de Sodome*. L'autre jour quand j'ai été menacé de débarbage, j'en ai même reçu dix. Quel débordement de bave ! En revanche, quand j'ai la faiblesse de vouloir faire entendre raison dans cet Etablissement, je trouve porte close. Il est vrai que si j'y tenais beaucoup je pourrais me faire ouvrir au nom de la Loi.

Comme vous le voyez on a de jolies mœurs au *Faux-Breton de Sodome*, mœurs de débardeurs, me direz-vous. Evidemment ; tout ceci n'a rien de commun avec la littérature, ni avec le journalisme.

Les métèques et les métis qui s'imaginent qu'il suffit d'endosser un costume breton pour être breton *penn-kil-ha-troad* ; les plagiaires, qui, incapables d'avoir une idée personnelle, s'empa-

rent journallement sans pudeur, des idées d'autrui ; les acéphales et les amorphes qui se bombardent académiciens, alors qu'ils n'ont pas même l'ombre d'une œuvre à présenter au public, les coucous qui couchent dans un nid qu'ils n'ont pas construit ; les débardeurs, au sens propre comme au sens figuré du mot, ceux du Quai et ceux du Moulin de la Galette ; les virtuoses du Mirliton se persuadent volontiers qu'une engueulade de poissarde est amplement suffisante pour salir irrémédiablement une vie d'honneur et supprimer une œuvre de trente années de labeur ininterrompu.

Pauvres inconscients du *Faux-Breton de Sodome*, vous vous illusionnez. Votre ruisseau de fange, quand je le vois venir, en serpentant au hasard des creux et des bosses de la route, il me suffit, pour le franchir, d'ouvrir le compas de mes jambes.

Les invectives de vos débardeurs ne peuvent rien ni contre le Grand Druide, ni contre l'honorable citoyen que je suis. Quant à mon œuvre bretonne on n'ira pas vous demander avis quand l'heure sera venue de la juger.

Ma vie est pure et sans tâche et je vous défie d'y découvrir une tare. La boue que vous jetez en l'air vous retombera sur le nez.

Tout de même, l'Ingénieur peut avoir quelque fierté à voir fumer tant d'usines sur le sol de France, tant de vaisseaux sur les mers dont il a si largement contribué à combiner les rouages compliqués. Le Grand Druide de Bretagne peut

être satisfait en voyant s'amonceler sur sa table tant de lettres de félicitations venant de France, de Belgique, de Grande-Bretagne, d'Italie, de Bretagne, toutes exprimant une foi profonde en la renaissance celtique. Celui qui a écrit dix volumes, sans être pour cela ni Officier d'Académie, ni même simple membre de l'Institut de Redon, a parfois quelque joie d'artiste à parcourir de nouveau le pays de rêve qu'il a imaginé dans sa jeunesse. Celui qui a conscience d'avoir extirpé tant de mauvaises herbes du champ où poussait si péniblement la moisson de Breiz-Izel et de les avoir jetées, en tas, dans un coin, pour y être impitoyablement brûlées, éprouve quelque contentement à lire la lettre que je reçois d'un éminent esprit breton, et de laquelle je détache ce passage :

« Que l'an 1913 concoure à la réalisation du
« magnifique idéal que vous avez conçu, pour
« notre Bretagne et sa noble race ! Puisse votre
« santé vous permettre longtemps encore de
« poursuivre avec la même vaillance votre grande
« tâche malgré les déboires passagers et les
« rancœurs inévitables ! Chaque jour, heureusement,
« quelques obstacles sont franchis ;
« j'ai conscience que l'ère d'enfantement, l'ère
« difficile et ingrate s'achève. Grâce à vous et
« à la vaillante phalange qui vous suit, la
« clarté se fait dans les esprits même prévenus.
« Le temps qui a fait tant de ruines chez nous,
« devient notre précieux auxiliaire. 1913, soyez-
« en persuadé, marquera dans votre œuvre de
« renaissance une étape importante. »

N'est-ce pas, mes chers Bretons, qu'il m'est permis de mépriser les mensonges et les grossièretés des débardeurs du *Faux Breton* qui s'inspire à Sodome ?

« *La clarté se fait dans les esprits* ». Parbleu ! mon éminent correspondant n'a pas été le seul à le constater. S'il peut s'en réjouir, lui, pur breton, les hors-venus s'en désolent et ne peuvent nous le pardonner — non plus que d'avoir arraché leur masque.

Pauvres petits débardeurs ! votre prose canaillement montmartroise vous reste pour compte. Vous n'éteindrez pas le flambeau que nous avons allumé et vous n'étoufferez plus la vérité. *Argwir eneb ar bed !*

Alors, il est donc vrai que j'ai été « débardé » ! C'est étonnant comme cela ne m'a aucunement changé.

4-1-13.

VI

Le Débardeur

Je ne tiens nullement à entamer ni à perpétuer des polémiques où ma seule personnalité entretrait en cause ; mais quand ces polémiques se rattachent à des questions qu'il est intéressant de traiter au point de vue breton je me crois

obligé de les prolonger parfois pour en tirer quelque utile enseignement.

Bien des fois et pour cette raison seulement, j'ai cru devoir répondre à des attaques, parfaitement négligeables en ce qui me concernait personnellement, tandis que j'ai dédaigné d'en relever d'autres plus graves, parce que la cause que je défends n'en pouvait tirer aucun profit.

Peu m'importe que le débardeur normand spécialement embauché par le docteur X... ou par le marquis Y... pour m'injurier dans leur *Faux-Breton de Sodome* m'affuble des épithètes — qui ne sont même pas spirituelles — de petit tatou, de tardigrade, de vilain matou, de carabosse et qui s'appliquent physiquement si bien à ses patrons. Cela ne tire pas à conséquence : Cela ne prouve rien. Tout le monde d'ailleurs ne peut être un Chérubin, un Adonis, un don Juan : M. Dehodencq ne s'est donc pas vu ! Quand ce même Normand affirme que les Bardes furent des traîtres à Saint-Renan, on peut sourire et passer outre, car il est désormais de notoriété publique que les bons Bretons, Bardes et non Bardes, qui débarquèrent à St-Renan, le docteur X... et le marquis Y..., loin d'être des traîtres à la Bretagne, furent au contraire les dignes défenseurs de l'esprit de leur race contre l'esprit de contrebande.

Mais quand je trouve des énormités comme celle-ci dans un journal qui prétend à diriger le mouvement breton, il est de mon devoir de les signaler :

« Il est parfaitement exact que je suis Normand
« — c'est le débardeur qui parle — Breton d'ail-
« leurs je le suis également. Tous les Français
« sont naturellement un peu bretons. Le citoyen
« de la grande patrie l'est aussi de chacune des
« petites patries qui la composent. » Et le fin
Normand avec tout l'esprit montmartrois qui le
caractérise, ajoute :

« Il faut être Druide et s'amuser encore aux
« sacrifices humains (!!!) pour ne pas comprendre
« ce syllogisme simple. »

Si c'est avec du syllogisme de cet acabit que
le *Faux-Breton de Sodome* se propose de créer
une mentalité régionale, je lui adresse tous mes
compliments. Ce syllogisme est un narcotique.

La France, en tant que nation, comprend plu-
sieurs groupements ethniques ; il y en a d'ori-
gine celtique ; il y en a aussi d'origines fort
différentes. Devant la Loi, sont citoyens, au
même titre, le normand, le breton, le gascon, le
corse, le provençal, le lorrain, l'auvergnat, etc.
Que dis-je ? le nègre des Antilles est aussi français
que le normand : demandez-lui si ce n'est pas
vrai. Un jour ou l'autre on versera également,
dans la concitoyenneté de « la grande patrie
française » malgaches, tonkinois, marocains
pour achever de colorier, à la russe, la bonne
salade française. Tous citoyens de « la grande
patrie » ! Et enfin, un jour n'est-ce pas, toutes les
grandes patries se fondront dans la grande patrie
universelle. Ce qui ne veut pas dire — j'aime à
le croire — qu'il y aura eu fusion des races, ou

que les races auront sacrifié leurs droits sur
l'autel de la Nation.

Mais de grâce, que devient dans tout ceci le
régionalisme breton que prétend instaurer cer-
tain marquis ?

Ne nous payons pas de mots. « Citoyen de la
grande patrie ! » Traduisez donc cela en breton.
Y arriverez-vous ? Non. Eh bien ! qu'est-ce que
cela veut dire ? Avantage précieux de connaître
la langue bretonne, simple, loyale, qui ramène
tout à sa valeur exacte ! Passez-moi donc au
crible de cette langue précise tous les vocables
flous et grandiloquents avec lesquels on prétend
faire « marcher » les bretons comme on fait mar-
cher les parisiens et autres nègres français qui
n'ont plus ni traditions, ni langue, ni esprit racial.

Ainsi, parce que la loi confère au breton et au
nègre martiniquais le même droit de vote, le
nègre est un breton et le breton est un nègre !
Assurément un druide ne saurait comprendre ce
syllogisme normand... ou nègre et je veux espérer
qu'un breton ne le comprendra jamais.

C'est grâce à la propagation de semblables
syllogismes que tant de métèques s'implantent
partout, moissonnent le blé et corrompent l'esprit
des peuples assez simples pour les adopter.

Démasquons, démasquons, démasquons.

Plusieurs de mes amis m'informent qu'on leur
fait le service gratuit du *Breton de Sodome*
chaque fois que j'y suis injurié.

J'apprécie la délicatesse du procédé. D'autres
l'apprécient de même. Exemple :

« Mon cher Kaledvoulc'h, je viens de recevoir un n° du *Breton de Paris* que M. le D^r, sans doute, me fait adresser. J'y lis l'article à la fois imbécile et grossier de Z... vous concernant. Toutes mes félicitations, à vous qui êtes assez bon breton pour provoquer ces ignobles déjections chez les ennemis de notre race. Faut-il tout de même qu'ils se sentent crouler pour recourir à d'aussi bas expédients ! Si seulement cette réponse à vos soi-disant attaques était spirituelle ! Elle est platement imbécile et c'est tout. Enrage-t-il tout de même de se sentir démasqué ! Au fond cela ne fera tort qu'à lui-même et quand on comparera le ton des deux polémiques on saura bien voir où est l'homme honorable et respectable. Je vous renouvelle, en terminant, mes félicitations les plus sincères et vous déclare que je suis vraiment jaloux de vous. J'espère pouvoir entrer aussi prochainement dans la mêlée et alors... »

Alors ? alors, mon cher ami, nous dirons encore et toujours :

« Paix aux hommes de bonne volonté ! »

Mais quand vous verrez un vol de corbeaux s'abattre sur vos champs, quand vous saurez que renards, fouines et rats opèrent dans la nuit, il ne faudra pas vous gêner. Allez-y donc : ça c'est la bonne tradition.

10-1-13.

Travaillons pour le Roi de Prusse

Il arrive annuellement une époque où les Provinces de France, ces Princesses aux frais desquelles tant de gens se promènent et se nourrissent, il arrive une époque où ces vieilles princesses dépossédées font figure de mendiante. C'est quand vient devant la Chambre la discussion du Budget.

La lecture du *Journal Officiel* est alors pleine d'enseignements. Malheureusement le peuple qui pourrait en tirer tant de profit, n'a guère de loisirs pour lire ces multiples feuilles où sont reproduites, minutieusement, les paroles officiellement prononcées par ses dévoués représentants.

Le décentralisateur trouve tout au long de ces colonnes prolixes, d'innombrables preuves attestant la justesse de ses revendications. Les débats relatifs aux chapitres intéressant la vie provinciale sont des plus édifiants. On voit, à tour de rôle, nos députés régionaux venir exposer les doléances de leurs mandants contre les abus résultant de lois difficilement applicables dans la pratique, ou vexatoires, ou insuffisantes, ou mal interprétées et tâchant à forcer le Fisc, cet Ogre, à rendre gorge.

On a l'impression de pauvres diables de fermiers, quasiment réduits à la misère, sinon à la mendicité, par la rapacité de leur propriétaire et venant supplier humblement ce dernier de réduire

leurs charges, de leur accorder une indemnité à cause de tel fléau subi; de relever un pan de muraille écroulée; de refaire une toiture au-dessus de la récolte compromise; de percer une porte pour avoir plus d'air et de lumière; de clôturer telle pièce de terre ouverte aux déprédations des animaux errants; d'autoriser l'abattage d'une demi-douzaine d'arbres pour la construction d'une grange; d'ouvrir une route indispensable pour les charrois; que sais-je encore?

D'aucuns rappellent des promesses déjà anciennes arrachées à l'Ogre-père et oubliées par l'Ogre-fils.

Si celui-ci donne satisfaction, tout en rechignant, à tel fermier, il n'y a pas de raison pour qu'il ne l'accorde pas au voisin qui s'en autorise pour devenir plus pressant. L'éloquence et la ténacité ont parfois raison de l'indifférence et de la dureté du maître. Mais si le solliciteur n'a pas la langue bien pendue, le propriétaire malin s'en tire avec de belles promesses. Ce n'est certes pas toujours à son bénéfice bien compris, car, si l'année suivante il lui arrive d'aller faire là-bas le tour du propriétaire, il n'est pas rare qu'il ait à se frayer un passage à travers des ruines. Hélas! les Provinces de France ne sont plus que de belles ruines.

On a l'impression, dis-je, que nos propriétaires, c'est-à-dire nos gouvernants, ont autre chose à faire qu'à écouter longuement des réclamations, fussent-elles justes. Nos ministres, malgré tout leur bon vouloir, subissent un ordre de choses

qu'ils n'ont pas créé. On a surtout l'impression que les charges des contribuables pourraient être considérablement réduites sans que la marche des services publics en fût nullement compromise, à la condition de décentraliser les services; que les trop lourds sacrifices acceptés sont généralement inutiles; que le contrôle des dépenses est rendu impossible par la multiplicité des rouages d'une administration extrêmement lointaine, machine énorme que toute l'huile d'or du Pactole est insuffisante à lubrifier, qui grippe et grince sans cesse.

On a l'impression que notre propriétaire, je veux toujours dire l'Etat centralisateur, est beaucoup trop renté, qu'il ne peut évaluer l'énormité de sa fortune, ni en faire un judicieux usage; qu'il ignore l'emploi qu'en font une armée d'intendants occupés à rafler les économies des travailleurs pour entretenir un fastueux train de maison dont il serait vain de vouloir réfréner les gaspillages.

En principe l'Etat n'a-t-il pas la prétention de nous emprunter pour nous rendre, c'est-à-dire pour faire nos affaires? Hélas! cette prétention ne se justifie guère. Nous ferions beaucoup mieux nos affaires nous-mêmes. Il faut assister au débat de la Chambre ou en lire les comptes rendus, in-extenso, dans l'*Officiel*, pour avoir une idée de l'inutilité de tant de sacrifices imposés aux Provinces. La France travaille peu pour elle-même, mais elle travaille énormément pour le roi de Prusse. Que de travaux nécessaires telle

province n'entreprendrait-elle pas, si elle avait la libre gestion de ses finances et qui sont renvoyés aux calendes grecques par le Tout-Puissant et Tout-Impuissant Etat collectiviste !

Presse tes pommes, honnête cultivateur : voici l'automne. Mets dans tes barriques le soleil liquide. Quand viendra le printemps soutire le jus divin dans tes fûts neufs et expédie à Paris la belle liqueur d'or. Ton maître ne doit-il pas te rembourser à l'automne prochain ? Or l'automne est revenu et tes fûts sont aussi de retour en gare. Que t'apportent-ils de la capitale ? Rien, un bouquet de vinaigre, tout au plus.

Oui, on a bien l'impression que le Système est néfaste, quand on lit attentivement les Débats annuels sur le Budget. Mais personne n'a le courage de dénoncer le mal, ni ceux qui profitent du Système — je ne dis pas du Régime — ils sont nombreux ; ni ceux qui en pâtissent, ils sont légion. Il continuera de fonctionner, tant bien que mal, jusqu'au jour où il aura fini de dévorer la France.

21-12-12.

Son Altesse le Prince de Franconie

Ah ! par exemple ! elle est bien bonne ! Je viens de recevoir une carte postale illustrée. Elle m'arrive de Bretagne avec des souhaits de bonne année. Cette carte postale représente un person-

nage très distingué. Où diable l'ai-je donc déjà vu ?

Par ma foi c'est un homme superbe, d'une taille qui semble au-dessus de la moyenne. Les deux pieds d'équerre, les jambes guêtrées ; bragou-bras correctement plissé. Ceinture de cuir à large boucle sur le gilet brodé et la main gauche sur la ceinture, selon la règle. Vu de dos, le chupen serait peut-être un peu court, mais il est vu de devant, si peu ! Bras droit le long du corps, le tok plat enrubanné pendu à la main. Figure souriante : noblesse, aisance. Quel est donc ce superbe breton ? Deux lignes malicieusement biffées d'un trait de plume, excitent ma curiosité sans la satisfaire. Où diable ai-je donc rencontré ce magnifique personnage ?

Ah ! j'y suis. L'été dernier j'eus la bonne fortune d'assister à la Kermesse des Filets Verts et du Breton de Babylone, laquelle se tenait à la Pelote euskarienne, sur le territoire de Fouilly. — Pourquoi d'ailleurs « kermesse » et non pas « pardon » ! mystère. — Au tourniquet je fus reçu par quelques messieurs auxquels un flambant costume breton m'incitait à tendre une main bretonne mais envers lesquels leur distinction babylonienne m'imposait une réserve pleine de prudence. Comme le breton est ma langue maternelle et que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer dans la langue babylonienne, c'est en breton que je m'informai près de ces messieurs distingués du prix de l'entrée.

L'habit ne fait pas le moine, prétend la sagesse

des nations. En tout cas l'habit breton pare joliment le babylonien s'il n'en fait pas un breton pour de bon. Le fait est que ma question plongea ces multicolores déguisés en une grave perplexité et que l'ayant renouvelée, ils se crurent obligés de me tourner les talons et de chercher une occupation infiniment absorbante qui les dispensât de me répondre.

Je n'ai pas l'intention de donner un deuxième compte rendu de cette fête « charmante » quoique celui que j'en ai déjà donné ait laissé dans une obscurité voulue des détails extrêmement savoureux — aussi savoureux que l'andouille de Guémené.

Eh bien ! j'y suis : le superbe personnage de la carte postale est un de ceux qui prirent la poudre d'escampette en entendant ma question bretonne à la Kermesse de la Pelote euskarienne.

Hélas ! pourquoi faut-il que mon correspondant ait cru devoir passer deux traits de plume, là, à côté du pied droit, effaçant une précieuse légende ! Faut-il qu'à jamais j'ignore son nom, sa naissance ! Comment trouver désormais le mot de l'énigme ? Ce n'est pourtant pas le roi de Brékellimor ; il est trop jeune et son regard est si doux ! Ce n'est pas non plus Reuzatrubuilh, le sorcier : il est trop beau ! Serait-ce un membre de l'Astutud ? aucune épée ne pend à sa ceinture.

Euréka ! Je lis en travers de la carte : « Tout ce qui est national est nôtre. » Et c'est signé : PHILIPPE.

Philippe ? Mon correspondant ne s'appelle pas Philippe. Alors Philippe qui ? « Tout ce qui est

national est nôtre. » Mais c'est là du style de roi ! C'est un commentaire du fameux : l'Etat c'est moi. Ah ! grand Dieu ! votre lumière m'éblouit, J'allais commettre un crime de lèse-majesté ! Au moins ne l'ai-je pas encore consommé ? C'est Monseigneur le Prince de Franconie en personne et en Breton. Comment ! c'est donc lui qui était de garde l'été dernier au tourniquet de la Pelote euskarienne ! Et la loi qui condamne les Préten-dants à l'exil et leur interdit le territoire de Franconie ! Il l'avait donc impunément violée en passant la frontière ? Grâce à ce costume breton, parbleu ! Encore un bon tour de cet impayable sorcier de Reuzatrubuilh. Il vous transforme si facilement un costume breton en passe-partout, un homme de lettres en débardeur, un barde en paria, un représentant du peuple en charcutier ! Grâce aux mille et un costumes bretons qu'il fait tenir dans le sac de ses accessoires, il peut faire d'un congrès de nègres une tumultueuse réunion bretonne.

Enfin je constate simplement que voilà le costume breton devenu le costume officiel de la Cour de Franconie.

Tout de même, humbles Bretons, mes frères, nous n'aurons plus de honte à porter le costume national quand il est si fièrement porté et réhabilité par le.... Roy.

La peine de mort

Chaque matin, le petit employé ponctuel, l'ouvrier gouailleur, le bourgeois satisfait, l'apache blasé, le concierge redoutable se repaissent du récit détaillé de l'assassinat de la veille, copieusement servi à chacun par son quotidien préféré.

Il semble que le cours de la chair humaine soit bien avili sur le marché français, si l'on en juge par le nombre des consommateurs — je parle de Messieurs les assassins. — En tant que consommateurs, les criminels sont légion ; en tant que payeurs, suivant la loi du talion, ils sont plutôt rares. Pour cent assassinats, commis dans les conditions les plus atroces, combien de règlements de comptes, au jour naissant, sur le comptoir de M. le Bourreau ?

Si les adversaires de la peine de mort ne sont pas satisfaits, ils sont difficiles. Pour un oui, pour un non, la femme révolvérise son mari, le mari précipite sa femme par la fenêtre, et on les acquitte. Pour quelques sous, l'intéressant saute-ruisseau à peine libéré du biberon, met en capilotade le crâne de sa patronne et, pour le plaisir de se faire la main, le jeune apache pommadé surine le premier passant. C'est charmant. Il ne manque plus que de voir des étals de chair humaine — Mais qui peut affirmer qu'il n'y en a pas ?

Lorsque, de loin en loin, le couperet de M. Deibler consent à obéir aux lois de la pesanteur, ses fidèles partisans sont unanimes dans leur respiration soulagée et déclarent que le coupable a payé sa dette à la Société. Et tout est dit.

C'est vraiment beau de vivre au sein d'une nation civilisée ! Si la Bureaucratie omnipotente est pleine de tracasseries pour les citoyens honnêtes et inoffensifs, la Justice — il ne vous servira pas de le nier — est pleine de mansuétude pour la multitude bigarrée des sympathiques délinquants. La Justice ? Elle me fait l'effet de fonctionner mécaniquement, sauf votre respect, comme une Pompe. Supposons une pompe qui aspire dans la rue, et refoule à une certaine hauteur, ou ce qui revient au même, dans un réservoir sous pression.

Si, ayant greffé une soupape de retour d'eau à l'origine du tuyau de refoulement et ayant raccordé son évacuation au tuyau d'aspiration, vous desserrez la soupape, il est certain que le liquide aspiré ne montera que peu, ou pas du tout, dans le réservoir de refoulement. C'est toujours le même liquide qui s'amusera à passer dans l'appareil.

C'est ainsi qu'ayant accompli certaines formalités judiciaires à travers les clapets de la Pompe nos sympathiques délinquants se retrouvent bientôt sur le pavé. Dieu ! que ce doit donc être amusant ce Jeu de la Pompe au Palais de Justice ! Il ne faut pas évidemment s'imaginer qu'on tient à en faire un jeu moralisateur. A quoi bon ? Tout

va pour le mieux, comme ça, le long des jours : les honoraires pleuvent, les appointements tombent, les vacances arrivent dare dare. Tout est vraiment parfait, sauf pour ceux — fort rares, à la vérité — qui, on ne sait trop comment, n'ont pas passé à travers la soupape de décharge et sont arrivés dans le réservoir sous pression — où l'on est d'ailleurs, vous le savez, dans le dernier confortable.

Je me souviens encore du sinistre quatuor des bandits de Béthune. Ils payèrent leur dette, selon la formule consacrée. Mais parlons-en donc un peu sérieusement.

Et puisqu'il s'agit de dette, entre nous, la société, de son côté, avait-elle aussi payé sa dette à ces quatre sinistres bandits ? Ah ! vous vous récriez Messieurs les bourgeois ? La dette de la Société envers des assassins ? Parfaitement. Car, pour paradoxal que cela vous paraisse, la Société contracte une dette envers le misérable, le jour où elle le condamne à la peine capitale. Ne se doit-elle pas de réveiller sa conscience et de le réconcilier avec elle-même ? Or les quatre têtes de Béthune tombèrent, comme d'autres tomberont encore, par ci par là, et la mentalité des condamnés restera, jusqu'à l'heure finale, une mentalité de criminel.

Voici deux mille ans, alors que la fameuse civilisation romaine sur laquelle nous calquons servilement la nôtre, comme des enfants, n'avait pas encore étouffé la civilisation celtique, il y avait aussi chez nos ancêtres des criminels et des

condamnés à mort. Les sacrifices humains que, sur la foi d'ignares copistes ou de calomniateurs patentés, nos ennemis ont reprochés aux sages Druides, étaient-ils autre chose que des exécutions de criminels ? Il semble, en vérité, qu'un mot d'ordre ait été transmis, depuis la conquête romaine, pour présenter comme des barbares sanguinaires les vrais civilisateurs de l'Occident, auxquels Rome, et la Grèce elle-même, auraient dû payer le tribut d'une reconnaissance éternelle.

Tout dernièrement un scribe normand m'accusait bien, moi — oui, au vingtième siècle ! en qualité de Druides, de m'amuser encore aux sacrifices humains. Nous pouvons rire de cette ineptie, cependant elle a juste autant de valeur que la phrase de César dont on a tiré parti contre les Druides gaulois.

Les législateurs de nos pères étaient des philosophes très éclairés, dignes de servir de modèles à nos honorables faiseurs de lois et à nos honorables magistrats chargés de les appliquer. Les Druides se seraient bien gardés de sacrifier un criminel sans l'avoir réconcilié avec sa propre conscience et avec la Société. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et c'est pour cela qu'ils accordaient cinq années de répit à tout condamné à mort pour lui donner le temps de s'amender. Conscient enfin de son indignité, le coupable, rejeté hors de la communion nationale, venait de lui-même réclamer le châtement comme une faveur suprême — le voilà le sacrifice volontaire — qui pourrait lui procurer le

moyen de progresser vers le Gwenved et d'éviter une régression vers Announ.

Quelques heures avant leur exécution, les quatre criminels de Béthune jouaient aux cartes bruyamment, se disputaient, se battaient avec leurs gardiens, chantaient joyeusement, escomptant la clémence présidentielle et sans doute une évacion du bagne, qui les eut mis à même de reprendre le cours de leurs forfaits. Singulière attitude dont il faut bien faire remonter à la Société la lourde responsabilité !

A l'aube du jour fatal ils furent saisis d'une frousse intense et, si l'on en croit les journaux, ce n'est pas avec des mots de résignation et d'espoir qu'ils franchirent le seuil de l'inconnu.

Voilà donc où nous en sommes après vingt siècles de civilisation romaine et vingt siècles de christianisme !

Si dans les abattoirs municipaux une collectivité de gens dits civilisés peut s'arroger le droit d'infliger un pareil traitement à des moutons et à des bœufs, il est souverainement immoral de le voir infliger à des créatures humaines, si infâmes fussent-elles, alors que cette collectivité prétend disposer de *moyens applicables au perfectionnement de l'humanité*.

L'on m'objectera finement, avec le sourire, que MM. les criminels sont trop nombreux. Hélas ! à qui la faute ? Nos conquérants font-ils quelque chose pour en réduire le nombre ? Ah ! oui, le fameux jeu de la Pompe !

Notre Société a une Littérature, des Arts, une

Science. Bien. Mais sa Morale, où est-elle ? Et la Conscience de l'homme, qu'en faites-vous, ô Législateurs, ô Justiciers !

26-1-13.

La fin des Jérémiades

Quand je commençai à m'occupai de littérature, un peu sur le tard, les embaumeurs de la Bretagne, entourés des pleureurs à gages, avaient déjà disposé devant la couche où sommeillait la prétendue moribonde, leurs instruments et leurs fioles.

La maison où ils allaient opérer était pleine d'hymnes et de propos funèbres dont l'écho parvenait jusqu'à mes oreilles, encore que je fusse déjà, dans la ville du Hâvre-de-Grâce, exilé. J'y allai aussi, franchement ma foi, de mon chant mortuaire où revenait ce *leit-motiv* : « Pleurez sur les derniers Bretons. »

Sans doute me considérais-je moi-même comme un dernier Breton et, dans ma naïveté, m'imaginai-je que je valais la peine que l'on pleurât sur mon triste sort. J'ai bien changé depuis, Dieu merci !

A vrai dire, à cette époque je ne savais pas grand'chose de l'Histoire de Bretagne et presque rien des origines de ma race. Il me restait de vagues souvenirs de la lecture des ouvrages de Pitre-Chevalier, la *Bretagne ancienne et moderne*,

mis à ma disposition, au petit séminaire de Tréguier, par l'un de mes excellents professeurs.

* * *

J'avais déjà publié deux petits recueils de poésies françaises quand le hasard me plaça sous les yeux le catalogue, dressé pour la vente après décès, de la bibliothèque de M. Léon Palustre. C'était, je crois, en 1894 et j'habitais Rochefort-sur-Mer. Je me procurai donc la plupart des œuvres de La Villemarqué et notamment le *Barzaz-Breiz*. Il n'est pas besoin de dire que ce fut pour moi une révélation. On aura beau chercher à diminuer le mérite de La Villemarqué, rien n'est plus propre que le *Barzaz-Breiz* à réveiller la conscience raciale chez un Breton dont la culture a été négligée.

Je retrouvai dans ce recueil tels poèmes que j'avais entendu chanter aux vieillards, dans les veillées d'hiver pendant mon enfance, au fond du Trégor. Et je m'enthousiasmai pour eux et pour tant d'autres dont mon éducation artistique, enfin commencée, me permettait désormais d'apprécier la rare beauté.

Mais je n'en déplorai que davantage la disparition de la « Vieille Bretagne », *An Hini Goz*. Et plus que jamais, solitaire exilé, je m'inclinai sous la fatale rigueur du destin.

En 1898, ce destin me conduisait et me fixait à Paris. Quel soudain changement dans ma vie ! Coup sur coup, je faisais la connaissance de Jean

Le Fustec et celle de Jaffrennou. Le Fustec habitait Paris et Jaffrennou était en Bretagne, mais mon vieil ami d'enfance, Yves Hernot, m'adressait, de Lannion, la première œuvre de Jaffrennou : *An Hirvoudou*.

Foin des Embaumeurs ! Malédiction rouge ! La Bretagne n'était pas morte ! On avait donc voulu enterrer une vivante ! Ah ! mes amis, quelle éclatante aurore se levait tout à coup devant mes yeux !

Les beaux poèmes de Taldir ! le verbe de feu de Le Fustec ! Quelle fête ! Quel immense bonheur !

Je n'avais jamais tenté d'écrire dans ma langue maternelle. Mais voilà que je ne pouvais plus, placé entre ces deux Révélateurs de la Bretagne, résister au désir de devenir aussi un barde breton.

Ah ! ce fut fini de gémir ! Les Derniers Bretons ! On ne les verrait pas de si tôt ! Et voilà que ma voix bretonne entra dans le concert. Et voilà que j'envoyai aux cinq cent mille diables ce Paris de malheur où la grande foire de 1900 battait son plein.

En route pour la Bretagne ! En route pour la vieille ferme de Luncanaff où la charrue me tendait ses bras. Avec quelle ardeur, avec quelle foi, avec quelle espérance j'ai chanté là-bas vers le ciel, au milieu de mes champs d'où je voyais l'infini des flots ! Ce n'est pas ma faute, allez, si je me suis retrouvé de nouveau, deux ans plus tard, sur les Routes de l'Exil.

* * *

Qu'on le veuille ou non, trois figures bretonnes dominant cette époque : Le Fustec, Jaffrennou, Vallée. Il ne servira de rien de vouloir diminuer leur mérite ou de vouloir ternir leur gloire.

La Bretagne intellectuelle a contracté envers ces trois hommes une éternelle dette. La postérité retiendra cette triade : Tri privarz Breiz : Lemenik, Taldir hag Abhervé. (Trois premiers bardes de Bretagne : Le Fustec, Jaffrennou et Vallée).

L'orgueil et l'envie, embusqués au bord de la route, ne sauraient empêcher que ces trois hommes ont été les fondateurs du Gorsedd des Bardes de Bretagne, les révélateurs du Bardisme chez nous, et que c'est à leur initiative qu'il faut rattacher le réveil de la Race, en Bretagne, aussi bien qu'en France.

On s'honore en rendant à chacun la justice qui lui est due. La reconnaissance n'est pas un fardeau que je rejette. Bien au contraire. Je suis heureux d'en sentir tout le poids.

Je suis le créancier de Jaffrennou en tant que poète breton et je suis le fils spirituel de Jean Le Fustec.

Avant de rencontrer Le Fustec j'étais le voyageur qui cherche sa route en pleine obscurité. Celui-là fit pour moi le miracle de forcer l'aurore à se lever. Maintenant je sais où je vais.

Que je les plains les malheureux qui croient n'avoir jamais contracté une dette de reconnaissance

et qui s'imaginent être venus au monde avant père et mère !

8-2-13.

L'Ether

Le 10 février 1913 le journal *Le Matin* publiait une nouvelle sensationnelle. Il rappelait d'abord que le grand chimiste anglais, sir William Ramsay était parvenu, voici cinq ou six ans, grâce au radium, à transmuter du cuivre en lithium, démontrant que « les éléments simples, l'oxygène, l'azote, le carbone, le fer, le cuivre, le lithium, le manganèse ou l'or n'ont tous qu'une même origine, que tous dérivent du même élément primordial ou de la même force ether... ou electron. Et le journal annonçait que le savant venait enfin de créer avec les rayons X, et pour la première fois, un atôme. « Ce serait là un cas de naissance spontanée de la matière qui ne laisserait point de jeter quelque trouble parmi les philosophes et les métaphysiciens. »

Mais voici que le 15 Février, le même journal signalait que dans le périodique *Nature* un autre savant anglais, sir J. J. Thomson, discutait la valeur de l'expérience faite par sir William Ramsay et en signalait une cause d'erreur.

Qui a raison ?

Il est certain que la première information ne pouvait surprendre outre mesure quiconque a eu

connaissance des travaux passionnants auxquels se livrent depuis quelques années d'illustres savants, et des nouvelles théories scientifiques auxquelles ces travaux ont donné naissance.

Il semble que peu à peu la lumière se fasse dans la nuit mystérieuse où nous nous agitons et où il me semble aussi que les initiés des civilisations disparues ont vu beaucoup plus clair que les savants de la nôtre.

Supposons que d'une part, des hommes possédant par tradition la sagesse antique, sont sortis du tombeau et qu'ils s'avancent vers nous à travers la nuit du passé ; que d'autre part, des hommes nos contemporains, possédant par expérience, la science moderne, s'en vont, sans s'en rendre compte, à la rencontre des premiers. La jonction s'est opérée : les uns et les autres se font part de leurs connaissances totales. Je crois fermement que la science des uns est l'obligatoire complément de la sagesse des autres, qu'elles ne s'excluent en aucune façon, qu'elles fusionnent, au contraire, parfaitement.

J'ai été l'ami intime d'un homme qui n'était nullement au courant des dernières découvertes ou théories scientifiques. Il n'avait pas lu un seul ouvrage de Gustave Le Bon et savait tout au plus que les Curie avaient découvert le radium. Il savait cependant que les Druides, si l'on en juge par certains poèmes bardiques du Moyen-Age, connaissaient déjà le quatrième état de la matière. Mais cet homme était de la famille indestructible de ces grands initiés dont l'il-

lustre maître Edouard Schuré a tracé la vie de quelques-uns des plus augustes représentants. Cet homme vécut d'une vie tout intérieure, tout au moins pendant ses dernières années. Il avait été mis — je ne sais au juste comment — sur une voie fertile en surprises et en découvertes. Il avait suivi cette voie, solitairement et sans cesse méditant. Il en était arrivé à une conception toute personnelle de l'Univers où rien n'existe qui ne soit soumis aux lois absolues de la solidarité cosmogonique.

Cet homme c'était Jean Le Fustec. Il occupa ses tout derniers jours à écrire un petit traité de cosmogonie, en langue bretonne, qu'il intitula : *Aviel gouenn ar Vretoned, pe gouiziegez ar bed* : il le destinait à ses compatriotes, les Bretons bretonnants.

Peut-être toutes les pages de cet opuscule ne sont-elles pas à publier, mais il en est quelques-unes qui ont à mes yeux toute l'importance d'une révélation ou tout au moins d'une découverte. Elles sont donc nécessairement d'actualité.

C'est comme un de ces représentants de la Sagesse antique dont je parlais tout à l'heure que je vois Jean Le Fustec s'avancer vers les représentants de la Science moderne.

Jean Le Fustec est mort depuis le 10 mai 1910 et j'ai toujours entre les mains ses manuscrits. J'ai cru devoir garder par devers moi sa découverte géniale. Oh ! elle se résume à ceci : la définition de l'éther, de *cet intermédiaire merveilleux* — a écrit dans un beau livre : *La Vie future*

M. Louis Elbé — qui assure la solidarité des mondes et l'unité de l'univers, qui frémit au moindre tressaillement de la vie et qui transmet, avec la même fidélité, les efforts de notre imagination, aussi bien dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit...

Qu'est-ce que l'éther ?

Jusqu'ici les savants n'en ont donné aucune définition satisfaisante. — On ne sait pas davantage ce qu'est l'électricité — Nous savons que l'éther est l'agent impondérable de transmission de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, des rayons actiniques, des rayons cathodiques, d'autres rayons encore, sans doute, qui restent à découvrir.

Le Fustec a défini l'éther d'un mot, d'un seul mot qui jaillit comme un éclair du sein des ténèbres.

Je vais citer un court passage de *Gouiziegez ar bed*, mais je me garderai bien de le traduire, fidèle au désir formel du mort qui voulait que les Bretons fussent les premiers à tirer parti de son œuvre.

...*Dre-holl e verv ar vuez. Dishenvel en pep pellen ha dishenvel c'hoaz er mor a hanvomp-ni an nenv, eun hevelep bervaden a geflusk anezhi dre-holl hag a daol bannou, kouls er mor diveven, pe an nenv, evel er pellenou. Koulskoude n'ez eus tan all ebet da zalc'hel ar vervaden-ze nemet ar SPERED a vag anezhi, dre m'ema ennan tomder pep buez. Dre-holl ema o telc'hel buez ar bed ; hag ar mor ema ar pellenou war neun en e greiz, pe*

an nenv, — pe c'hoaz an ETHER — n'eo netra ken nemet eur MOR SPERED.

Les Bretons comprendront immédiatement l'importance de la géniale définition de Jean Le Fustec. Pour moi qui la connaissais déjà, je vois tous les efforts de la Science converger pour y aboutir, bon gré mal gré. Cette nouvelle conception de l'éther ouvre un immense horizon aux matérialistes comme aux spiritualistes. Elle permet aux uns et aux autres de se rencontrer sur un terrain d'entente, car elle laisse place à cette supposition inattendue que les mêmes lois pourraient bien régir à la fois l'esprit et la matière et que l'esprit est la **matière-une** du monde.

14-2-13.

Ce qui doit être sera

Qui donc n'a jamais entendu ces propos — Quel est votre âge ? — Je vais sur ma quinzième année. — Ah ! que ne puis-je encore avoir mes quinze ans comme vous et savoir ce que je sais !

Eh bien ! Que feriez-vous donc, vous qui témoignez ainsi d'un amer regret, si au lieu d'être au seuil de votre automne, vous vous trouviez soudain transporté, par le pouvoir d'une baguette magique, au beau mitan du printemps de vos années ? Réfléchissez bien ; vous voici au carrefour où se croisent les multiples sentiers de la vie. Quelle direction nouvelle allez-vous pren-

dre ? Que désirez-vous, au surplus ? La fortune ? La gloire ? Le bonheur ? La solitude ? Êtes-vous bien sûr de trouver sur cette voie nouvelle ce que vous cherchez ? Êtes-vous bien sûr de pouvoir vous diriger sans qu'aucune intervention des visibles ou des invisibles ne vous influence ? Savez-vous bien seulement ce que vous désirez ?

Pour ma part, quand, par la pensée, instruit par mon expérience personnelle, je remonte le cours de mes années, je ne regrette rien, je ne désire nullement renouveler l'expérience, non pas que la vie me rebute, mais parce que je sais que chacun « vit sa vie ». Je trouve que dans la mienne tous les événements se succèdent normalement, qu'ils forment comme les maillons réguliers d'une chaîne forgée par une volonté supérieure et absolue.

« Vivre sa vie ». Voilà une formule qui ne laisse pas que de nous agacer furieusement les oreilles depuis quelques années. La princesse de sang royal, la fille du trusteur américain milliardaire, le bas-bleu, la baronne, la bourgeoise, la petite bonne elle-même, veulent, chacune, « vivre leur vie » et ne s'en cachent pas. Malheureusement ces charmantes personnes ne considèrent pas cette formule comme étant celle qui caractérise une nécessité inéluctable de la vie mais bien comme celle qui excuse l'assouvissement de passions plus ou moins honteuses qu'elles ne sauraient plus cacher.

Il n'y a pas jusqu'à nos régionalistes « brudet » qui ne veuillent, eux aussi, « vivre leur vie » pen-

dant que certains régionalistes qui ne tiennent aucunement à devenir « brudet » travaillent dans l'ombre avec désintéressement.

Pour ces régionalistes « brudet » les banquets à tam tam sont un moyen commode pour asseoir leur popularité. Aussi trouvent-ils des occasions multiples pour en organiser deux ou trois au courant de chaque mois, à l'issue desquels, la chaleur communicative aidant, ils sont proclamés sauveurs de la patrie par les badauds.

Je ne veux cependant pas médire de tous les banquets parisiens, car de solides amitiés s'y nouent parfois entre compatriotes bretons.

Il est un banquet auquel je ne songe jamais sans émotion ; une brasserie — où je ne vais jamais d'ailleurs — devant les fenêtres illuminées de laquelle je ne saurais passer sans que mes yeux se mouillent de larmes au souvenir d'un ami disparu. C'était en 1898 ou 1899. Les régionalistes n'étaient pas encore très « brudet » pour la bonne raison que le mouvement régionaliste breton, le premier en date, venait de naître à peine. J'avais été convié à un banquet, servi dans une taverne du boulevard Saint-Denis, où l'on devait à la fois fêter le ruban rouge de Yann Nibor et la parution des *Chansons de Là-Haut et de Là-Bas*, de Léon Durocher.

Je ne me souviens plus quels étaient mes voisins immédiats. On en était au café et une place se trouva vacante à mon côté droit. Soudain se produisit un mouvement ; des mains se tendirent, empressées ; des mots de bienvenue furent prononcés.

C'était un chef qui arrivait : c'était évident. Un nom fut plusieurs fois répété : Le Fustec !

Comme je ne faisais point face à l'entrée, je tournai le corps à demi. Un homme à l'allure aisée, à la figure éminemment sympathique, où l'intelligence rayonnait, s'avavançait lentement. Cet homme que je n'avais jamais vu vint droit à la place vide. — Pourquoi cette place était-elle vide ? — Il me regarda. — Pourquoi ? — Avec un long sourire, doux comme une caresse, ainsi que l'aurait pu faire un ami d'ancienne date, il me serra la main avec effusion. Pourquoi ? — et sans plus de façons, s'assit à mon côté.

Il vous arrive ainsi, de loin en loin, de voir pour la première fois des figures sympathiques qui vous sont connues. Comment cela se fait-il ?

Nous fîmes connaissance. Il serait plus exact de dire que nous refîmes connaissance, car il nous sembla dès lors, et il nous sembla toujours depuis lors, que nous nous connaissions depuis que le monde est monde. Où donc nous étions-nous rencontrés précédemment dans le temps ou dans l'espace ?

Nous fîmes le restant de la soirée plus occupés l'un de l'autre que de tout ce qui put se dire de très intéressant autour de nous. Voilà où et comment je fus mis en relations avec Jean Le Fustec ; c'est à dater de cette époque que j'ai senti s'opérer l'éveil de ma conscience raciale et que mon attention s'est portée sur les divers événements de ma vie pour en découvrir les origines et en supputer les conséquences.

Ce banquet-là était donc l'aboutissement momentané mais fatal de toute mon existence ; il m'apparait de plus en plus clairement que celle-ci n'avait pas eu d'autre but. Le petit paysan pleubiannais, le pâtre solitaire et rêveur, l'écolier du Petit Séminaire de Tréguier, le collégien de Lannion, l'étudiant nantais, le marin par engagement volontaire, l'ingénieur havrais ou parisien, le poète inquiet, partout exilé, n'avait subi tant de transformations, n'avait couru tant d'aventures lointaines, en trois parties du monde, que pour voir prendre place à côté de lui, un soir, dans une taverne parisienne, et à la fin d'un banquet auquel il n'avait même pas assisté, l'homme en qui s'incarnait le plus pur esprit celtique, l'homme à la seconde vue qui renouait les liens fraternels entre les Celtes éparés.

Où, chacun de nous va là où il doit aller — Pez a dle beza a vezo. — Mais combien sommes-nous à savoir que nous n'allons jamais que là où nous devons aller ?

23-3-13.

Le Monsieur de la Lune

Comme je regagnais, dimanche soir, ma demeure, ayant conduit au train de Calais un brave gallois qui s'était fort diverti à notre Banquet de la Saint-David, en compagnie des Celtes de la Capitale, je m'arrêtai sur la place de Montfaucon pour admirer la lune.

— J'en descends, fit tout à coup, à côté de moi, une voix d'une bizarre intonation, et si vous en voulez des nouvelles toutes fraîches, je vais vous les servir.

Le lunaire était très correctement vêtu et sa physionomie était sympathique.

— Cher monsieur, lui répondis-je, je suis honoré de faire votre connaissance, je vous écoute ; et, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous allons faire les cent pas sur cette place, car le vent qui fraîchit vient de l'est.

— Figurez-vous commença-t-il, qu'il n'y avait plus moyen de vivre là-haut. Ma petite patrie était depuis bien des années, divisée en deux camps ennemis. Nous passions notre existence à nous regarder comme des chiens de faïence, à nous bouffer le nez et à nous manger la laine sur le dos. Cela nous fit commencer à perdre le goût du pain. Mais ce qui nous le fit perdre tout à fait c'est que nous en étions venus à négliger totalement la culture de nos domaines, si productifs jadis de bon froment, et alors... dites-moi, peut-on appeler du pain l'ignoble produit que fabriquaient les deux boulangeries ennemies avec des farines frelatées vendues par des étrangers ?

— Assurément non, approuvai-je.

C'est alors que nous eûmes l'idée, quelques patriotes de mes amis, et moi, de remettre en honneur la culture du froment qui assurait autrefois la prospérité de la contrée.

Nous nous emparâmes d'un immense territoire

connu sous le nom de Kozdouar, dont nul ne revendiquait plus la propriété, sur lequel nul ne s'aventurait, même pour chasser ; et, nous étant juré mutuelle assistance, nous nous mîmes à l'œuvre avec joie. La terre du Kozdouar était bien à nous. Ah ! La bonne terre ! Elle n'attendait que des bras et des volontés. Après nous être donné beaucoup de mal pendant des années, nous eûmes la joie de voir sortir du sol de belles moissons. Malheureusement nous ne pouvions écouler nos trop abondantes récoltes dans ce pays où l'on continuait à se nourrir de mauvais pain, par routine. Nous eûmes alors l'idée de construire une importante minoterie à Traounan-Dour, et nous fûmes enfin en mesure de livrer de la farine de choix aux deux boulangeries adverses. Aucune d'elle n'en voulut. Nous nous fîmes alors les commanditaires d'une troisième boulangerie qui fut baptisée Union Régionale Boulangère. Elle aurait pu prospérer si la faiblesse du patron n'y avait toléré l'introduction de quelques saboteurs hors venus qui eurent tôt fait de détruire à la fois et le matériel et la bonne renommée de l'U. R. B. en livrant au public un pain exécrable sur lequel tous les chiens de la lune auraient levé la jambe.

Alors ayant abandonné cette boulangerie à sa destinée, nous fûmes en butte à mille tracasseries. Qu'importe ! Nous fîmes les frais de la quatrième boulangerie qui mit en vente du pain de froment de première qualité. La mode vint alors de créer des boulangeries un peu partout. Ça

c'était un résultat. Car la concurrence est toujours profitable aux consommateurs.

Nous vîmes donc apparaître dans la contrée une compagnie de jeunes hommes bruyants qui se montrèrent animés des meilleures intentions du monde, mais qui se montrèrent aussi fort inexpérimentés. Ils ne s'étaient jamais occupés d'agriculture ni de meunerie. Ils accusaient à tout hasard, les vieux laboureurs de Kozdouar de se servir de procédés désuets et insuffisants, encore que nos offres fussent de beaucoup supérieures aux demandes, et que les réserves s'accumulassent dans nos greniers.

Nos jeunes hommes, voulant mettre leurs actes en accord avec leurs paroles, s'installèrent dans le vieux moulin de Krec'h-Avel. Et on les vit, tout autour, faire le geste auguste du Semeur. Ils mirent de la toile neuve sur les ailes du vieux moulin et descendirent sur les marches. Mais on s'aperçut bientôt que le moulin de Krec'h-Avel ne pouvait, à lui seul, fournir toute cette blanche farine et l'on sut enfin qu'elle provenait tout simplement de la minoterie de Traoun-an-Dour.

— C'est intéressant ce que vous me contez là, Monsieur de la lune. Il me semble que j'ai déjà entendu raconter votre histoire.

— Ah ! Ça ne m'étonne pas car nous sommes en relations avec Landerneau.

On vit apparaître alors, comme un beau diable qui sort d'un bénitier, un jeune homme d'une mâle beauté, au regard de feu et à la moustache ardente. Sa bouche aussi lançait des flammes apo-

calyptiques. Il parcourut le pays, y jeta des paroles et des papiers subversifs. Il annonçait qu'il venait pour tout chambarder. Et en effet sur son papier, il chambardait tout et un chacun. Il s'en prit à tout le monde : aux paisibles défricheurs de Kozdouar, aux meniers de Traoun-an-dour, à l'Union des saboteurs du Pain — quoique timidement — à la fédération des Boulangers intégraux, aux meuniers en dentelles de Krec'h-Avel, à d'autres encore.

— « Ne mangez plus de ce mauvais pain, clamait-il, il ne vaut même pas celui de vos vieilles boulangeries de contrebandiers. Il n'y a que moi qui puisse vous donner une nourriture saine et abondante. Ces cultivateurs, ces meuniers, ces boulangers ne savent pas leur métier, car ils se servent de leur expérience. A moi seul je cultiverai toute la lune, je la semerai, je récolterai tout seul, je pétrirai toute sa farine, à moi seul je nourrirai les lunatiques. Mais attendez que je sois prêt. Ce ne sera pas long : Quelques jours, quelques semaines, quelques mois peut-être, tout au plus quelques lustres. Surtout gardez la diète jusqu'à ce que ma boulangerie fonctionne. »

D'aucuns ont essayé d'attendre, mais ils sont morts d'inanition. Ce diable d'homme en impose d'autant plus qu'il est dangereusement armé. Il sème la terreur sur son passage. Il paralyse les aubes et les ailes des moulins. Les vaillants lui disent humblement : Travaillez donc de votre côté et laissez-nous faire notre œuvre, chez nous.

Rien n'y fait : son travail consiste à défaire le travail des autres.

Je me suis trouvé nez à nez avec lui sur un pont. Ses yeux me médusaient « Quoique tu ne m'aies jamais rien fait, s'est-il écrié, je veux que tu te réconcilies avec moi. » J'ai eu tellement peur que je me suis lancé dans l'espace.

— Et vous êtes tombé sur la terre.

— Vous l'avez dit. Et maintenant je vais me retirer en le joli pays de Bretagne.

— Vous auriez grand tort, Monsieur de la lune, car vous seriez sûr d'y courir les mêmes dangers. Je crois bien que l'exterminateur y est arrivé avant vous.

— Oh ! alors je préfère remonter dans la lune.

Et ayant donné un vigoureux coup de talon dans la macadam, le lunaire rebondit dans l'espace où très rapidement je le perdis de vue.

1-3-13.

La grande pensée du règne de Korventennour, roi de Brékellimor

J'ai relaté naguère certain incident de chasse à la suite duquel Korventennour, roi de Brékellimor, se vit couper bras et jambes sous le fallacieux prétexte de se faire arracher l'épine du pied, et j'ai dit de combien peu il s'en fallut même qu'il ne fût décapité par son barbier, en devoir de lui extirper le martel qu'il s'était follement mis en

tête. Cet opérateur par trop tranchant était, l'on s'en souvient, l'astucieux Reuzatrubuilh, que le roi Korventennour venait de gager, pour son irréparable malheur, sur la recommandation de ses manières cauteleuses et sur la foi de son verbe emmiellé.

J'ai omis de dire que ma documentation est puisée dans les annales brékellimoriques récemment découvertes sous les ruines de l'abbaye de Carohènes, laquelle, nul ne l'ignore, fut fondée par saint Budok et illustrée par saint Gwenolé.

En compulsant les précieux manuscrits, je suis tombé sur un passage où il est question de « la grande pensée du règne de Korventennour, dernier roi de Brékellimor. » J'ai cherché à savoir ce que fut cette pensée. Je n'ai réussi qu'assez imparfaitement.

Amputé de ses quatre membres, Korventennour, sur son trône, sauf le respect que je dois à sa mémoire, ressemblait moins au cul-de-jatte qui stationnait sous le porche de la Cathédrale du Roi Grallon qu'à un simple pot à tabac en usage dans les Continents du Soleil Couchant découverts par saint Brandan.

Adieu jabadaos et kániris dans le style ancestral ! Adieu chasses en brillant arroi dans les ténébreuses forêts de Brékellimor, au grand dam des rennes, des aurochs, des dragons et des licornes ! Adieu les aventures lointaines, d'Estramadure en Iverzon et jusqu'en la mystérieuse Thulé des Brumes ! On ne voyait plus le roi caracolant, à la manière d'un jouvenceau, au

milieu de ses pages espiègles, sur des coursiers fringants, et s'attaquer aux moulins, comme le vaillant Chevalier de la Triste Figure. Adieu même les pompes religieuses où il se plaisait à faire ostentation du faste royal de sa cour, mêlant la pourpre gemmée de son manteau aux ors fabuleux des vêtements sacerdotaux.

Hélas ! Quel prestige pouvait conserver encore aux yeux de son peuple, de sa noblesse et du clergé ce pauvre tronçon de roi qu'un maudit martel en tête entretenait en une rage perpétuelle.

Le rusé compère qu'était Reuzatrubuilh n'eut guère de peine à s'emparer d'un pouvoir, d'ailleurs mal défendu, grâce à la crainte qu'inspiraient à Korventennour sa trousse d'instruments de supplice, ses philtres mystérieux et surtout le venin que distillait une vieille dent creuse constamment démasquée par la perpétuelle grimace de son sourire. Il avait d'ailleurs su jouer le rôle classique des ambitieux, promettant charges et bénéfices aux personnages de dixième plan qui avaient déjà posé le pied dans l'étrier des dignités futures.

S'étant ainsi assuré un appui certain de leur part, sans tenir aucun compte des hautes valeurs sociales ni du bon sens populaire, il s'octroya généreusement le titre et la fonction de Maire du Palais. Il se saisit donc des rênes de l'attelage gouvernemental qui s'en alla, un certain temps, ni plus ni moins cahin-caha, son petit bonhomme de train routinier. Le petit chariot à roulettes du

vieux roi qui venait par derrière, attaché par des ficelles effilochées, donnait parfaitement l'impression de la cinquième roue du Char de l'Etat.

Reuzatrubuilh, dans un prestigieux costume caméléonien, remplaçait le royal Cul-de-jatte, dans toutes les occasions, avec la plus parfaite des inconsciences. Il palabrait à la place de Korventennour dans les banquets diplomatiques, dansait pour lui dans les bals officiels. En outre, voulant faire parade de son respect pour les traditions religieuses des rois de Brékellimor et se ménager les bonnes grâces du Clergé, il portait lui-même le dais archiépiscopal dans les pèlerinages nationaux sur le Méné.

Mais hélas ! tout a une fin en ce monde et Reuzatrubuilh sentit venir la sienne en constatant qu'il était brûlé. Son manque d'étoffe en devenait tout flagrant. Pour jouer le rôle du Roi quand on n'est pas l'Oint du Seigneur, il faut autre chose que du culot. Jusqu'au jour où il avait rencontré la chasse royale dans la forêt il n'avait été que barbier de village. Encore qu'il en ait dit, il n'avait fait aucune étude sérieuse et depuis qu'il avait usurpé le pouvoir, il n'avait pas eu de loisirs pour acquérir ce qui lui manquait. Son ignorance de tout devenait crasseuse dès qu'il ouvrait la bouche pour un discours — il ne savait même pas écrire — et maintes fois il dut avouer aux plus fins lettrés, aux plus grands savants, aux plus purs artistes de Brékellimor que, s'il les connaissait vaguement de nom, il ne savait absolument rien de leurs œuvres.

Pour conjurer sa perte, Reuzatrubuilh eut une pensée, pensée géniale, si j'ai bien compris les vieux textes, d'ailleurs contradictoires et incomplets. Cette pensée-là a passé longtemps pour la pensée maîtresse du règne de Korventennour, roi de Brêkellimor.

Le Maire du Palais aurait eu conscience, jusqu'à un certain point, de sa nullité et, pour donner le change à ses contemporains et à la postérité, il aurait eu l'idée de créer un Corps Savant et d'en faire partie. Une vieille chanson nous informe qu'au rendez-vous de la Princesse ils étaient quatre-vingts chasseurs. Dans le Corps Savant de Reuzatrubuilh ils étaient quatre-vingt-dix chasseurs de Gloire. Ah ! ce ne fut pas une petite affaire que de réunir cette garde d'honneur, ce corps des Repoussoirs de la plus incontestable des nullités.

Les ratures dont les listes manuscrites sont couvertes attestent le travail prodigieux auquel on dut se livrer pour recruter les quatre-vingt-dix involontaires. Il semble que pour constituer le Corps des Chasseurs de Gloire — le texte est ambigu : on lit aussi Forceurs de Gloire — il ait fallu, après avoir essuyé mille refus, pressentir tous les mâles du royaume. Toujours est-il qu'aucun des noms qui figurent sur la liste dite *définitive* n'est parvenu jusqu'à nous, tandis que plusieurs des noms, raturés dès le début, ont passé à la postérité, forçant la Gloire en dehors de Reuzatrubuilh.

Au reste, si je comprends bien ces textes

confus, le Maire du Palais et l'Institut des Forceurs de Gloire ne jouirent pas longtemps de leur reste : le peuple éclairé par ses vrais amis, savants, historiens, philosophes, bardes et artistes, proclama la République.

Je n'ai pas encore su comment finit Reuzatrubuilh, mais un coup d'œil hâtif m'a permis d'apprendre que le pauvre Korventennour, réduit à la pire extrémité, « mourut avec le froid » — traduction littérale du brekellimoricain — par une blanche nuit d'hiver, abandonné de tous, sous le porche inclément de Notre-Dame-des-Défaites.

8-3-13.

Sous la louange, le venin

Le *Faux Breton de Paris* a publié samedi dernier la convocation que j'ai adressée aux amis de Jean Le Fustec (Lemenik) en vue de nous rencontrer sur sa tombe, comme nous le faisons annuellement, le troisième dimanche de mars. Il aurait pu se contenter de reproduire strictement — vu le caractère de la convocation — le texte qui lui était adressé.

Mais le *Faux Breton de Paris* a cru bon d'ajouter à ce texte quelque chose de son propre fond. Faisant allusion à Jean Le Fustec il fait remarquer que *cet excellent celtisant n'a pas encore pu être remplacé.*

Sous la plume d'un rédacteur anonyme du *Faux Breton de Paris* ces mots veulent prendre un caractère blessant envers quelqu'un ou quelques-uns. Il n'est pas superflu de faire constater une fois de plus que c'est le jus de sa poche à fiel que le *Faux Breton de Paris* verse dans son encrier.

Naturellement il n'y avait au rendez-vous ni un rédacteur du *Faux Breton de Paris* ni un des bretons archi-francisés qui l'inspirent. Il apparaît donc clairement que ce n'est ni un ami, ni un admirateur de Jean Le Fustec qui rédigea ou inspira la parenthèse à laquelle je fais allusion. L'hypocrisie est flagrante : le masque cache un ennemi de l'œuvre de Le Fustec.

Voyez-moi donc ce bon apôtre ! Il a l'air de se plaindre que Le Fustec n'ait pas encore été remplacé ; il a l'air de le montrer comme ayant tous droits à son admiration. N'est-ce pas là une pure comédie ? L'éloge, ici, n'a pour but que de rabaisser ceux qui continuent l'œuvre bardique de Léménik.

J'irai plus loin que vous, M. Le Faux-Breton-de-Paris. Je dirai que Le Fustec ne sera jamais remplacé. On ne remplace d'ailleurs personne, attendu que chaque homme possède en propre son génie primitif. L'homme n'est ni une clavette ni un boulon qu'on trouve chez le quincaillier.

Nul parmi les disciples de Léménik n'a eu et n'aura jamais la prétention de le remplacer. Tous sont heureux et fiers des hommages qu'on lui rend, mais ceux qui ont vécu dans son intimité,

comme j'y ai vécu, ne se font aucune illusion sur la valeur et la sincérité des hommages d'où qu'ils viennent. Ils trouvent pour le moins singulier d'entendre certains faux bretons affecter d'exalter le génie de Léménik alors qu'ils ont tout fait pour essayer — vainement d'ailleurs — de détruire son œuvre. Je produirai en temps utile les témoignages qu'il faudra pour montrer à quelles manœuvres souterraines on a eu recours pour atteindre le Gorsedd de Bretagne.

Léménik a eu des disciples devant lesquels il a développé ses plus secrètes pensées. Ceux-là ont le droit de hausser les épaules, quand, pour les discréditer on affecte d'exalter leur maître. Ils ont vécu tellement dans son intimité qu'ils n'avaient plus qu'une manière de voir les choses : la sienne et qu'ils n'en auront jamais d'autre.

Si Le Fustec fut « le Celtisant » qu'on n'a pu remplacer — encore une fois, on ne le remplacera jamais — c'est donc que Le Fustec était le plus parfait des Bretons. Le plus parfait des Bretons devait se connaître en Bretons. Or quels sont les bretons qu'il a choisis pour continuer son œuvre ? Ceux-là précisément qui sont combattus par le *Faux Breton de Paris*.

Creusez une fosse. Précipitez-y tous les initiés, les gardiens du feu sacré, les défenseurs de la langue et de l'esprit de la race. Postez au bord de la fosse deux ou trois Bretons timides, simples et bons, auxquels votre toupet en impose et qui témoigneront de vos parfaites intentions et jetez des fleurs et encore des fleurs dans la fosse jus-

qu'à ce que vous puissiez pousser le cri de triomphe : « Il ne reste plus que nous pour représenter la Bretagne. Enfin, nous avons étouffé l'esprit national. La Bretagne est francisée ! »

Prenez garde ! Votre fosse ne sera jamais assez profonde pour nous contenir. Mais si vous y tombez vous-mêmes !

L'esprit de la race qui s'est parfois résigné à n'occuper que la boîte crânienne de quelques hommes peut soudain s'épanouir dans les millions de cerveaux d'une nation.

Sachez bien, petit faux breton de Paris, — ô vous qui ne savez ni lire, ni écrire, ni parler le breton — sachez que les disciples de Le Fustec — qui ne sera jamais remplacé — continuent à voir son sourire si plein de douceur, d'affection et de promesses. Ce sourire leur serait, à lui seul, la récompense et l'approbation.

15-3-13.

Na ru na gwenn

Que sont devenus tous mes camarades d'enfance ? Les uns ne sont plus que poussière dans l'air du village natal ; les autres ont péri en mer et la croix du souvenir se dresse sur leur tombe restée vide ; d'autres se sont éparpillés dans le monde, au hasard des chemins.

En revanche tous mes camarades d'adolescence n'ont pas disparu. J'en compte au moins deux qui

faisaient, avec moi, partie d'un groupe qui semblait devoir rester indissoluble. Nous nous trouvions fidèlement au complet pour les jeux, pour les excursions, pour les baignades et pour aller aux pardons. Un peu plus tard, le duvet nous poussant sous le nez, nous nous trouvions parfois réunis au Café du Centre, autour du billard.

Au moins cette amitié est-elle restée indéfectible ? Croyez-vous ? Pourquoi suis-je resté l'ami de Pierre et l'ami de Paul, alors que Paul et Pierre sont devenus de bonne heure des adversaires acharnés, sinon des ennemis mortels ? C'est que Pierre et Paul sont entrés dans des camps politiques opposés à la suite de leurs auteurs, tandis que j'eus la bonne fortune, sur les routes de l'exil, de courir toujours librement.

J'aime Pierre qui est républicain et athée ; mais je n'aime pas moins Paul qui est monarchiste et catholique.

Je les aime pour eux-mêmes et non pour leurs opinions. Quand je viens de quitter Paul pour rencontrer Pierre, je constate que l'un et l'autre sont de braves cœurs ; qu'il leur serait encore facile de s'aimer comme jadis et de s'entendre en sortant des terrains politique et religieux. Pourquoi faut-il donc qu'ils ne se rencontrent jamais que sur ces terrains-là et naturellement pour échanger des coups !

Dans la petite sous-préfecture où vivent Pierre et Paul, les électeurs sont répartis en deux armées ennemies d'égale force. Dans le conseil municipal la majorité a juste une voix de

plus que la minorité. Un transfuge modifie l'équilibre. Pierre et Paul sont conseillers municipaux. Aujourd'hui c'est le parti de Pierre qui fait pencher le fléau, hier c'était celui de Paul. Voilà vingt-cinq ans que mes deux amis se combattent. Pourquoi ? Pour qui ? Ils mourront en se combattant. Résultat ? Néant. Voici vingt-cinq ans que l'un fréquente le cercle rouge, l'autre le cercle blanc, en face. Ils se regardent de loin avec courroux. Jamais ils ne se rencontrent. Jamais ils ne peuvent causer cœur contre cœur, la main dans la main. Que diraient les entourages ? Parents, amis, journaux, les coterie veillent. Il suffit que le parti de Pierre réclame une réforme quelconque, pour que le parti de Paul croie de son devoir de la combattre avec acharnement.

Il paraît que les choses sont bien ainsi.

..

Quelques bretons s'étaient donné la mission de mettre un terme à ces folies. » *Na ru, na gwenn !* Ni blancs, ni rouges ! Bretons sans plus ! » Prêchant d'exemple ils avaient constitué une société où, quoique toutes les opinions fussent représentées, jamais les questions politiques ou religieuses n'étaient abordées. On avait trouvé un terrain admirable, prodigieux, sur lequel, dès qu'on y avait posé le pied, on ne pouvait faire différemment que de se jeter dans les bras les uns des autres. C'était le terrain de la race.

— *Na ru, na gwenn !* disaient les Bardes. Tenez-vous donc sur le terrain de la race. N'écoutez ni

les politiciens, ni les sectaires. Tolérez-vous les uns les autres. Unissez-vous pour la défense de vos droits. »

Il y a malheureusement des gens qui ne vivent que de l'état de guerre, dépouillant morts et blessés sur les champs de bataille. Essayez donc de rechercher les bases d'une paix durable. Vous heurterez sans cesse à ces vampires qui croisent votre route. Pour ces détrousseurs, les Bardes sont des apôtres dangereux.

Regardez bien autour de vous. Quels sont ceux qui combattent le bardisme ? Tous ceux qui profitent de l'état de guerre. Quels sont ceux qui sont avec les Bardes ? Les amis du progrès et de la paix.

..

La naissance de l'Union Régionaliste Bretonne fit quelque bruit à Morlaix qui n'est pas loin de Landerneau. C'était en 1898. En 1901, l'Union était déjà bien malade. La plupart de ses créateurs — d'aucuns se font aujourd'hui gloire d'avoir été du nombre — l'avaient totalement abandonnée : la Bretagne était trop loin de Paris à cette époque. Seuls quelques Bardes entouraient M. René Kerviler, président de l'U. R. B., au congrès de Quimperlé, en 1901. Ils galvanisèrent l'Union et y firent une situation au marquis de l'Estourbeillon qui les avait gagnés par ses manières démocratiques.

L'Union prospéra grâce aux Bardes. Ceux-ci jouaient franc jeu — *Na ru, na gwenn !* — Mais le marquis, politicien retors, avait son idée. Ses amis et ses créatures s'infiltrèrent petit à petit dans la

société. L'odeur de peau d'Espagne et de fleur de lys y rendit bientôt l'atmosphère irrespirable aux poumons habitués à l'air pur. Un beau jour avec éclat, l'U. R. B. fut livrée à une coterie politique. A ceux qui voudraient en douter, il suffit de jeter les yeux sur la liste des noms de ceux qui banquettent, tous les huit jours, à côté du député de Vannes, sous couleur de sauver les traditions bretonnes. D'ailleurs le marquis est passé au second plan. La dictature est aux mains d'un agent avéré du Prétendant. Quelques bretons qui n'ont pas perçé les intrigues, veulent encore se faire illusion. Il leur faudra bientôt se rendre à l'évidence.

Mais d'ores et déjà les meneurs de l'U. R. B., inféodés à l'esprit étranger, rangent leurs troupes contre les défenseurs du pur esprit national. Ce n'est pas assez d'allumer la guerre en Bretagne. Voilà qu'ils s'ingénient à lancer les Bretons de Paris contre les Bretons de Bretagne!

Avant 1870, les Allemands, déguisés en Montreurs d'Ours, pullulaient dans nos campagnes. Espions et délateurs se répandent encore parmi nous. On pourrait, sans peine, trouver trente deniers dans la bourse de quelques Judas. Telles accusations sont colportées en troisième bissac qui portent leur marque d'origine. C'est dans l'ordre. Il fallait s'y attendre.

On ne peut plus s'aventurer sous la Chênaie de Brocéliande sans courir le risque d'écraser tous les dix pas, un nœud de limaces, une vipère ou un crapaud. Qu'importe! nous détruirons les enchantements de Viviane.

22-3-13.

Les Vessies sont des Lanternes

L'autre hier, je flânais sur les quais de la Rive Gauche, m'arrêtant fréquemment pour jeter un coup d'œil dans les boîtes des bouquinistes. Aucune flânerie ne m'est plus agréable, surtout par une tiède journée de printemps, encore que celle-là ne puisse plus me procurer les joies de jadis.

Où est, en effet, le temps où l'on faisait de magnifiques trouvailles dans ces boîtes poussiéreuses? Que d'ouvrages intéressants et devenus rares n'y ai-je pas dénichés, feuilletés sur place, tout à loisir, ou emportés jalousement! Aujourd'hui, malgré qu'on se sente toujours attiré vers ces parages, on n'y chasse guère que sans conviction. On revient plus souvent bredouille de la chasse aux livres qu'avec une courroie garnie.

Qu'importe, la flânerie reste bonne encore le long des quais, tant que le soleil nouveau ne s'est pas abaissé derrière les maisons.

Donc l'autre jour, ayant passé le Pont-Royal, je m'en allais tout doucement vers le Pont-des-Arts — non pas certes avec l'intention de prendre d'assaut l'Institut qui n'est pas celui de... Redon — quand le hasard voulut que je portasse les yeux sur une case à quinze centimes. Un énorme in-quarto s'y baignait les pieds dans les flots désor-

donnés d'un océan de brochures, cependant que, vers le ciel, se dressait sa tête orgueilleuse.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction ! Sur le dos du majestueux bouquin j'avais lu : René Le Dur.

On ne peut pas dire que je suis un homme indiscret. Si j'ai surpris quelques secrets amusants au cours de ma vie de régionaliste, ça été sans y mettre malice et je n'ai pas cru devoir les monnayer. Y avait-il indiscrétion à jeter un coup d'œil sur l'œuvre de M. René Le Mûr ? Non, assurément. On connaît la soif de popularité qui dévore M. René Le Pur : je pouvais supposer qu'il avait semé, comme cela, quelques in-quarto dans le voisinage immédiat de l'Institut — qui n'a rien de commun avec celui de Redon.

Done, au prix d'un sérieux effort musculaire, je soulevai l'ouvrage et, l'ayant couché sur le dos, je me mis à le feuilleter. J'avais mis la main sur la Thèse de Doctorat de « l'admirable » docteur Le Sûr.

Il y avait là une description détaillée des trente-six mille cas d'ulcération de la vessie et d'autres cas encore. Cela se déroulait tout au long de quelque huit cents pages. La lecture pouvait être pleine de charmes pour un jeune carabin et même — qui sait ? — pleine de profit ; mais pour moi, profane, je ne me sentis pas le courage d'affronter ces huit cents pages, vierges encore cependant.

Or, je ne pus me tenir de comparer le lourd bagage du célèbre docteur Le Dur avec le bagage du vénérable Baron de Ravaizeau. Celui-ci a

produit, à lui tout seul, une demi-douzaine de volumes de huit à trente-deux pages, dont un sous le pseudonyme de Jean de Plou..... : *Bretagne d'aujourd'hui, Bretagne de demain*. Cet ouvrage lui a valu d'entrer d'emblée à l'Institut... de Redon, fondé, nul ne l'ignore, par l'illustre docteur Le Mûr.

Mais, tout de même, six fois huit et même six fois trente-deux sont encore loin de produire huit cents.

Aussi le Docteur m'apparut soudain quatre ou cinq fois plus grand que le Baron.

Tournant les pages, à raison de cinquante à la fois, j'arrivai assez rapidement à la fin de l'ouvrage sans trop de fatigue. Grand Dieu ! c'est là que m'attendait M. Le Pur avec son éternel sourire à la Joconde — moins la beauté.

Jusque là je n'avais aperçu que les recettes du cuisinier. Ici, grâce à l'art du photographe, je me trouvais en pleine cuisine. Consciencieusement embrochées, les pauvres vessies charcutées, semblaient attendre qu'on les présentât au feu pour un banquet de régionalistes « brudet ». Mais l'œil ulcéré qu'elles tournaient vers moi était plus fait pour me couper l'appétit que pour exciter ma curiosité. Je m'empressai de refermer le bouquin et de le remettre en vedette.

Tout en poursuivant ma flânerie, je songeais à ce diable d'homme, m'efforçant d'établir les rapports, sans doute fort étroits, mais invisibles au vulgaire, qui existent entre les ulcérations de la vessie et le régionalisme breton. Le docteur Le

Sûr à dû les entrevoir de bonne heure. Il travaillait donc la question bretonne quand personne ne s'en serait douté !

J'étais déjà loin quand je finis par conclure que j'avais eu tort de ne pas déboursier quinze centimes, fut-ce au risque d'attraper une courbature, en me chargeant de l'in-quarto ; car j'aurais appris, sans doute, en le parcourant, comment un morticole du régionalisme est parvenu à faire croire à une demi-douzaine de régionalistes « brudet », à autant de snobs parisiens et à une douzaine de bourgeois-gentilshommes de Bretagne, que des Vessies sont des Lanternes.

30-3-13.

Voici l'Aurore

Il y a des hommes qui semblent n'avoir été mis aum onde que pour faire œuvre de démolition. Mais qu'on ne s'y trompe pas, leur œuvre d'apparente destruction est indispensable pour que d'autres hommes puissent édifier leurs constructions sur des bases solides.

Lorsque, voici quelque treize ans, les bardes bretons débutaient dans leur apostolat celtique, ils ne furent pas sans provoquer des suspicions dans certains milieux politiques. A les voir se mêler, à quelques régionalistes recrutés dans les partis de droite, des politiciens de gauche se

laissèrent aller à les accuser de comploter contre... au fait, on n'a jamais pu dire contre quoi. On se souvient encore, qu'au lendemain du congrès de l'U. R. B., à Lesneven, le ministère Combes fut sur le point de traduire les Bardes devant la Haute Cour. — Je dis les Bardes, car l'U. R. B., à cette époque, ne vivait que par eux. — Dieu merci ! on comprit à temps quel formidable impair on allait commettre. Sans doute quelques autres Régionalistes se fussent-ils trouvés à nos côtés devant le tribunal des Pères Conscrits et ces Régionalistes-là ne professaient-ils qu'un médiocre enthousiasme pour le ministère du moment. Mais il faut aujourd'hui convenir que si les Bardes se mêlaient à ces hommes de droite, ce n'est point parce que ces hommes étaient hostiles au Régime établi mais bien parce qu'ils étaient ou qu'ils affectaient d'être des régionalistes convaincus. Les Bardes fraternisaient non moins, d'ailleurs, avec les rares républicains qui dès ces temps préhistoriques consentaient à voir, dans le mouvement breton, autre chose qu'une conspiration orléaniste.

La politique dit-on a fait bien du mal en Bretagne — encore que selon la parole de Guiklan, tout ce qui doit être sera. — Le moindre village est partagé en deux clans ennemis qui vivent continuellement sur le pied de guerre : les Français ont passé par là.

Les Bardes s'étant proclamés les apôtres de la paix, le pire qui pouvait leur arriver c'était de se voir classés dans tel clan et d'être considérés

comme des adversaires par tel autre. Ils n'échappèrent point à cette méprise.

Ils avaient beau protester de leur indépendance et faire appel à toutes les bonnes volontés, quelles qu'elles fussent, pour leur apporter assistance dans l'œuvre de rénovation bretonne qu'ils avaient entreprise, ils trouvèrent peu d'écho parmi les éducateurs de la jeunesse. Et cependant leur même indépendance portait ombrage à certains régionalistes de la première heure, qui se crurent obligés de briser des liens d'estime et d'amitié.

Il fallait faire la mise au point. Il était nécessaire que les destructeurs entrassent en scène pour que toute équivoque fut dissipée, pour que table rase fut faite, pour que les incrédules fussent édifiés et pour que la construction pût s'élever sur un terrain déblayé.

Je puis me vanter d'avoir été bien inspiré lorsque dès 1905, en dépit des protestations unanimes de mes amis — et aussi de mes chers ennemis — je dus me séparer de l'U. R. B. à laquelle depuis plusieurs années j'apportais mon concours le plus dévoué. Certaines particularités m'avaient mis en garde contre le directeur de l'Union en me révélant la voie dangereuse sur laquelle cet homme allait aiguiller.

Les ennemis politiques de M. de l'Estourbeillon trouvaient plaisant d'accuser le député de Vannes d'être un barde, or M. de l'Estourbeillon montrait déjà en 1905 qu'il était aussi peu barde qu'on puisse l'être. En lui adressant ma démission de membre de l'U. R. B., j'étais convaincu que tôt ou

tard, tous les bardes se verraient contraints, comme moi, de se séparer de lui.

Dieu sait combien de coulevres il leur fit avaler de 1905 à 1911 ! Dieu sait quels combats ils eurent à livrer avec leur conscience, espérant toujours, malgré l'évidence, que le chef qu'ils avaient donné au régionalisme breton allait ouvrir les yeux et ramener l'U. R. B. dans la voie où l'aurait maintenue un breton *conscient*.

Je le répète, il fallait que les destructeurs entrassent en scène. Le directeur de l'U. R. B. en fit ses collaborateurs préférés.

L'inévitable scission, prévue par moi dès 1905, se produisit en 1911, au congrès de Saint-Renan. Et la vérité m'oblige à dire, une fois de plus, que le Collège bardique, en tant que collectivité, resta étranger à cet événement dont la signification n'en est que plus caractéristique. Les Bardes n'obéirent pas à un mot d'ordre. Ils n'obéirent qu'à leur conscience individuelle, à leur conscience raciale reconquise enfin peu à peu et progressant vers la plénitude. La lumière s'était faite en eux. L'inconscience des destructeurs leur apparut dans toute son immensité.

Tout le monde fut édifié, non pas seulement les Bardes qui avaient été acculés à la révolution, mais encore tous les Bretons éclairés. Saint-Renan a été une date capitale dans l'histoire du mouvement breton. Maintenant l'on sait où l'on va. Il n'y a plus d'équivoque possible. On sait quels sont les apôtres de la paix, de la lumière et du progrès. Ceux qui proclamaient : *Na ru, na gwenn !* sont

désormais compris. Le celtisme est devenu sympathique même dans les milieux officiels qui lui furent le plus hostiles. Les politiciens qui, sous le couvert du régionalisme, se livraient à de bas calculs personnels, sont démasqués.

Mais déjà le vocable « régionalisme breton » qui en 1903 effrayait les ministres de la République est devenu suranné. Qui donc aujourd'hui n'ose se proclamer régionaliste en France ? Tous les députés le sont, à qui mieux mieux.

Mais d'avoir déblayé le terrain, d'avoir mis entre les rouges et les blancs un champ immense où les petites querelles n'ont plus la moindre raison de se perpétuer, les bardes ont rendu possible la réconciliation nationale.

Jadis on écoutait, avec un respect de commande, le banal discours, d'ailleurs cent fois répété, du chef des régionalistes « brudet » ; aujourd'hui on sourit, lorsqu'à la fin de chacun de ses banquets hebdomadaires, il exalte les *vieilles nippes*, les *petites maisons*, la *petite patrie*.

Il n'y a plus de « petite » patrie pour les Bretons conscients. Ils ont une patrie française. C'est entendu. — Il vaudrait mieux dire une patrie gauloise — Mais leur grande patrie, leur plus grande patrie, c'est la Bretagne.

Désormais entre les Rouges et les Blancs qui ne se réconcilieront jamais, il y a place pour la Nation Bretonne qui veut vivre et progresser.

Le Régionalisme parisianisé est en train de mourir d'une indigestion de Carnaval. Le Nationalisme est né.

TABLE

1. L'Arriviste que l'on sait.....	9
2. La Bretagne à genoux.....	11
3. Le Songe de Ravaizeau.....	15
4. Les pouvoirs du Grand Druide.....	18
5. La France à genoux, An Hini goz assise.....	19
6. Chinois !.....	22
7. La bouteille à l'encre.....	24
8. Une Marine joliment bretonne.....	26
9. Les extrêmes se touchent.....	29
10. Les banquets de Grotesques.....	32
11. La caravane.....	35
12. Le mensonge des Sœurs latines.....	38
13. Pensées d'Outre-Tombe.....	42
14. Culture latine I.....	45
15. — II.....	48
16. L'Hermine et le Dragon Rouge.....	52
17. Le Rossignol et les Pintades.....	56
18. Le Théâtre des patronages.....	59
19. Anniversaire.....	63
20. La réplique de Vercingétorix.....	68
21. La Cour d'Arthur.....	72
22. La Langue des Ancêtres.....	76
23. Le Déraciné qui ne l'est guère.....	78
24. Le Casseur de sucre.....	83
25. Chanoines, Evêques et Druides.....	86
26. La France malade.....	91
27. Le Ratelier des Vaincus.....	95
28. Jeanne d'Arc et Richemond.....	98
29. La cuisine de l'Abbé Cornou.....	102
30. Le Banquet de Douze Clans.....	107
31. Comment je remplis mon pieux devoir.....	110
32. Terre vierge.....	115

33. Le Prince des Poètes	119
34. Le Mauvais Coucheur.....	123
35. René Quillivic	126
36. La Justice patriarcale.....	131
37. Le dos de Nomenoë	135
38. Sur les Ecluses de Ker-Is.....	139
39. Le Sacrifice volontaire	143
40. Fête Nationale.....	147
41. La vraie Richesse rurale.....	150
42. Les Faux Héritiers d'Arthur.....	155
43. La chasse du roi de Brékellimor	160
44. L'Institut du Docteur Goudron et du Professeur Plume	165
45. Le Furoncle de l'U. R. B.....	169
46. A propos du château de Kerjean, I.....	172
47. — — II.....	176
48. — — III, La Viviane....	180
49. — — IV	184
50. — — V.....	188
51. — — VI, Le Débardeur..	192
52. Travaillons pour le Roi de Prusse	197
53. Son Altesse le Prince de Franconie	200
54. La peine de Mort	204
55. La fin des Jérémiades.....	209
56. L'Ether.....	213
57. Ce qui doit être sera.....	217
58. Le Monsieur de la Lune	221
59. La grande pensée du règne de Korventennour, roi de Brékellimor	226
60. Sous la louange, le venin	231
61. Na ru na gwen	234
62. Les Vessies sont des Lanternes.....	239
63. Voici l'aurore.....	242

Série Régionaliste :

M.-C. Poinsoy. — Esthétique régionaliste.....	3 f. 50
Auguste Barrau. — Au Pays Maraichin, avec 2 grav.	3 50
L.-G. Maynèl. — Contes du Pays d'Oc.....	3 50
J.-B. Natali. — L'Appel du Pays, roman corse.....	3 50
J.-D. Pinelli. — Corsica di Pietrasanta.....	3 50
Serge Barranx. — Harassoun, roman landais, préface de J.-H. ROSNY jeune.....	3 50
Henri Auriol, député. — Décentralisation musicale..	3 50
Madel. de Benoît-Sigoyer. — Arausio la Mystérieuse.	3 50

Série Politique et Sociale :

Marcel Sembat, député. — <i>Faites un roi sinon faites la paix</i> (12 ^e édition).....	3 50
André Lebey. — <i>Sur la Route sociale</i> , 1 ^{re} série.....	3 50
Charles Daniélou, député. — <i>Etudes contemporaines</i> 1 ^{re} série.....	3 50
Joseph Ageorges. — <i>La Marche montante d'une génération</i> (3 ^e édition).....	3 50
A paraître : Georges Berry, député. — <i>Le vagabon- dage et la mendicité</i>	3 50

Série d'Art :

A. Gleizes et J. Metzinger. — <i>Du Cubisme</i> (in-4 ^o Tel- lière) 30 reproductions.....	8 50
Guillaume Apollinaire. — <i>Les Peintres cubistes</i> (in-4 ^o Tellièrre) 46 reproductions.....	3 50
Henri Duhem. — <i>Impressions d'art contemporain</i> ..	3 50
Jules Leroux. — <i>Jean de Bologne</i> , étude avec illus- trations (in-4 ^o).....	3 50
Uhde. — <i>Henri Rousseau</i> (in-4 ^o Tellièrre) avec illust.	3 50
A paraître : Des études illustrées sur <i>Daumier, Puvis de Chavannes, Rimski-Korsakow, Van Gogh</i> , etc.	

Série Voyages et Nationalités :

Etienne Richet. — <i>Voyage au Maroc</i> (avec illustra- trations).....	3 50
A. de Pourville. — <i>Ce qui meurt et ce qui de- meure</i> (la Chine nouvelle)..	3 50
— Rimes d'Asie.....	3 50
A paraître — <i>Physique et Psychique de l'Opium</i>	5 "
Georges Jary. — <i>Les Derniers Berbères</i>	3 50

Série des Poètes :

Paul Fort. — (Prince des Poètes). Sept volumes de <i>Ballades Françaises</i> , l'un.....	3 50
— <i>Choix de Ballades françaises</i> , un fort volume de 610 pages.....	6 "
<i>Anthologie des Poètes nouveaux</i> (1900-1913) préface de Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne. Un fort vol.....	3 50
A paraître : Henri Guilbeaux. — <i>Anthologie des Poètes Allemands depuis Nietzsche</i> , pref. d'E. Verhaeren.	5 "
— <i>Anthologies de Poètes Belges, Espagnols, etc.</i>	

Envoi franco contre mandat